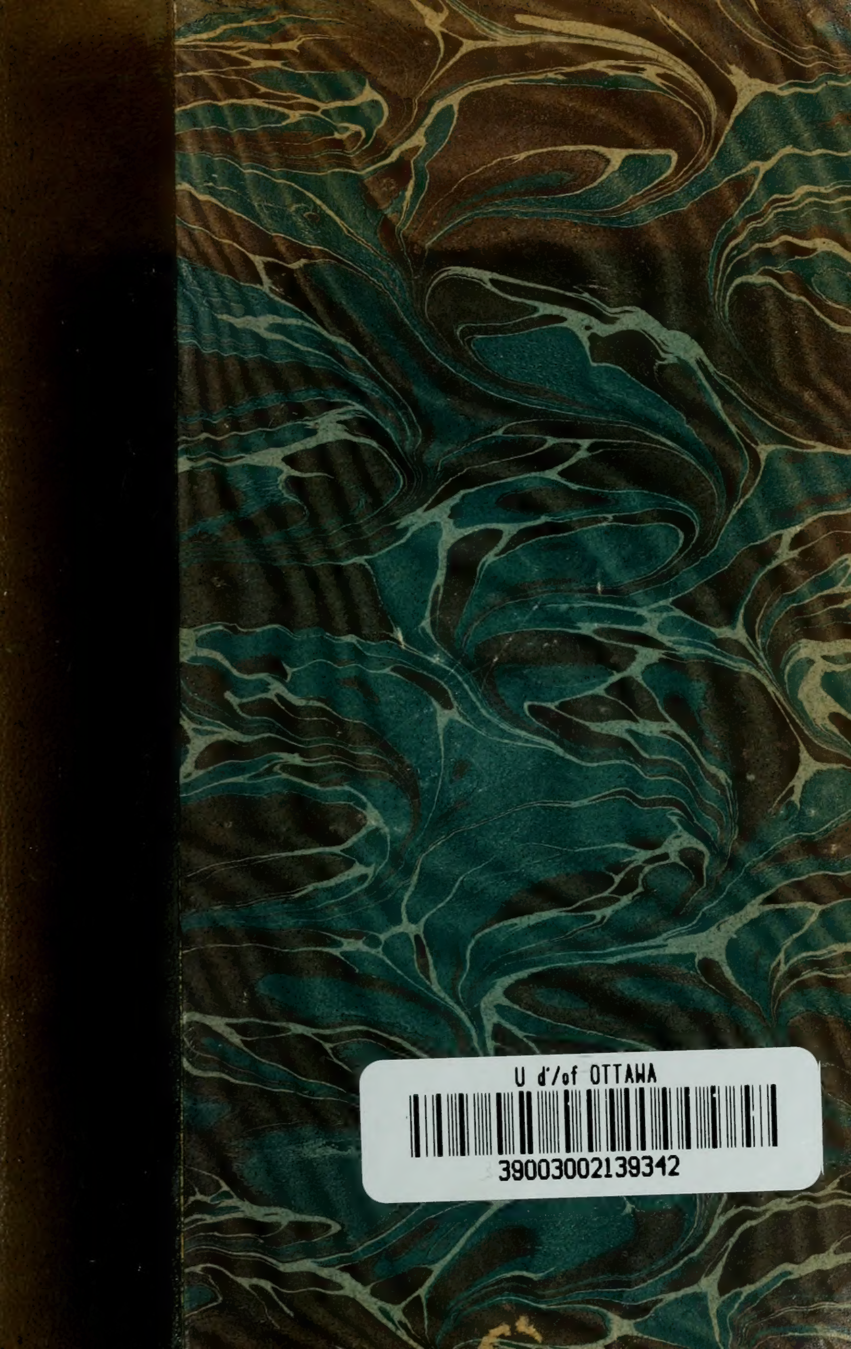
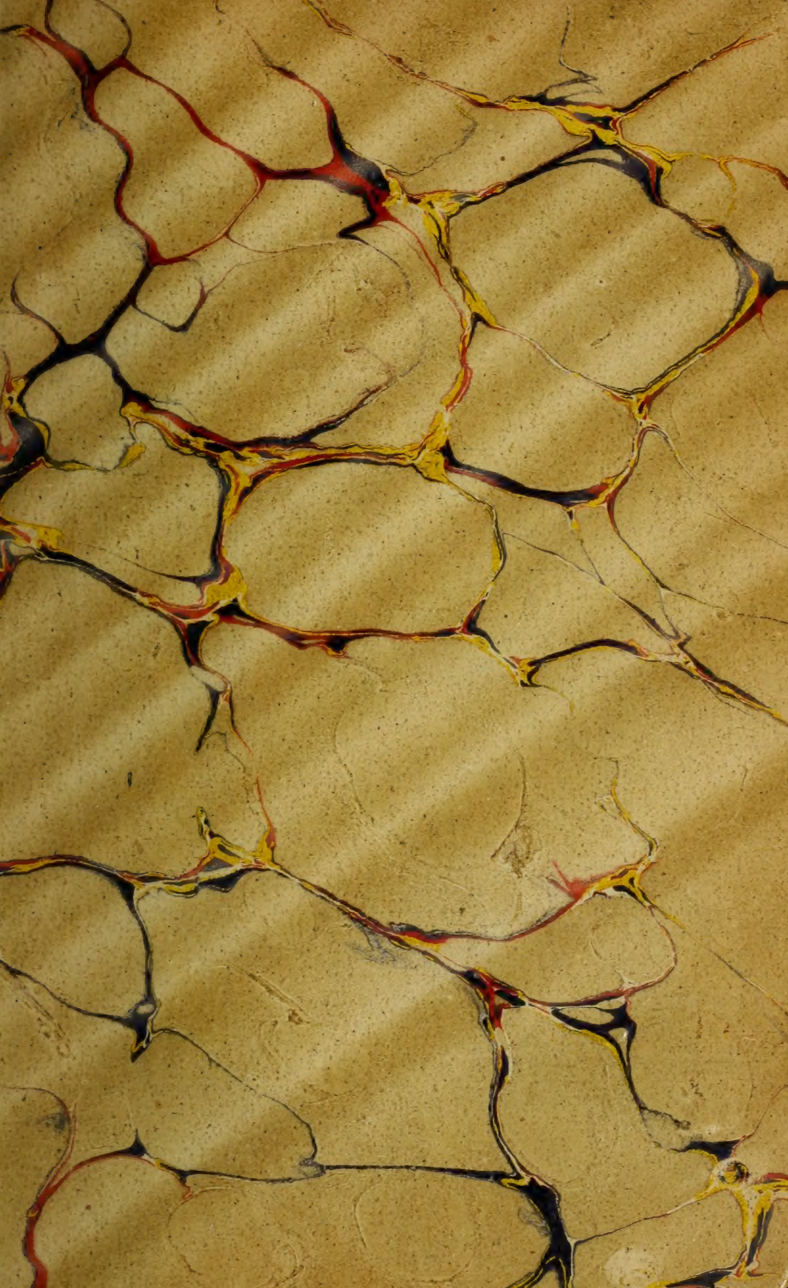
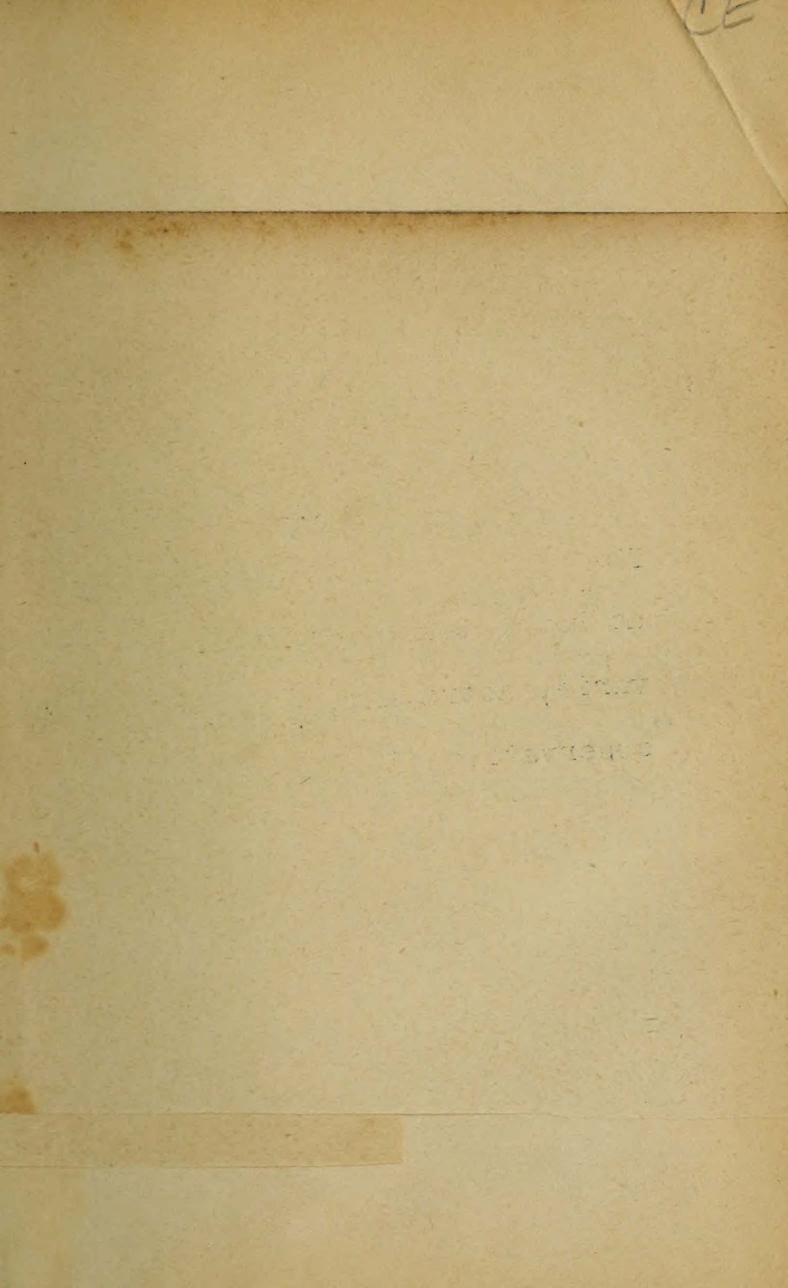

U d'/of OTTAWA
39003002139342







M. Emile Pouvillon, un de nos ro[illegible]
publie aujourd'hui chez Fasquelle "Pet[illegible]
de haute tenue littéraire, d'un intérê[illegible]
varié, attrayant, plein d'une philosop[illegible]
observation aigue et malicieuse.

bles écrivains,

Gens", un livre

s cesse soutenu,

ouriante et d'une



ÉMILE POUVILLON

# PETITES GENS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905

# PETITES GENS

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

Césette.
L'Innocent.
Chante-Pleure
Jean de Jeanne.
Mademoiselle Clémence.
L'Image.
Le Vœu d'être chaste.
Jep.

### NOUVELLES

Nouvelles réalistes.
Petites ames.

### THÉATRE

Les Antibel.
Bernadette de Lourdes.
Le Roi de Rome.

—

Pays et paysages.

*Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 6417.

ÉMILE POUVILLON

# PETITES GENS

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905





# PETITES GENS

## AURETTE ET SYLVANIE

C'étaient deux sœurs, deux très vieilles filles, qu'on voyait toujours ensemble, habillées et coiffées de même, aller et venir aux mêmes heures, de Saint-Eutrope, leur paroisse, à leur maison de la rue Princesse, où elles étaient nées et qu'elles n'avaient pas quittée un seul jour. Il n'y avait que cinq ans d'intervalle entre leurs âges, et, avec le temps, cette légère différence avait cessé de se marquer sur leurs figures. Était-ce le tour de cheveux plus récent, plaqué en frisures naïvement noires sur l'ivoire fatigué de son front, était-ce quelque vivacité de plus

dans le verbe et dans le geste, la plus âgée, Aurette, paraissait maintenant la plus jeune. Ce qui ne l'empêchait pas d'exercer sur sa cadette les droits et les privilèges de l'aînesse. Dans ce petit monde limité et proche où elles vivaient enfermées comme dans une clôture de couvent, c'était l'opinion d'Aurette qui comptait; Sylvanie s'effaçait, disparaissait dans son ombre. Plus timide, plus abordable, elle était l'intermédiaire, la voix qui conseille, qui intercède; dans les conflits avec les fournisseurs, dans les brouilles assez fréquentes entre Aurette et Zabeth, leur vieille bonne, elle remplissait un ministère de paix et de douceur. On respectait Aurette, on aimait Sylvanie.

Au temps de leur pleine activité, quand elles collaboraient aux œuvres de la paroisse, quand elles étaient appelées aux charges des congrégations, Aurette était toujours promue à la présidence. Sylvanie acceptait les fonctions plus humbles de trésorière. Elles sortaient alors: dans des toilettes appropriées où l'orgueil bourgeois transigeait avec la modestie chrétienne, on les rencontrait en compagnie d'ecclésiastiques, l'aumônière en main, quêtant de porte en porte pour les pauvres. Le jeudi saint, assises sous le porche de l'église, elles écoutaient tomber dans le plat de l'offrande la pluie bienfai-

sante des pièces blanches et des gros sous.

La présence chez elles d'un frère prêtre, ancien curé doyen, élevé depuis peu aux honneurs du canonicat, rehaussait leur prestige, élargissait pour un moment le cercle de leur vie. Elles recevaient, donnaient à dîner à des fabriciens, à des dignitaires du chapitre; elles étaient reçues, elles dînaient une fois par an à l'Évêché.

L'achat d'un service de porcelaine à filet doré et d'un meuble neuf pour le salon avait marqué le sommet de ces grandeurs. Ce salon était d'une rare magnificence. Le reps grenat et l'acajou s'y mariaient selon les rites usités sous le règne de Louis-Philippe; des portraits de famille attendrissaient les murs, et pour l'édification des visiteurs, des lithographies pieuses disaient la Nativité, la Descente de croix, la Pêche miraculeuse. Malheureusement, ce luxe, à peine inauguré, avait cessé de servir; les housses les plus strictes avaient enseveli la nouveauté du reps, et la porcelaine de Limoges à l'état de neuf avait été condamnée à l'obscurité des placards.

Le frère chanoine était mort, et peu de temps après lui, en quelques rapides années, les messieurs du chapitre et du conseil de fabrique s'en étaient allés dormir l'un après l'autre sous de

louangeuses épitaphes. Aurette et Sylvanie survivaient, identiques et cependant restreintes. Plus de dîners, plus de visites, plus d'autres rapports avec la ville que la conversation hebdomadaire d'une nièce par alliance, veuve et sans enfants, une personne régulière, froide et triste, dont le passage laissait dans la maison comme une vague odeur d'outre-tombe, et encore, de loin en loin, le bavardage du sacristain qui venait porter quelque billet d'invitation à un enterrement ; et ses propos alimentaient pendant de longues journées le dialogue de ces demoiselles.

Avec la solitude, comme une ombre grandissante sur leur vie, avec l'approche du septuagénat, elles se raidissaient, elles s'ankylosaient dans leurs habitudes. Leurs défauts s'exagéraient, Aurette plus despotique à mesure que se limitait son empire, Sylvanie plus affalée, plus muette, prostrée en une abdication définitive. Et leur laideur à chacune croissait dans le sens de leurs défauts. Sylvanie, à force de baisser les yeux, de n'oser pas s'exprimer devant sa sœur, prenait une figure de néant : les paupières molles en couvercle sur le regard mort ; Aurette, au contraire, avec sa fureur de commander, sa manie d'enquêtes et d'interrogatoires, s'était donné un masque de croquemitaine ; son nez sortait, s'a-

vançait impérieux ; ses lèvres tremblaient, écumaient, plissées en une contraction perpétuelle, et sa peau suait la bile par tous les pores.

Le gouvernement de la maison absorbait la vieille fille tout entière et, plus que le reste, l'entretien de ce salon, dont les somptuosités suggestives des années heureuses avaient pris pour elle une dignité de reliques. Il ne s'ouvrait plus qu'une ou deux fois par an, les jours de grand nettoyage, et encore à l'occasion de la tournée pastorale d'un nouveau vicaire ou pour le passage de la procession. Un demi-jour religieux y régnait, utile à la fraîcheur des étoffes, favorable aussi à l'éclosion des mites, contre lesquelles luttait énergiquement la bonne ménagère.

Mais un danger nouveau, inattendu, menaçait le sanctuaire. Comme elle entrait dans sa quatre-vingtième année, Sylvanie, depuis longtemps asthmatique, commença de ressentir cruellement les atteintes de son mal. Elle avait de la peine à monter l'escalier, et la nuit, malgré l'oreiller qui lui tenait la tête haute, le souffle quelquefois lui manquait. Aurette aussitôt lui avait administré la tisane d'hysope ; elle avait fait brûler sur un réchaud, à portée de son lit, des plumes dont la fu-

1.

mée âcre et nauséeuse devait faciliter la respiration de la malade. Mais Sylvanie ne se trouva pas soulagée. Elle se plaignit alors du défaut d'air et de lumière dans sa chambre, une pièce à pli de corps, pauvrement éclairée par une courette poussiéreuse. A côté, derrière la porte, c'était toute l'ampleur du salon, la gaieté du soleil du matin, le large regard des fenètres sur la place et sur la rue. Un rêve !

Ah ! si l'asthmatique avait pu y faire transporter son lit ! Elle y avait bien pensé, mais à quoi bon ? Si la tentation était forte, l'obstacle paraissait insurmontable. L'obstacle c'était Aurette ! Comment la faire consentir à une pareille intrusion ?

Timide, elle s'ouvrit d'abord de son projet à Zabeth, et Zabeth tout de suite y donna les mains. Dévouée aux deux sœurs, la servante avait eu, de tout temps, une préférence pour la cadette ; il s'était conclu entre ces opprimées un pacte tacite, une alliance défensive qui les faisait se porter secours l'une à l'autre ; et quand l'orage trop fort les obligeait à courber la tête, elles s'assistaient encore d'un regard compatissant, d'un haussement d'épaules où se trahissait leur entente.

Ensemble, Sylvanie et Zabeth étudièrent les données du problème, cherchèrent la solution

juste. De s'emparer du salon, d'y installer le lit pour toujours, elles n'eurent pas un moment l'audace d'y songer ; la profanation eût été trop criante. Mais le lit était aisément maniable — un petit lit de fer de pensionnaire ; — rien n'empêcherait de le transporter chaque soir, de le remporter chaque matin. Les conjurées avaient tout combiné ; mètre en main, elles avaient mesuré l'ouverture de la porte, elles avaient arrêté le déplacement des meubles. Il n'y avait plus qu'à en parler à Aurette, à attacher le grelot.

Quel grelot ! Un tocsin ! Au premier mot, à la première insinuation de Zabeth qui s'était chargée de porter la parole, Aurette opposa un *veto* indigné :

— Le lit au salon ! pourquoi pas la table de nuit alors ?

Ce fut dit d'un tel ton, que tout rentra sous terre.

Sylvanie, en se retirant, laissa pourtant échapper une plainte :

— Oh ! toi, articula-t-elle, sans oser lever les yeux sur son aînée, je sais bien, pourvu que ton salon soit en règle, ça t'est égal que je souffre !

Ce gémissement inaugurait toute une tactique. Repris à toute occasion et à toute heure, mimé par la vieille fille, commenté par la servante, il

devenait entre ces mains débiles l'arme qui devait tôt ou tard faire capituler l'inexorable Aurette.

Chaque matin, quand l'aînée, au saut du lit, venait prendre des nouvelles de sa cadette, c'étaient des silences agressifs, des moues résignées pleines de reproches. Et les quintes de toux arrivaient à l'appui, des suffocations pas précisément simulées, mais développées un peu pour les besoins de la cause. Plus moyen de monter l'escalier; il fallait faire halte à chaque palier, se reposer à chaque marche ; et, pour réciter le chapelet, le soir, quelle misère! Un quart d'heure suffisait à peine à chaque dizaine. Aurette s'impatientait, s'encolérait presque: l'exercice pieux devenait une occasion de péché mortel.

Zabeth renchérissait là-dessus ; elle geignait, elle ahanait plus fort que la malade. Et si mademoiselle l'aînée faisait semblant de ne pas l'entendre, elle ajoutait les paroles à la musique. C'étaient d'abord des marmonnements à demi-voix, des messes basses, pendant qu'elle frottait les meubles, qu'elle filait la quenouille le soir au coin de l'âtre, où les trois vieilles filles veillaient ensemble pour économiser le feu et la chandelle.

— Pauvre demoiselle! on la tue ! soupirait-elle

après une quinte de toux de Sylvanie. Sacrifier sa sœur pour une question de mobilier! s'indignait-elle encore.

Aurette faisait la sourde oreille. Elle aimait bien Sylvanie ; mais prête à se sacrifier elle-même à la beauté du salon, elle y subordonnait plus facilement le bien-être de sa sœur. Le peu de comédie, que la malade ajoutait à son infirmité, la lui rendait suspecte. L'asthme n'était qu'un prétexte, et le changement de chambre, une fantaisie passagère, un radotage. L'infirmité s'en irait en même temps que le caprice.

Aurette résistait, et Zabeth s'insurgeait contre le mauvais cœur d'Aurette. Elle prêchait la révolte à Sylvanie. Elle était bien bonne de prier, bien bonne d'attendre. La maison n'était-elle pas à elle aussi bien qu'à son aînée? Pourquoi tant de façons, quand elle n'avait qu'à vouloir? Et si elle craignait le conflit face à face, il était facile de l'éviter. On était au mois de mai, et Aurette sortait chaque soir, traversait la place Saint-Eutrope pour assister à l'office de la sainte Vierge et recevoir la bénédiction. Une absence d'une heure. Quand elle rentrerait, elle trouverait sa sœur couchée au salon.

Sylvanie acquiesçait. Mais l'acte consommé aux trois quarts, le déménagement presque achevé, le cœur lui manquait ; elle se hâtait de

tout remettre en place avant le coup de marteau d'Aurette.

La maladie cependant suivait son cours. Sylvanie n'avait plus besoin pour émouvoir sa sœur de corser ses quintes de toux ni de prolonger ses haltes dans l'escalier, ou de dramatiser le récit de ses étouffements nocturnes. La maladie, d'abord bénigne, devenait inquiétante.

L'imprudence d'une fenêtre ouverte en pleine crise pour renouveler l'air vint l'aggraver encore. Ce fut la bronchite et la fièvre; ce fut aussi la nécessité du déménagement, si longuement, si ardemment désiré par la malade. Dès sa première visite, le médecin, stylé par Zabeth, ordonnait le déplacement de Sylvanie, son installation au salon. Aurette était vaincue et elle se repentait, elle se reprochait de n'avoir pas plus tôt exaucé le vœu de sa cadette.

Le soir même, Sylvanie couchait sur les positions conquises. Minute de triomphe, la première et la dernière de cette existence à la suite, de tout temps subordonnée, sacrifiée à l'existence de sa sœur. Du haut de son lit, la toute puissante moribonde commandait, réglait

les détails de l'installation ; elle se faisait charrier au plein jour, la fenêtre devant elle, par où, les rideaux écartés, toute la place s'offrait, et le portail de Saint-Eutrope, passage obligé des enterrements, et des baptêmes, centre de la vie paroissiale.

— Il y a toujours quelque chose à regarder, disait Zabeth ; le jour du marché, vous verrez quels étalages !

— Et quand tu seras guérie, promettait Aurette, tu t'organiseras tout-à-fait ; ce sera ta chambre ; l'après-midi, nous travaillerons ensemble devant la fenêtre en regardant passer le monde.

Sylvanie écoutait cela comme une musique. La vie recommençait pour elle ; ce n'était pas seulement dans le salon, c'était dans le cœur d'Aurette qu'elle faisait son entrée... Ce fut le paradis sur terre ; et bientôt l'autre, hélas !

— Docteur, disait la malade au médecin qui l'auscultait, et l'auscultation donnait un mauvais son de cloche, docteur, dites-moi bien la vérité ; est-ce que ma bronchite ne risque pas de devenir chronique ?

Elle s'illusionna ainsi presque jusqu'à la fin. Un enterrement qui sortait de Saint-Eutrope fut sa dernière joie. Elle eut la force de compter les draps d'honneur du cortège et les couronnes sur la bière.

— C'est beau ! dit-elle.

Et déjà c'était son tour.

Après l'avertissement de la confession, après la précaution du saint-viatique, il fallut bien songer au départ.

La sainte fille était toute prête. C'était l'étape prévue et, au bout, la maison définitive, le plus beau salon où l'attendaient, souriants et graves comme dans leurs portraits, le père et la mère défunts.

Cependant, quand tout semblait fini, une inquiétude gagnait la mourante. Anéantie déjà, elle s'exténuait à l'exprimer. Elle voulait — Aurette et Zabeth avaient peine à le croire — aller mourir dans sa chambre.

Et à travers les souffles entrecoupés, les hoquets de l'agonie commençante, elle disait ses motifs :

— Avec tous ces remèdes, s'excusait-elle, ces tisanes et ces fioles, j'ai peur qu'on abîme le salon !

## FIANÇAILLES

Il se faisait tard, et l'ombre emplissait déjà les gorges désolées où bondit le gave de Touyères quand nous atteignîmes les granges posées au seuil de la vallée d'Héas. Après l'horreur des pays parcourus ce jour-là, après la vision dantesque du cirque de Troumouse, théâtre vide où se joue, sans autres témoins que les hardes d'isards et les compagnies naïves de perdrix blanches, le drame des forces élémentaires, la lutte à grand fracas de l'orage et de l'avalanche aux prises avec l'éternité du roc ; après l'exploration à distance des glaciers de la Munia : murailles vertigineuses, chaos de crevasses et d'ai-

guilles, que nous devions franchir, le lendemain, nos yeux se reposaient délicieusement sur le spectacle de la vie pastorale, sur le velours des *estibes* dorées par les dernières lueurs du couchant. Le soleil avait disparu ; c'était l'heure de la rentrée des troupeaux. Lentement, en longues files, les *ramades* de brebis et de vaches descendaient, ensommeillées déjà, bercées au tintement des sonnailles, par les menus sentiers qui conduisent aux granges. Assis sur le mur de pierres sèches qui enclosait le parc où les bêtes venaient s'anuiter, nous assistions à l'agonie du jour, nous respirions les bonnes odeurs des plantes, l'arôme poivré des menthes, le parfum des iris dont les urnes flottaient comme décapitées sur le lac obscur des prairies.

Une femme dévalait, en arrière du troupeau, une robuste montagnarde chargée d'un énorme paquet d'herbes roulées dans un tablier qu'elle soutenait à bout de bras, en équilibre sur ses épaules. Avant d'entrer dans la grange, elle échangea quelques paroles avec notre guide.

C'était sa femme, nous expliqua-t-il, un moment après, tandis que, talonnés par la tombée de la nuit, nous descendions à vives enjambées vers l'hôtellerie d'Héas. La grange, le parc, avec un morceau d'estibe, formaient le petit domaine,

qu'ils exploitaient ensemble et qui les faisait vivre eux et leurs enfants.

— Une solide ménagère, votre femme ! le complimentai-je.

— Solide et vaillante, c'est vrai, répliqua l'homme. La besogne ne lui fait pas peur ; n'importe quelle besogne. Si je vous disais quelle espèce de paquet elle a charrié un jour sur ses épaules, vous ne voudriez pas me croire.

— Dites quand même ; on vous écoute.

— Eh bien ! j'étais plus jeune alors d'une douzaine d'années ; Germaine entrait à peine dans ses dix-huit ans. Nous n'étions pas mariés encore ; pas même promis. Moi, ce n'était pas l'envie qui me manquait. Seulement je ne me trouvais pas assez riche pour elle, et comme son père, le vieux Sigaudès, était un homme avaricieux et mal commode, je n'osais pas lui demander la permission de parler à Germaine, par crainte d'un refus. Heureusement, il y a plus d'une manière de se déclarer à une fille ; et, toute sage qu'elle fût — c'est elle qui me l'a avoué plus tard — la petite n'était pas sans se douter du sentiment que j'avais pour elle, et elle y était consentante. On se rencontrait à tout bout de champ, comme par hasard, on faisait un brin

de causette, on se regardait de loin, à l'église, pendant les offices. A la saison du pacage, quand Germaine était à garder ses vaches, et moi occupé comme aujourd'hui à promener mes étrangers dans la montagne, je trouvais toujours le moyen de lui dire le bonjour en passant, et, quand nous nous étions départis l'un de l'autre, je ne manquais pas de me retourner, aussi longtemps que je pouvais apercevoir sa mante brune ou son capulet rouge parmi le troupeau, dans l'estibe de son père.

C'était peu de chose, ces rencontres; mais notre amitié s'en contentait, faute de mieux, et je me trouvai bien à plaindre, la Toussaint venue, quand il fallut y renoncer. C'est l'habitude ici, dès que le froid arrive et que les gens ne peuvent plus sortir leur bétail, de descendre hiverner à Gèdres, où il fait meilleur vivre, où l'on a le pain et les remèdes à portée, et la grand'route devant soi, si l'on veut suivre les marchés de Luz ou d'Argelès. Seulement, comme il en coûterait trop d'emporter le foin qui se récolte dans la vallée, on laisse les bêtes qui ne sont pas bonnes à vendre, avec la *fénière* bien garnie, et un des propriétaires se dévoue à rester là-haut pour panser le bétail de la communauté. Or, c'était Sigaudès, le père de Germaine, qui s'était chargé, cette année-là, de

garder les ramades d'Héas; et à moins qu'elle ne vînt se confesser et communier à Gèdres pour les fêtes de Noël, je ne devais pas revoir ma bonne amie avant les premiers jours d'avril.

Si j'attendis impatiemment la Noël, vous le pensez; les amoureux sont tous les mêmes, et peut-être êtes-vous passé par là, vous aussi. Malheureusement la saison était trop rude pour que Germaine eût la fantaisie de descendre : bourrasque sur bourrasque. A Gèdres même, où la neige ne s'obstine pas d'habitude, il y en avait plus d'un mètre dans la rue. On n'entendait parler que de forêts emportées par l'avalanche, de voyageurs attaqués par des loups. La diligence qui monte, une ou deux fois la semaine à Gavarnie, n'avait pas dépassé Luz, depuis le commencement de décembre. Un moment, on avait eu des craintes pour les gens d'Héas. Le porteur, qui les ravitaillait de pain frais et de sel, avait été plus d'une quinzaine sans pouvoir arriver jusqu'aux granges. Et, quand il y arriva, les malheureux commençaient à souffrir du mal de la faim.

Cependant on s'amusait ferme, on festoyait à Gèdres. La jeunesse est la jeunesse, et les malheurs des autres ne peuvent rien contre la force du sang et la folie du plaisir. La saison le voulait d'ailleurs. On avait suffisamment peiné au

temps chaud ; il était juste de se divertir en carnaval. Et en avant les bals du dimanche à la sortie des vêpres, en avant les joyeuses veillées où l'on chante les chansons d'autrefois en faisant sauter les crêpes de blé noir. Mes camarades s'en donnaient ; mais moi je n'avais pas le cœur à la danse. Je pensais à Germaine. J'aurais voulu la rejoindre, faire la veillée avec elle, dans la maison triste, sous la neige. Je portais envie à ceux qui partaient de bon matin à la cueillette du menu bois, dans les hêtraies de Camplong, aux chasseurs de martres qui montaient relever leurs pièges dans les éboulis des Gloriettes. De là-haut, tout en dressant leurs traquenards, en assemblant leurs fagots, ils pouvaient voir, au lointain des défilés, fumer le toit de Germaine.

Je n'avais pas cette liberté. On était pauvre chez nous, et mon père, qui exerçait l'état de bourrelier pendant l'hiver, me gardait toute la journée près de lui, à tirer l'alène ou à taper le cuir, à l'établi. Et je tapais et je tirais ; mais je n'avais pas l'idée, pas même la main à la besogne. Mauvais ouvriers, les amoureux !

Si long qu'il me parut, le temps marchait, heureusement. L'hiver touchait à sa fin. Avec le change-lune de mars, le vent d'Espagne que nous appelons ici : la *balaguère*, s'était mis à

souffler. Les gens du village, encouragés par la douceur de l'air, s'occupaient à déblayer leurs devants de porte, à élargir les sentiers qui menaient, entre deux murailles de neige, à l'église, au four banal. Déjà, aux soleillées de l'après-midi, les gouttières commençaient à chanter. C'était le dégel, ç'allait être le printemps. Un beau matin, je n'y tins plus ; la folie me prit de revoir Germaine. A la première pointe du jour, avant que personne fût éveillé chez nous, je partis de mon pied pour Héas.

La neige était encore assez solide pour me porter, et il y en avait une couche si épaisse, que je pouvais aller droit devant moi, sans m'inquiéter des trous ni des fondrières, comme sur une belle route de velours blanc. L'idée de retrouver ma bonne amie me soulevait, je marchais grand train, comme dans la facilité d'un rêve. La neige craquait sous mes pieds, et, d'en bas, des profondeurs, j'entendais monter la voix souterraine du gave, une voix changée, méconnaissable, qui avait l'air de venir de l'autre monde.

J'avais dépassé les maisons de Gèdres-Dessus, je sortais du chaos de rochers qui encombre les défilés de Camplong. Je m'arrêtai tout à coup. Pas bien loin de moi, de l'autre côté du ravin, Germaine venait à ma rencontre. Je ne l'avais

pas reconnue d'abord, à cause des pantalons d'homme qu'elle avait chaussés, comme font les femmes de chez nous quand elles sont obligées de voyager dans la neige. Mais le corsage, le capulet? C'était bien elle. Elle s'était arrêtée, elle aussi, en m'apercevant, et elle avait posé à terre le paquet — un paquet d'aspect étrange — qu'elle charriait sur ses épaules. Elle m'appelait maintenant :

— Pierre? Pierre?

Pourquoi sa voix me troublait-elle ainsi? Ce n'était pas un salut d'amitié qu'elle m'envoyait, mais un appel de détresse. En quelques enjambées, je fus près d'elle. Et alors, je compris. Pauvre Germaine! Le fardeau qu'elle traînait ainsi, la vaillante, c'était son père, son père mort, hélas! qu'elle avait entrepris de porter jusqu'à Gèdres, afin qu'on pût lui rendre les derniers honneurs et l'ensépulturer en terre bénie.

— Pouvais-je le laisser pourrir là-haut, le laisser dévorer peut-être la nuit prochaine par les loups de la Munia? m'expliqua-t-elle à travers ses larmes.

Et elle me racontait en même temps le malheur : comment, la veille au soir, en allant panser les vaches à la grange des Recoules, elle avait trouvé la grange renversée par l'ava-

lanche, et son père mort, asphyxié sous les débris. Elle l'avait veillé là, sur place, toute la nuit, au risque de périr de froid, et, aussitôt le jour levé, elle s'était mise en route avec sa charge.

— Mais comment as-tu fait, lui demandai-je, pour le porter jusqu'ici ? Le chemin est long et la pente glissante...

— Le bon Dieu m'a donné la force, me dit-elle. Mais je ne sais pas si j'aurais pu arriver jusqu'à Gèdres. Le poids m'entraînait, à la descente. Vingt fois, j'ai failli tomber, m'abîmer sur les pierres...

— Heureusement me voilà, la rassurai-je. A nous deux, on sera plus forts. Souffle un peu, seulement, donne-toi l'aise de respirer. Tout à l'heure, on se remettra en route.

Elle s'était assise sur un rocher, moi près d'elle, le mort à côté de nous, douillettement allongé sur le linceul de la neige. Après la première minute de saisissement, je m'étais fait à ce voisinage. Du bonheur me venait quand même, de voir Germaine. Je ne l'aimais pas davantage, mais autrement que je ne l'avais aimée jusque-là. Je l'aimais et je l'admirais; j'admirais sa piété, j'admirais sa force. Brave fille ! D'aussi courageuse qu'elle, d'aussi solide, il n'y en avait pas deux dans le pays. Heureux

celui qui l'aurait pour femme! Et, cet heureux, sans doute, ce serait moi, puisque la seule difficulté qu'il y eut entre nous venait de disparaître. Il était là, inoffensif, inerte, le vieux Sigaudès, ce dur tâcheron, dont l'avarice faisait obstacle à notre amitié. Je le regardais à la dérobée, et il me semblait que cette âpre figure, rassérénée par la mort, s'était faite plus indulgente. Pauvre Sigaudès! Les questions d'intérêt, les soucis d'argent ne l'inquiétaient plus; il me pardonnait d'ètre pauvre, il consentait maintenant. Je l'imaginais du moins et cette pensée me rendait plus confiant, plus hardi. La solennité de ce rendez-vous funèbre, la gravité du silence autour de nous, dans ce désert de neige, au lieu de m'intimider, m'exaltaient, me déliaient la langue. Pour la première fois, j'osai dire à Germaine ce qu'elle avait deviné, ce qu'elle savait depuis longtemps. Sa mère était défunte; la mort de son père la laissait maîtresse de ses volontés, libre de sa personne. Elle n'avait qu'un mot à dire; elle le dit. Pieusement, tendrement, en présence du mort, nos mains se joignirent, nous nous fiançâmes...

Nous touchions au seuil de l'hôtellerie d'Héas, au moment où le guide finissait de nous conter

son histoire. Il s'arrêta avant de prendre congé de nous, consulta l'horizon. Les étoiles brillaient très haut, pressées entre les noires murailles des montagnes. Le vent se levait, un vent froid, imprégné de l'humidité des gaves, de l'haleine des glaciers. Les feuillages des frênes frémissaient doucement au-dessus de nos têtes, dans le silence nocturne.

— Le vent d'Espagne souffle; bon signe pour demain... pronostiqua l'homme en nous quittant.

Et longtemps après qu'il fut parti, sous le manteau de la cheminée rustique où se consumaient les souches odorantes des rhododendrons, plus tard dans le demi-sommeil de nos rudes couchettes adossées au grondement des cascades, la vision me poursuivit de la forte créature aperçue tantôt dans la fumée du crépuscule, droite sous sa charge d'herbes, et que je croyais voir maintenant, telle que son mari nous l'avait montrée, pliant sous son fardeau tragique, ou bien assise sur le rocher, émue de l'aveu des fiançailles, chaste et rougissante parmi l'innocence de la neige.

## LA BRODEUSE DE GÉNAROS

De son vrai nom, elle s'appelait Hortense Burgal, mais elle était plus connue à Génaros sous le diminutif de Burgalette. C'était une vieille fille de trente ans — un grand âge pour les célibataires de campagne, orpheline de père et de mère, et qui vivait seule dans une pauvre maison, la plus pauvre et la plus petite du pays. Comme elle était contrefaite, l'épaule un peu de travers, ses parents l'avaient mise de bonne heure à la couture. Et maintenant, elle travaillait de son état, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, occupée du matin au soir à tailler, à coudre des chemises, à raccommoder le linge,

la grosse toile de ménage, sur laquelle s'usaient ses yeux, s'ébréchaient ses aiguilles et ses ciseaux.

Et cette vie durait depuis des années. Combien de chemises avait-elle cousues, la Burgalette? Combien d'aiguilles avait-elle cassées dans la toile de chanvre?

Les événements étaient rares qui, de loin en loin, avaient rompu la monotonie de ses journées. Encore ces événements étaient-ils arrivés à d'autres qu'à elle; la pauvre fille n'en avait eu que le contre-coup. C'est l'habitude, en effet, dans nos campagnes, où les allées et venues des gens, des amoureux surtout, sont constamment épiées par la malignité publique, que les couturières, obligées par métier de courir les champs, de fréquenter ici ou ailleurs, se chargent, quand elles sont d'humeur complaisante, des commissions des galants dans l'embarras. Les petits romans qui se nouent quelquefois, pas souvent! entre les beaux garçons sans argent et les héritières trop bien gardées, passent presque toujours par leurs mains. Comme les autres, la Burgalette avait à l'occasion prêté ses bons offices à ces cœurs en peine. Au risque de mécontenter les parents, de perdre des pratiques, elle avait encouragé des coups de tête, elle avait ménagé des rendez-vous. Elle avait fait le guet au bord

du chemin, pendant que les amoureux s'accolaient goulûment, derrière la haie.

Et ces aveux, ces caresses des autres, c'était tout ce qu'elle avait connu de l'amour. Avait-elle rêvé mieux? Sans doute. La passion est contagieuse. La fièvre de ses protégés avait dû la gagner plus d'une fois. Elle avait souhaité recevoir pour son compte les tendresses dont elle était la confidente ou le témoin. Elle avait espéré, elle avait attendu. Son tour n'était jamais arrivé. Les galants des campagnes ne sont guère pitoyables aux déchéances physiques. Des joues fraîches, une poitrine abondante, des reins solides sont pour eux les ingrédients nécessaires de l'amour. Ils n'entendent rien aux délicatesses de la coquetterie intérieure, aux nuances d'âme par quoi les infirmes essayent de faire oublier leur désavantage. Cette viande creuse ne les satisfait pas; ils s'en tiennent à l'autre. Bossue, indigente, la Burgalette était doublement vouée au célibat. L'âge venait d'ailleurs, aggravait sa disgrâce en caricature; le travail abîmait ses yeux, assez beau jadis, éraillés maintenant, brûlés par les veillées d'hiver dans la clarté dure du pétrole. La Burgalette en avait pris son parti, elle avait renoncé à plaire. Abandonnée des autres, elle s'abandonnait elle-même, elle négligeait ces riens de parure, un ruban dans les

cheveux, une fleur au corsage, amorces naïves au désir qui passe. Quand il lui arrivait de chanter, en poussant l'aiguille, une de ces romances qui racontent les joies et les chagrins d'amour, elle laissait tomber la voix à moitié couplet, comme si ces choses ne la regardaient plus.

Pauvre Burgalette! Elle n'avait même pas la ressource habituelle des vieilles filles, l'occupation sentimentale où se dépensent, faute de mieux, ces cœurs sans emploi. La Burgalette n'était pas dévote. Elle se confessait, elle communiait à Pâques comme tout le monde, sans élan, sans chaleur. Même elle ne se privait pas, à l'occasion, d'exercer sa verve de bossue aux dépens des rats et des rates d'Église, du petit troupeau des Philothées, qui vivaient pendues à la soutane de leur pasteur, un prêtre hors d'âge, maniaque et grognon, avec un nez à tabac et une humeur qui se ressentait de ses rhumatismes.

Mais ces dispositions changèrent avec le nouveau curé qui vint s'installer à Génaros, quand le bonhomme prit sa retraite. L'abbé Moffre était un jeune, un zélé, une âme de Dieu. Quelques mois lui suffirent pour bouleverser la paroisse. Une mission prêchée par des capucins donna le branle. Ce fut comme une grosse les-

sive, un nettoyage à fond des consciences rurales depuis longtemps encrassées. Ces saints hommes enthousiastes et poilus firent des miracles. Le jour de la clôture, avant la messe, des ennemis de vingt ans se réconcilièrent devant l'autel, des bâtards retrouvèrent leur père, un faux ménage recourut au sacrement.

La Burgalette avait été des premières à se convertir. Au cours de sa tournée de visites, l'abbé Moffre avait frappé à sa porte, il s'était assis près d'elle, il avait laissé tomber de son cœur de prêtre quelques paroles de bonté, de charité chrétienne. Et le cœur de la vieille fille avait été retourné. Elle s'était donnée à Dieu et un peu aussi à l'abbé Moffre. Confusion ingénue où elle ne cherchait pas à se reconnaître. Le surnaturel, c'était bien loin, c'était bien haut pour elle. Son élan s'arrêtait à mi-côte, à l'église, au confessionnal. Tout le temps qui n'était pas pris par son métier, elle le passait au pied de l'autel. Elle se levait plus tôt, elle se couchait plus tard pour y prolonger ses visites. Au travail, si son aiguille la piquait, elle offrait son sang à Jésus, et si l'envie lui venait de chanter, c'était, au lieu des romances d'autrefois, des airs d'hymnes ou de cantiques. Et ses journées s'enchantaient de ces observances. Elle était la fiancée, l'élue : les anges la portaient. Son corps même participait

à cette résurrection, à cet épanouissement de tout son être. Elle avait retrouvé les yeux, le sourire de ses vingt ans.

Cependant les fidèles de Génaros rivalisaient de zèle pour la maison du Seigneur. En attendant la construction du clocher pour laquelle une souscription était ouverte, ils s'éboursillaient pour renouveler le mobilier, le vestiaire de l'église. Les bourgeoises faisaient couper leurs belles robes de soie en étoles et en chasubles, les jardiniers charriaient leurs plus beaux vases pour la décoration de l'autel, les indigents donnaient leurs journées gratis pour aider aux travaux. Et la couturière se creusait la tête — sa bourse étant vide — à chercher ce qu'elle pourrait offrir.

A l'école, chez les sœurs, elle avait appris à broder, et depuis, elle avait exercé son talent à de menus ouvrages, à un col, à un volant de jupe, destinés à sa toilette du dimanche. L'idée lui vint de broder quelque chose de plus important, une nappe d'autel, par exemple, ou mieux encore, une aube pour l'abbé Moffre. Quelle joie de travailler pour son confesseur, de contribuer de ses mains à l'éclat de sa livrée sacerdotale. Cette aube, ce serait un peu d'elle, de sa pensée, de son affection qu'il porterait sur lui, sur ses épaules, sur son cœur...

Tout de suite, elle se mit à l'ouvrage. Dès sa journée finie, aussitôt rentrée dans sa chambre, elle commençait la veillée. C'était au déclin de l'été, les nuits étaient encore tièdes; de sa fenêtre qu'elle laissait ouverte, elle apercevait, pardessus les toits et les vergers du village groupés sur la pente de la colline, la silhouette noire de l'église et du presbytère. Une lumière y brillait, éclairant le travail du prêtre, occupé à préparer un sermon, à méditer les Écritures.

Et ces deux lampes allumées, ces deux pensées encore actives planant sur le sommeil du village, lui donnaient l'illusion d'un rendez-vous. Elle y puisait un surcroît d'ardeur, une exaltation de ses facultés, qui haussaient son adresse d'ouvrière à des combinaisons d'artiste. Elle avait entrepris son travail sans plan bien arrêté, se contentant de reproduire les ornements faciles, les fleurettes enfantines qu'elle exécutait au couvent. Puis l'ambition lui était venue ; au lieu des modèles de convention, elle s'était mise à copier les feuilles, les fleurs de son jardin, toute une guirlande de roses épanouies et au-dessus, les ailes éployées, un essaim d'oiseaux, de papillons. Ça n'allait pas tout seul en commençant; il n'y avait pas de tulle assez léger, de fil assez fin pour figurer ces pétales retroussés, fripés, ces ailes mobiles, frissonnantes. La brodeuse connut

les tâtonnements, les découragements de l'artiste aux prises avec son œuvre ; elle fit, défit, refit encore. Le jour quelquefois la surprenait acharnée à finir une rose, à ébaucher l'aile d'un papillon; sa lampe qui s'éteignait l'avertissait de se mettre au lit. Et la broderie avançait à peine. Que faire? Puisque les nuits n'étaient pas assez longues, la Burgalette prit sur ses journées. Dès qu'elle avait quelques sous en poche, sa provision de pain pour plusieurs jours, elle lâchait ses pratiques, s'enfermait chez elle en tête à tête avec son aiguille. Et c'étaient des semaines entières de solitude enfiévrée, qui la laissaient hébétée, hors de la vie, absorbée dans son rêve.

Cependant les voisins, les voisines — les voisines surtout — s'étonnaient de ce bouleversement de ses habitudes, dont elle n'avait voulu, comptant faire une surprise à l'abbé Moffre, confier le secret à personne. Qu'avait-elle à veiller si tard, puisqu'elle avait cessé de travailler pour sa clientèle! Faute d'une explication naturelle qu'elles ne pouvaient pas deviner, ces bonnes âmes en inventaient une qui n'était point à son avantage. Cette lampe allumée toutes les nuits, à l'heure où les braves gens dorment, ne pou-

vait être qu'un signal convenu avec un amoureux. Lequel? La fenêtre éclairée en même temps au presbytère semblait nommer le coupable. Si invraisemblable qu'il fût, plusieurs crurent à ce mauvais roman, le colportèrent. Les favorites, maintenant en disgrâce, du curé défunt, troupe hargneuse et vipérine, profitèrent de l'occasion pour dauber sur le nouveau règne.

L'abbé Moffre fut-il informé de ces méchants propos, ou bien sa prudence de prêtre fut-elle mise en éveil par le zèle excessif de la Burgalette? Il ne tarda pas à changer d'attitude avec sa pénitente. Au lieu de l'encourager comme il avait fait jusque-là, il s'appliquait à la tenir à distance, il coupait court à ses effusions, quand il ne pouvait pas les éviter; il espaçait par ordre ses visites au confessionnal. Puis, comme ces mortifications ne parvenaient pas à la rebuter, comme elle revenait, affectueuse autant qu'un chien battu après chaque rebuffade, il lui signifia brusquement son congé, l'avertit d'avoir à chercher un autre directeur. En même temps il l'invitait, dans l'intérêt de sa santé et aussi de sa réputation, à ne pas continuer ces veillées tardives, suspectes à la malignité publique.

La couturière aurait pu se disculper d'un mot; elle n'osa pas. Que penserait l'abbé de ce travail entrepris pour lui sans son assentiment, de ce

cadeau qu'elle lui destinait? Une pudeur lui ferma la bouche.

Et puis, à quoi bon se défendre? Cet ordre d'exil imposé par le prêtre, c'était pour elle comme une sentence de mort.

Sa première pensée en rentrant chez elle fut de détruire son ouvrage. Le courage lui manqua. Cette trame légère était comme tissée de ses sentiments et de ses rêves; elle se liait aux fibres les plus profondes de son cœur. Résolument, elle reprit son aiguille. L'aube était presque terminée; elle avait brodé les manches, le bas de la tunique. Il ne restait plus qu'à trouver un motif central, un sujet religieux pour le haut. Le crucifiement, l'agonie de Jésus entre sa mère et son disciple bien-aimé devait se présenter à l'esprit de la pauvre martyre. Et, sans doute, dans un autre moment, elle aurait reculé devant la témérité de l'entreprise; elle s'y jeta en désespérée, elle la poursuivit dans la fièvre jusqu'à l'achèvement, jusqu'au point final. Alors seulement, elle s'aperçut des ressemblances que, sans y prendre garde, elle avait données aux figures de Marie et de Jean. L'extatique de Pathmos avait pris le menton volontaire, la lèvre mince de l'abbé Moffre, et Marie, c'était la Burgalette, reconnaissable, malgré la naïveté du dessin, à ses grands yeux dilatés par la douleur,

des yeux comme des urnes de tristesse d'où s'épanchaient des ruisseaux de pleurs et, de fait, de vraies larmes avaient mouillé plus d'une fois, les larmes si bien imitées par la brodeuse.

Ce travail sans relâche, à peine interrompu par quelques heures de sommeil, soutenu par des bribes de nourriture, avait épuisé les forces de l'infirme. Elle avait dû s'aliter avant la fin. La phtisie qui minait depuis longtemps ce pauvre corps mal venu, l'avait terrassée au premier assaut. La mort était proche. La Burgalette la vit venir sans regret, presque heureuse à la pensée que la gravité de son état lèverait les scrupules de son confesseur, l'obligerait à lui rendre une dernière visite. Déjà bien bas, au seuil des grandes ténèbres, la malade se ranima pour l'extrême-onction. Des voisines secourables l'assistèrent, l'aidèrent à faire sa toilette de communiante, à parer la chambre. De ses mains défaillantes, la couturière déplia l'aube, l'étala bien en vue au pied de son lit — miracle de magnificence dont la beauté illuminait le pauvre logis. Que l'abbé Moffre, tout à l'heure, daignât l'accepter, qu'il consentît à la revêtir pour lui administrer les derniers sacrements, elle s'en irait récompensée au delà de ses mérites.

L'histoire de l'aube, en justifiant la Burgalette

avait retourné la paroisse. La calomnie baissait la tête ; on plaignait, on exaltait la diffamée. A l'appel de la clochette des agonisants, les portes s'ouvraient, les femmes, en foule, se joignaient au cortège. Au moment où l'abbé Moffre, ayant endossé l'aube désormais légendaire, se pencha pour donner le viatique à la mourante, il y eut un attendrissement général. La couturière était heureuse. Son vœu était exaucé ; il était revenu, il était près d'elle, l'ami, le purificateur de son âme. L'obstacle de la vie qui les avait séparés allait disparaître ; c'était comme s'il avait disparu déjà. Les onctions des saintes huiles, les attouchements liturgiques, c'étaient les chastes caresses de leurs fiançailles. Quand le pouce de l'officiant, après s'être imprimé à son front, à ses yeux, arriva à ses lèvres, son dernier souffle s'en alla dans un baiser.

— Et l'aube ? qu'est-elle devenue ? demandai-je à l'ami qui venait de me conter cette histoire.

Nous poursuivions depuis le matin les perdrix rouges sur le penchant des coteaux boisés qui accompagnent le cours de la Baïse, et pendant que se rassemblait la compagnie dispersée par notre fusillade, nous nous étions assis, recrus

de fatigue, à la lisière d'un bois, sous le couvert d'un châtaignier. L'église de Génaros et son clocher neuf, taillé en bonnet de prêtre, selon la mode du pays, s'érigeaient juste en face de nous, de l'autre côté de l'étroite vallée. Les maisons du village s'égrenaient parmi les clos de vignes et les vergers de pommiers, au bord du chemin qui tombait à pic du haut de la colline. L'ancien logis de la Burgalette était le dernier au bas de la côte : une masure en terre battue, avec une fenêtre unique — la fenêtre où veillait la lampe de la brodeuse. Sa tombe s'allongeait, couverte de l'herbe d'oubli, dans le clos solitaire, au chevet de l'église, sous les croisées du presbytère. Et une mélancolie me venait à considérer ces choses.

— L'aube n'est plus à Génaros, me répondit mon compagnon de chasse, en bourrant sa pipe. L'abbé Moffre, qui s'entendait aux œuvres d'art, le saint homme ! à peu près aussi bien que moi à chanter la messe, n'avait aucune idée de ce que pouvaient valoir les broderies de la Burgalette. Notre député, M. B..., découvrit un jour, en tournée électorale, cette merveille qui traînait à la sacristie, parmi le pauvre vestiaire de l'église. Il en offrit un bon prix, bon pour lui surtout qui l'estimait à plus du double. Cinq mille francs ! De quoi terminer la bâtisse du clo-

cher, devant laquelle reculait la parcimonie du conseil de fabrique. Le marché fut conclu sur l'heure. On m'a dit depuis que M$^{me}$ la députée avait livré le chef-d'œuvre de la Burgalette à ses couturières. Si vous fréquentez l'hiver prochain chez les ministres, vous verrez sûrement l'aube désaffectée, montée en transparent, évoluer aux sons de l'orchestre, sur une robe de bal.

# L'AFFUT AUX TOURDES

Bonne nouvelle : les tourdes sont arrivés cette nuit. Depuis le matin, leur cri d'appel, un piaulement aigu, n'a pas cessé de vibrer dans nos bois, à la lisière de nos vignes. Le froid les a mis en appétit; ils s'en donnent de picorer les lambrusques oubliées aux pampres qui rougissent, les baies d'aubépine qui vermillonnent à travers le lacis des branches effeuillées. Tout à l'heure, le jabot bien garni, ils iront en bande retrouver leur dormoir habituel dans les taillis des Brugues. Le passage est abondant; l'affût donnera cette année.

Cinq heures. Il est temps de partir. Le jour

baisse rapidement en novembre. Déjà le soleil a disparu; il est tombé comme une sorbe mûre, derrière le rideau noir des futaies. Plus de soleil, plus d'ombre; une clarté diffuse traîne au flanc des collines, au pli des combes qui fument noyées dans la vapeur des ruisseaux. Et c'est, tout de suite, la féerie du crépuscule. Des colorations montent en bouquets éphémères, se fanent, à peine écloses, au bord du ciel occidental. Une poussière lumineuse un peu blonde, pas tout à fait rose, illumine le contour des arbres, l'aile d'un oiseau qui passe. La plaine, devant moi, est comme en velours : velours vert des luzernes, velours brun des guérets où s'indique à peine la levée des sillons. Des écharpes de brumes se déroulent lentement au creux des prairies, le long de la rivière; une pluie d'or tremble aux feuilles jaunies des peupliers.

J'ai quitté le chemin; j'ai pris un sentier qui coupe à travers les sainfoins, déjà moites de la rosée du soir. La masse obscure des taillis se découpe à quelques pas de moi, sur les rougeurs de l'horizon. J'écarte une branche, je me glisse dans le fourré.

Là, c'est déjà la nuit. D'énormes ronciers, des fougères géantes se dressent mêlés aux frondaisons retombantes des chênes, en un fouillis

inextricable. Le coude en avant, je brousse à travers cette muraille mouvante qui se referme sur mes pas. Les fragons épineux me piquent aux jambes; les feuilles, les brindilles m'aveuglent, me cinglent au visage. Je sens sur mes mains, sur mon front, les larmes froides de la rosée qui s'égoutte; une odeur humide monte de la litière des mousses où mes pieds enfoncent. J'avance, cependant; mes yeux s'habituent à l'obscurité du sous-bois; les couleurs apparaissent : la rouille dorée des fougères, le vert tendre des mousses, le rouge braisillant des baies du fragon; dans l'entrelacs des ramures, je distingue des cimes de baliveaux, le dôme croulant d'un châtaignier. Je touche au centre du bois, à l'endroit où j'ai le plus de chances de voir se poser les tourdes. Sur les lisières, les aboiements des chiens, le roulement des chariots risquent d'arrêter, de détourner les vols. Ici les rumeurs se perdent. Rassurées par l'épaisseur des taillis, ces petites vies inquiètes se fixeront, la tête sous l'aile, dans l'immobilité du sommeil. Il s'agit de bien choisir mon poste, un fourré qui me cache en laissant mes mouvements libres. J'ai trouvé mon affaire, une cepée de rouvres avec un écran de fougères souples qui me permettront d'épauler, de viser à l'aise, le canon tourné vers la lueur du couchant,

sur laquelle les tourdes se découperont en silhouettes noires.

Je m'installe ; j'attends.

Quel calme autour de moi ! Il me semble que des lieues et des lieues de solitude m'enveloppent. Le mystère plane. Ma personnalité s'atténue, se fait toute petite dans la solennité de l'heure, dans la palpitation de la vie élémentaire qui m'oppresse. Ma volonté de tuer, mon impatience de guetteur de proies défaillent devant le drame de la nuit qui descend, du jour qui agonise. Il faut que je fasse un effort pour me ressaisir, pour retrouver mon âme de chasseur.

Cependant le moment approche. De tous les coins de l'horizon les oiseaux arrivent à tire-d'aile, s'abattent sur le bois. C'est pendant quelques minutes un ramage assourdissant où éclate la fanfare du pivert, la crécelle des pies. Un merle près de moi s'agite en voletant de branche en branche. On dirait que la nuit l'effraye ; il vient chercher à la cime d'un frène la dernière caresse du jour. Il monte, et son cri précipité, inquiet, finit brusquement, en une fusée, un arpège de cristal qui s'égrène, s'évanouit dans le silence. Et tout se tait. La lumière décroît, décroît encore. Déjà les oiseaux de nuit s'éveillent, commen-

cent leurs rondes. Le hôlement d'une chouette s'élève du fond du bois; la plainte se prolonge, mystérieuse, coupée à d'égaux intervalles par la sonnerie lointaine d'un angélus.

J'écoute, et bientôt au lieu de la cloche qui ne tinte plus, j'entends pas loin de moi les coups sourds répétés d'une cognée qui mord dans un arbre. Je sais ce que ça veut dire. Pendant que nos gens soupent, attablés, à la métairie, un paysan est en train de faire à nos dépens sa provision de bois pour l'hiver. J'imagine à peu près qui peut être le délinquant; je vois la figure plissée, inquiète du nommé Peu-Mange, un voisin pauvre qu'on a pincé une ou deux fois déjà en flagrant délit de maraudage sur nos terres. Pauvre diable! qu'il coupe son fagot; je ne quitterai pas mon affût pour me donner le plaisir de le surprendre. Cependant, ma curiosité est en éveil. Je me penche hors de mon abri de feuilles, je regarde. Quelques baliveaux sont en vue dans l'étroite bande de ciel qui s'ouvre entre les ramures. A un tressaillement du bouquet qui suit chaque coup de cognée, l'arbre attaqué se révèle. C'est un chêne déjà adulte, d'une belle venue, un arbre bon à faire un timon de tombereau, une flèche de

charrue. Ce n'est donc pas Peu-Mange qui opère. Peu-Mange ne laboure pas; ne récoltant rien, il n'a rien à charrier. Mais alors, qui peut être le voleur? Ma curiosité redouble; il s'y mêle quelque dépit. Peu-Mange excepté, je ne connais pas d'indigent dans le pays. C'est donc un richard qui fait le coup, un paysan de cinquante, de cent mille écus, comme on en compte un certain nombre dans la paroisse. C'est tout de même un peu fort. La moutarde me monte au nez; j'en aurai le cœur net, et sur l'heure.

Doucement, à pas de loup, je vais à la découverte.

Le han! de la cognée m'oriente, et j'ai soin d'avancer pendant que le coup vibre encore, afin que le bruit des feuilles froissées n'avertisse pas le voleur de mon approche. Mais j'ai compté sans son chien. Il m'a subodoré, le brigand! Il bondit d'un fourré, se jette en jappant dans mes jambes.

Son maître le suit :

— Ici, Picard! derrière!

Je ne peux pas voir l'individu, mais j'ai reconnu la voix. C'est le nommé Birazel, un voisin avec qui nous sommes en procès depuis longtemps pour une question de bornage.

Il vient à moi, souriant, la main tendue.

— Vous êtes donc à l'*espère* des tourdes ? me demande-t-il. Et me montrant son fusil : J'avais là de quoi les recevoir ; mais ils ne sont pas pressés de se montrer, paraît-il. Je ne sais pas à quoi ils pensent. Sans doute, ils se seront soûlés de lambrusques dans vos vignes et ils ne retrouvent pas leur chemin. Avec ça qu'il ne fait pas trop bon les attendre. Ce bois est humide en diable. Si vous n'étiez pas venu, je perdais patience...

Il dit cela d'un ton de bonhomie, aussi à l'aise avec moi que s'il me faisait les honneurs de son bois et de sa chasse.

Et l'arbre ? Et la cognée ? Je n'ai pas rêvé pourtant. L'arbre est là, la cognée, il l'a jetée dans un buisson. Quel toupet, ce Birazel !

— Les tourdes se méfient, ai-je répliqué. Quelqu'un leur a fait peur. Je voudrais bien savoir qui. N'avez-vous pas entendu tout à l'heure ? Ici même, de votre côté, on travaillait à abattre un arbre.

On, quelqu'un... La formule est vague ; mais Birazel me comprendra à demi-mot.

— En effet, dit-il. Il m'a semblé entendre quelque chose comme des coups de cognée dans un arbre. Les piverts, que je me suis dit, ont fini de tarauder des chênes à cette heure. Ce

sera plutôt un chrétien, un mauvais chrétien. De cette espèce-là, il n'en manque pas dans le pays. Mais vous vous êtes trompé de direction ; les coups partaient de l'autre côté du bois, vers la métairie d'Esquerle...

— En êtes-vous bien sûr? J'aurais juré que le voleur était tout près. Je vais voir...

— A votre place, moi, je me tiendrais tranquille. Un arbre de plus ou de moins, c'est peu de chose pour vous ; et si vous pinciez l'individu, ça pourrait mal finir. C'est loin de tout ici, et il ne passe pas grand monde sur la route... Prenez garde !

Est-une leçon de prudence, est-ce un avertissement? Je vois mal la figure de Birazel, mais il a changé de ton. La parole conseille, la voix menace. L'homme, en même temps, s'est avancé sur moi ; il est prêt à me barrer le passage...

Un incident a interrompu le colloque; les tourdes arrivent. Les premiers ont passé sur nos têtes, à la débandade. Par trois, par quatre, ils ont plongé derrière nous dans les taillis.

Le démon de la chasse me reprend. Je ne pense plus à l'enquête commencée, à l'altercation imminente. Je suis tout à l'affût.

— Les fourriers sont passés, me dit Birazel, à voix basse : le régiment va être là.

Une ombre sur le ciel, un grand bruit d'ailes. Le vol tout entier s'abat sur nous. Une troupe s'est branchée, bien en vue, sur un alisier. L'arbre en est noir ; il porte autant d'oiseaux que de feuilles.

— Attention ! commande Birazel. Vous allez viser dans le tas à gauche, moi à droite. Nous tirerons ensemble. Y êtes-vous ? Une, deux trois !

Les deux coups partent, le gibier tombe, c'est comme une pluie d'alises mûres qui dégringole de l'alisier.

Je ramasse deux morts, puis trois un peu plus loin. Birazel farcit son carnier. Mais voici un blessé qui se sauve, je galope à sa poursuite : les ronces m'arrêtent : je n'y vois goutte.

— Laissez faire Picard ! me conseille Birazel. Il a le nez fin et la bouche tendre. Je l'ai bien enseigné. Pas de danger qu'il abîme votre tourde. Il vous le mettra vivant dans la main.

Picard s'est jeté dans le hallier. Il rapporte le tourde intact, puis un autre. Mais en courant après lui, j'ai perdu de vue mon point de départ. Impossible de me retrouver à cette heure. Il fait noir devant moi comme dans la gueule du loup. Ma chasse est finie, ma chasse aux tourdes

et ma chasse au voleur. Je n'ai plus qu'à rentrer à la maison.

Birazel m'accompagne; il me guide dans le dédale des taillis qu'il a l'air de connaître mieux que moi. Par de menus sentiers, de simples foulées pratiquées par les chiens ou les renards, il me mène à la lisière.

Chemin faisant, il bavarde, il m'étourdit d'un flux de paroles : histoires de chasse, cancans du village, tout ce qui lui passe par la tête. Impossible de placer un mot. Et c'est bien ce qu'il cherche, sans doute. Il a peur que je ne reprenne la conversation au point où nous l'avons laissée tantôt, que je ne lui demande compte de mon arbre. Et ce sont des protestations de dévouement, des offres de service. Il connaît un gîte de lièvre; il me l'indique; c'est comme si je le tenais dans mon garde-manger. En attendant le lièvre, il me fait cadeau de ses tourdes; je refuse, il insiste ; bon gré mal gré, il vide son carnier dans le mien. Quand nous nous séparons, nous sommes les meilleurs amis du monde.

Pourquoi pas, d'ailleurs ? Coupable ou non, — je n'en aurai jamais le fin mot — Birazel n'est ni meilleur ni pire que les paysans qui m'entourent. Maraudeurs, ils le sont tous ; c'est dans le sang. Le laboureur qui trace le sillon

limitrophe de son héritage ne manque pas d'écorner, du soc de la charrue, la terre du voisin. Coup de pouce involontaire ! Si le voisin est un bourgeois, tant mieux ! Il ne s'apercevra pas du dommage. Dans nos pays de petite culture, la propriété bourgeoise est une enclave qui fait tache. Ces parterres, ces pelouses, ces ombrages, offusquent l'indigène à l'égal d'une friche. C'est de la terre morte, perdue pour le travail. Il n'en faut plus. En attendant que vienne la ruine, la vente en détail qui morcellera le domaine, on empiète, on rogne un peu chaque jour. Une poignée d'herbe que tond la vache à la lisière de la prairie, un prunier qu'on secoue en passant, pour voir si les prunes sont mûres, une javelle d'épis, une pannerée de raisins qu'on coupe en longeant le blé, en traversant la vigne, c'est autant de pris sur l'ennemi. Qu'y faire ? Fermer les yeux, manger les tourdes de Birazel, savourer la rôtie dont, en me quittant, il m'a gracieusement enseigné la recette :

— Quand vous mettrez vos tourdes à la broche, m'a-t-il conseillé, prenez une tranche de pain grillé, mettez-la tremper dans la lèchefrite ; puis, en découpant, videz l'intérieur des oiseaux, le foie, les entrailles, tout, écrasez-les sur la tartine ; ajoutez une cuillerée d'huile bonne, une pincée de muscade, une goutte d'eau-de-

vie vieille; salez, poivrez. Quand vous en aurez essayé, vous m'en direz des nouvelles.

Birazel ne m'a pas trompé; sa rôtie est tout simplement exquise. Volé ou non, je n'ai pas perdu ma journée.

## LA CORNIÈRE

La *Barguelonne*, « organe de la démocratie du Sud-Ouest, politique, littéraire et agricole, » me porte ce matin, parmi le fatras de ses correspondances cantonales, une émouvante nouvelle. Emouvante, pour moi ! Car les abonnés de cette feuille bi-hebdomadaire ne s'attendriront qu'à moitié, je l'imagine, en apprenant que « la pioche des démolisseurs est sur le point d'attaquer la partie encore subsistante des *cornières* (arcades) qui encadraient jadis la place du Marché, à Riscle-sur l'Emboulas ». Plusieurs même partageront la joie du correspondant et se féliciteront avec lui de voir disparaître « ce dé-

bris des anciens âges qui gênait la circulation aux abords de notre marché couvert, un des mieux achalandés de la région ».

Je ne les blâme pas, d'ailleurs, pas plus que je n'en veux aux conseillers municipaux qui ont décrété la suppression de la cornière, ni à l'administration départementale qui, dans un but électoral, sans doute, a ratifié leur vote. Je m'incline. Mais comment ne pas donner un regret à ce « débris », quand on est un peu débris soi-même, quand on a vécu en accord avec ces pierres que va balayer demain une voirie inexorable.

Elle n'était pas si méprisable cependant l'invention de ces cornières qui abritaient aussi bien contre les soleillées d'août que contre la bise de décembre les boutiques alignées le long de la place, tandis que, sur leurs piliers massifs, s'exhaussaient en architectures inégales les façades en pierres ou en colombage, toutes bariolées d'écriteaux et d'enseignes : ici, les panonceaux d'un notaire ; là, cliquetant à l'air, telles de légères cymbales, le plat à barbe en cuivre d'un maître perruquier ; plus loin, délavée, moisie, énigmatique, l'enluminure sur bois désignant l'auberge des Rois-Mages, et raidi, ankylosé, en emblème de la stabilité gouvernementale, le drapeau national fixé au seuil de la gendarmerie, une plaque de tôle tricolore, que dérouil-

lait et faisait grincer à grand'peine, pareille à un souffle révolutionnaire, la poussée du vent d'autan.

Face aux cornières, la halle occupait le milieu de la place : bâtisse énorme et rudimentaire, avec ses piliers de briques et sa charpente à découvert, d'où pendaient, lourdes de la poussière des siècles, des toiles d'araignée monstrueuses. Sous la halle se dressait, en bordure de la rue, l'appareil du poids public, les balances naïves, les mesures modelées dans la pierre qu'emplissaient, sous l'œil du mesureur juré, les sacs de blé ou maïs. Au centre, dans la pénombre sévère descendue de la forêt des solives, s'érigeait la tour carrée de l'hôtel-de-ville, surmontée du beffroi, du campanile à jour, d'où la cloche municipale, prisonnière dans sa cage de fer, envoyait la sonnerie lente du couvre-feu, l'appel à coups répétés, comme précipité par la peur, l'appel redoutable du tocsin, qui s'épandait en rafales sur le sommeil des campagnes rougeoyantes des lueurs d'un incendie.

La place du marché avait déjà été amputée de trois cornières, quand je vins pour la première fois, en visite, chez des parents de ma mère à Riscle-sur-l'Emboulas. Mais la halle était encore

intacte, et, de cette construction barbare et de la cornière survivante, se dégageait une émotion de vie ancienne, de bourgeoisie patriarcale, qui s'impose à mon souvenir.

Nos parents tenaient une boutique de quincaillerie sur la place, à l'angle de la route nationale qui va, toute droite, toute blanche, de Toulouse à Bordeaux. Vieille, très vieille boutique où la grisaille du passé se mêlait à l'ombre de la cornière. Des reflets de cuivre et d'acier, des luisants de ferblanterie étincelaient par places à l'étalage, dans les casiers rangés le long des murs, aux solives du plafond qui laissaient pendre en grappes des assortiments d'outils ruraux et d'ustensiles de ménage. Le comptoir se carrait dans un angle de la pièce : un comptoir fruste, avec, dans l'épaisseur du chêne, une fente usée, élargie à happer les gros sous ou l'argent blanc, qu'on entendait tinter en tombant dans les profondeurs du tiroir. Les registres de commerce, in-folios bardés de parchemin, éperonnés de cuivre, s'y empilaient à côté des écritoires en liège clouées dans le bois du pupitre. Des balances minuscules, des trébuchets à peser l'or, un tas de mécaniques mystérieuses et périmées, traînaient çà et là, suggérant l'idée de négoces lointains, de transactions avec les pays d'outremer dont les monnaies se voyaient figurées sur

une vieille pancarte épinglée au mur : tableau des monnaies étrangères.

Mes journées se passaient, trop courtes, à inventorier ces choses. Oh ! les doigts des enfants, les doigts touche-à-tout, curieux de l'âme en son des poupées, du ressort des montres ! Faute de pouvoir les entamer, je m'exerçais à soulever les lourds saumons de fonte, je m'amusais à secouer les chaînes de fer pendues aux solives et qui rendaient, heurtées l'une contre l'autre, une plainte où mon imagination, nourrie d'irréel, cherchait l'écho des chaînes traînées par les loups-garous et les fantômes. Et c'était encore des perquisitions minutieuses dans les casiers, l'exploration du monde des serrures, l'accès de l'infini des clous, des anneaux, des pitons, catalogués, étiquetés comme un règne animal avec ses espèces, ses familles, ses genres, et, dans chaque variété du type, toutes les formes, toutes les tailles, le très petit et le très grand, des outils de géant ou de poupée...

La fille de la maison, Julie — plus familièrement : Liette — une élève des Dames de la Sainte Famille, en vacances comme moi, m'aidait à ces découvertes. Elle était mon aînée de cinq ans ; elle me protégeait ; aussi enfant que moi, d'ailleurs ; et elle s'amusait, j'en suis sûr, tout en se donnant l'air de m'amuser, quand, autour d'un

comptoir imaginaire, nous jouions au client et à la marchande, tandis que son père, assis sur le haut tabouret de paille, derrière le vrai comptoir, alignait ses comptes, ou faisait glisser dans la fente de la tire-lire les monnaies sonnantes et trébuchantes que lui versaient les acheteurs — contribution sou par sou à la dot qu'il amassait pour l'insouciante brunette.

Cependant nous n'étions pas toujours au magasin. Il y avait les heures d'étude ou Liette et moi — Liette un peu surveillante, maîtresse, répétitrice, moi écolier distrait, — nous travaillions ensemble à nos devoirs de vacances. C'était dans sa petite chambre, au premier, sur le jardin. De saintes images, une Notre-Dame de Lourdes, plusieurs crucifix, diverses photographies de dames religieuses, présidaient à nos travaux. Liette m'en imposait un peu, avec son air sage — l'air du couvent — qu'elle prenait en mettant ses manches de lustrine. D'un geste, d'un clin d'œil, tout en rédigeant d'une écriture égale, réfléchie, ses corrigés et ses dictées de participes, elle arrêtait une envie de bâiller qui me venait, elle faisait rentrer dans l'ordre mes bras qui s'étiraient en protestation contre l'insipide besogne ; elle m'obligeait à baisser vers le cahier mes yeux qui s'oubliaient à suivre le vol d'une abeille attirée par la bonne odeur des raisins

muscats épanouis en festons au bord de la fenêtre. Au besoin, elle m'aidait à compulser mes dictionnaires, elle rectifiait mon orthographe, et quand j'avais aligné suffisamment de noir sur le blanc de la page commencée, elle me récompensait à sa manière : un bonbon, un baiser ; baiser de grande sœur, de petite mère ? de cousine plutôt ; car ses baisers si chauds, si appuyés, n'avaient pas — autant qu'il m'en souvienne — la saveur accoutumée des embrassades maternelles.

Je ne m'attardais pas, d'ailleurs, à ces analyses. La corvée finie, j'avais hâte de sortir, de flâner, de voisiner sous la cornière.

Heure charmante! La chaleur est tombée, le brasier est éteint. Des souffles montent du canal qui file entre les verdures frissonnantes des peupliers, vers les lointains dorés de la plaine; ils soulèvent en spirales éphémères la poussière blanche de la route. Les tendelets de coutil palpitent à la terrasse des cafés. Les boutiques s'ouvrent; les boutiquiers font la causette, debout, adossés au montant de leur porte; des bandes d'enfants, pieds nus, virent en farandole, exhalent leur joie de vivre avec de longs cris de la gorge qui se mêlent aux cris des mar-

tinets. Déserte, tout à l'heure, la cornière se peuple de bourgeois qui déambulent, deux à deux, la cigarette au bec, d'un bout à l'autre des arceaux. M. Canitrot, le pharmacien, en négligé d'intérieur, la calotte grecque sur l'oreille, s'est évadé de son officine; M. Cantobre, le notaire, évapore au grand air l'odeur du papier timbré. La journée est finie. C'est le moment de bavarder. On bavarde, on politique. Libéraux ou ventrus, les bons capacitaires discutent les derniers votes de la Chambre, cabalent en faveur de Thiers ou de Guizot. Le télégraphe aérien a gesticulé la veille; signe probable de quelque dislocation ministérielle. La malle-poste de Paris portera tout à l'heure avec le *Constitutionnel* ou le *National* l'événement du jour, le dernier article d'Armand Marrast, le dernier discours de Lamartine. Et, justement, la voici, la malle-poste, qui pointe, imperceptible au bas de la montée; elle grandit, elle s'enfle, elle arrive. Les grelots tintent, le fouet parle, les chiens jappent; la trompette du conducteur promulgue sa fanfare. C'est le relai. Des têtes de voyageurs apparaissent aux portières; cette figure rasée, cravatée haut? quelque fonctionnaire qui vient de solliciter de l'avancement à Paris; et cette moustache libérale, ce foulard à bouts flottants sur un gilet à la Robespierre?

Gaudissart, l'illustre Gaudissart qui va révéler au chef-lieu les merveilles de l'Epicerie et les conquêtes du Progrès.

C'est la civilisation qui passe, c'est la politique, c'est l'histoire. Minute imposante! Mais déjà le conducteur a repris sa place à l'impériale, le postillon a rassemblé ses guides. En route! Dans le tumulte des sonnailles, dans le fracas des roues, la malle-poste s'en va, portée sur l'aile de la fanfare que le coup de l'étrier bu par le conducteur fait plus retentissante. Le spectacle est fini. Un moment secouée, bouleversée par le météore, la cornière est retombée au calme de la vie quotidienne. Lentement, à petit pas, M. Cantobre et M. Canitrot ont recommencé leur navette d'un bout à l'autre des arceaux. L'épicier, l'horloger ont repris leur bavardage interrompu au seuil de leurs boutiques; les rondes d'enfants tournent de nouveau, légères comme des vols de moucherons, dans les rayons obliques du soleil. Les chiens aussi, ameutés au bruit de la fanfare, sont revenus à leurs postes, assis gravement en sentinelle sur le pas des magasins, ou bien occupés à suivre, tête basse, la promenade de leurs maîtres — auditeurs discrets des prouesses de chasse racontées devant eux, et qu'ils ne peuvent pas démentir.

Le jour baisse, cependant, la cornière peu à peu s'obscurcit, ce n'est plus bientôt qu'une sorte de corridor noir, où s'encadre, aux extrémités, la pâleur du crépuscule. La nuit vient. L'*angelus*, qui descend en notes graves du clocher voisin, annonce l'heure du souper. Les promeneurs rentrent l'un après l'autre, les magasins se ferment. Des odeurs appétissantes sortent des arrière-boutiques : odeurs de daube longuement mijotée dans les aromates, odeur forestière des champignons relevés d'ail. Le couvert est dressé sous le rond de clarté de la lampe familiale, et, à travers les vitres de la devanture, les dîneurs, les dîneuses apparaissent la serviette au menton, penchés vers les nourritures — ombres chinoises découpées en noir sur la blancheur des rideaux.

Le dîner nous attend, nous aussi; on nous hèle :

— Liette? Emile?

Oh! la gaieté de ces repas du soir! la gaieté bourgeoise de jadis, alimentée par les chansons de Béranger, que les convives pouvaient lire, paroles et musique, imprimées en couleurs sur leurs assiettes. On buvait, on chantait au dessert, on battait la mesure sur les verres où moussait la blanquette, amie du rire. La lune entrait quelquefois par la porte vitrée ouverte

sur la fraîcheur du jardin, d'où la servante nous portait, cueillis à la minute, les muscats imbibés de la rosée naissante. Puis, c'était, la chaise en équilibre adossée au mur, la veillée sous la cornière, dans le mystère des arceaux, lac de ténèbres où tremblait le reflet incertain d'un réverbère, où brasillait le foyer d'une cigarette, d'une pipe lentement savourée. Et les conversations allaient leur train; confidences à voix basse d'amoureux, bavardages de vieilles gens, coupés de silences, pendant lesquels on entendait venir de loin, des campagnes ensommeillées, le coassement monotone des rainettes. Et brusquement, à deux pas, éclataient les cuivres d'une fanfare. L'harmonie des Enfants de Riscle répétait dans la grande salle de la mairie voisine une marche, un pas redoublé, numéro sensationnel du programme des réjouissances, arrêté pour la fête patronale.

Le grand jour approchait. Dès la veille, la ville se pavoisait de drapeaux, de lanternes vénitiennes suspendues en guirlandes tricolores. La nuit venue, le cortège de la retraite aux flambeaux sortait de la mairie, bannière au vent, au son des ophicléides et des petits bugles. Le lendemain, dès l'aube, la cornière était envahie. Les faiseuses de crubelets, les débitants de limonade et de sucres d'orge installaient leurs

cuisines, leurs laboratoires en plein vent. Peuple et bourgeois, les habitants de Riscle, avertis par les détonations de la couleuvrine municipale, se répandaient sur la place, dans les rues. Les jardinières, les chariots, versaient au seuil des auberges des grappes reluisantes de campagnards endimanchés. D'heure en heure, croissait, s'exaltait le tumulte de la fête. Déjà, sous la halle, l'emboise et le tambour préludaient, appelaient la jeunesse à la danse. Un charlatan, debout sur le siège d'un carrosse de féerie, débitait son boniment avec accompagnement de grosse caisse; des saltimbanques en maillot rose, un paillasse loqueteux, des ballerines en jupon court paradaient sur l'estrade d'une baraque; et ces musiques discordantes se perdaient dans le fracas des cloches qui invitaient les fidèles à la grand'messe...

L'heure du déjeuner interrompait à peine le tapage. Il reprenait aussitôt après, accru par la fumée du vin, par la chaleur des nourritures. Chaque famille sortait alors ses invités, exhibait l'orgueil des toilettes dominicales. Des groupes se toisaient en concurrence de luxe, en rivalité de castes.

Ignorants de ces vanités, nous ne pensions, Liette et moi, qu'à nous amuser, à remplir nos yeux et nos oreilles de merveilles de la fête...

Et c'était l'éblouissement des baraques, l'émotion des pantomimes, la fièvre du tourniquet pauvre devant lequel nous nous plantions angoissés, dans l'attente du couteau convoité, du sac de bonbons que frôlait, sans s'arrêter, hélas ! la roue décevante... Oh ! mes sensations de ce jour-là, si je pouvais les ressentir encore ! si je pouvais retrouver au bout de mes doigts l'étreinte des doigts de Liette qui me gardait, qui me serrait contre elle de peur de me perdre dans la foule ! Et notre baiser du lendemain, le baiser de l'adieu, devant la cornière, sur le marchepied de la diligence, si je pouvais en ressaisir la caresse tiède sur ma joue, sur mes lèvres !

Quarante ans avaient passé sur ces souvenirs, quand j'ai revu Riscle-sur-l'Emboulas. Choses et gens, tout avait changé. Liette était mariée, établie ailleurs, mère, bientôt grand-mère. Ses parents étaient morts. Le magasin était là toujours, mais réparé, transformé à la moderne, avec de belles glaces sans tain et des nouveautés à l'étalage. La vieille halle avait disparu ; la cornière elle-même, soigneusement recrépie, était à peine reconnaissable. Plus de nids d'hirondelles posés en cul-de-lampe à l'angle des arceaux, plus d'enseignes ingénues, plus

de promenades à pas comptés de bourgeois lisant leur journal, ni de bavardage de boutiquiers au seuil des boutiques : une cornière morne, correcte, silencieuse... Le chemin de fer avait fait son œuvre. Riscle, peu à peu, s'était orienté vers la gare. La vie, le mouvement étaient là ; là, les hôtels nouveaux, les magasins achalandés, le cercle où les bourgeois s'enfermaient à présent, au lieu de politiquer en plein air, sous la cornière.

Oh ! la mélancolie du revoir ! Oh ! mes pas attristés sous les arceaux, ma confrontation avec la boutique, avec le jardin de mon enfance ! Où étais-tu, Liette ? et vous, promeneurs de jadis, paisibles fantômes en redingote et en bonnet grec, M. Canitrot, M. Cantobre, où étiez-vous ?

Un soir, me fut-il conté, un soir de février, où, plantés selon votre habitude au coin de la cornière, la main en visière devant les yeux, vous regardiez venir, dans l'éblouissement du soleil horizontal, la quotidienne malle-poste, elle vous apparut toute pavoisée de drapeaux, vertigineuse, insolite. La malle-poste vous portait ce jour-là une stupéfiante nouvelle. Paris était en révolution. Louis-Philippe avait pris la fuite. Un vent d'enthousiasme passait sur la France entière. La malle-poste hurlait la *Marseil-*

*laise*. D'un geste héroïque, vous soulevâtes alors votre calotte, monsieur Cantobre, votre calotte à gland d'or brodée par la main fidèle d'une épouse ; à l'unisson des patriotes de la malle-poste, vous criâtes : « Vive la République ! » Oh ! sage tabellion, cher monsieur Canitrot, ce que vous acclamiez ce jour-là dans l'innocence de votre âme, de votre belle âme libérale et naïve, c'était — vous ne vous en doutiez pas — c'était la fin de la bourgeoisie, c'était aussi, hélas ! la fin prochaine de la cornière.

# L'ANCIENNE

Pendant quatre mois, quatre longs mois d'hiver, l'Ancienne est restée enfermée, assise au coin de l'âtre, en son logis du Trumel. Autour d'elle, dans la chambre vaste, c'était tantôt l'obscurité, le silence, tantôt, à l'heure des repas, avec la musique des sabots sur les dalles, le coup de lumière de la porte grande ouverte à l'entrée des gens de la ferme, goujats et goujates, portant imprégnée à leurs hardes l'odeur de la saison, l'odeur des feuilles mortes et des terres mouillées. Elle, tout le temps immobile, la tête enfoncée sous le foulard d'indienne, obscure et vague en la pénombre de la haute et pro-

fonde cheminée, sans autre signe de vie que le tremblement des mains occupées, quand y consentaient les *douleurs*, au balbutiement du tricot, du chapelet.

Quatre mois ! Maintenant mars est revenu, la saison va changer. La chouette appelle à voix très douce, mystérieuse, dans les crépuscules, le vent de la sève fait pleurer les écorces, les eaux printanières chantent au fond des combes et dégourdis de leur sommeil, les mulots se poursuivent la nuit aux branches luisantes de clair de lune.

L'Ancienne s'éveille aussi peu à peu ; ses yeux appesantis, pleins de rêves, s'ouvrent à la clarté de la vitre, illuminée du soleil blanc du printemps.

La lumière l'appelle.

Elle se lève.

Lentement, péniblement, appuyée de ses mains gourdes, à l'évier, à la table, elle va vers la porte, elle la pousse.

Oh, combien plus vieille maintenant, plus décrépite à la jeune lumière de mars !

Sa tête branle, ses mains tremblent, ses yeux clignotent. Elle hésite éblouie, sur le seuil. Devant elle le près et le loin se confondent, les fûts noirs, ravinés, des chênes tout proches et sous les branches basses, la fuite vertigineuse des

pentes, tout se mêle d'abord en une brouillée confuse. Il faut un effort de la volonté, de la mémoire, pour que se recompose, s'ordonne de nouveau l'horizon familier.

Elle le revoit enfin; les champs autour de la maison se limitent, se nomment, et se nomment aussi, se précisent en leur place, les hameaux, les clochers voisins.

Voici, récrépie à neuf, l'église paroissiale et son clocher plat, troué comme un masque par l'embrasure des cloches, et au pied de l'église, le cimetière rouilleux, noir de cyprès, le cimetière où, triste mère, elle a accompagné ses quatre enfants, où, triste veuve, elle a fait la conduite dernière à son mari.

A côté, cette tour carrée épaisse et courte, au sommet d'un tertre de marne blanche et de lavande, c'est Notre-Dame des Misères, la muraille sainte, vers laquelle se sont tendues en vain ses mains de désespérée.

En face, au revers opposé de la combe, se montrent le pigeonnier blanc et la galerie à claire-voie de la maison paternelle, et les champs étagés, l'argile blonde où se sont moulés ses premiers pas.

Que d'autres pas, depuis, que de traces laissées par elle dans les chemins blancs ombrés de chênes, dans les glèbes pierreuses ou grasses,

aux pentes des collines, au profond des combes et des vallées!

Bâton en main, — une aiguillade cassée qu'elle vient de ramasser à terre, — la vieille s'avance, et le goût de la terre lui revient avec la gaieté de la lumière, avec l'odeur de l'herbe nouvelle, évocatrice des printemps défunts.

Avide, elle longe le mur du four, elle gagne l'appui du pailler, de la haute meule en ogive, qui, accotée à la fourche d'un chêne, se dresse hardiment au bord du coteau.

La paille est tiède, luisante de soleil, animée d'existences qui s'éveillent : piailleries de moineaux, fuites de lézards, ronronnements de chats en sommeil.

L'Ancienne se secoue, elle aussi. La flamme du soleil l'excite. Elle quitte l'abri du pailler; de son pas lent de ressuscitée, elle traverse le jardin.

— Où allez-vous, maîtresse?

C'est le métayer qui interroge, interrogé à son tour.

— Toi, que fais-tu?

— Avec un vieux fond de barrique, je fais un toit à la ruche. Les pluies de l'hiver avaient fini de pourrir l'autre. Et vous, vous allez loin, comme ça, l'Ancienne?

— Jusqu'au chêne.

Le jardin, le verger; des fleurs nouvelles sur de vieux arbres, le blanc ingénu des pétales sur le noir des écorces, le vert tendre des pousses sur la sévérité des broussailles. Les buis amers s'attendrissent de fleurs jaunes, les amandiers calcinés se couronnent de blanc comme pour des épousailles. Partout, la vie éclate. L'herbe morte a les violettes, les murailles l'or des giroflées, les branches nues le sang rouge ou jaune de la sève.

L'Ancienne descend.

Et devant elle l'horizon se rétrécit, les hautes falaises porteuses de clochers disparaissent; soudaines, presque immédiates, des croupes s'arrondissent, des combelles se creusent en forme de berceaux, et tantôt, selon les volontés de la terre, ce sont des rangs de vigne, des alignements de souches, où les larmes de la sève pleurent au moignon des sarments, tantôt frileuses, tournées vers le soleil, des fèves qui vont fleurir, et tantôt encore, dans une rudesse de la pente, une friche où quelque chêne, branché bas, crispé sur le tuf, garde, comme un berger inquiet, le pauvre troupeau des genèvriers et des ronces.

L'Ancienne descend. Et voici surgir au-devant d'elle, du fond de la combe, celui qu'elle vient visiter : le chêne.

Un pas encore, et de la base au faîte il appa-

raît tout entier. Formidable et paisible, il s'érige; échelon par échelon, avec la complication des maîtresses branches, avec l'enchevêtrement léger des ramures, il monte, il s'étale, il règne. Les autres arbres à côté, charmes, ormeaux, tilleuls, quelques-uns déjà vieux cependant, rongés de mousse, atteignent à peine à sa fourche la plus basse. Plus humbles, comme un peuple enfantin, les chêneteaux nés de ses semences fourmillent à ses pieds, et lui, l'ancêtre, les garde sous la retombée de ses frondes, pareilles à des mains bénissantes.

Rigide, en sa nudité d'hiver, sans un tressaillement encore, sans une fumée de vie à travers sa mâture noire, il emplit la combe natale.

Les moissons, à l'été, s'étiolent à sa base et plus haut, sur les pentes, les pampres s'étirent en l'air, désespérés, étouffés par l'ombre de ses branches latérales.

L'Ancienne s'est arrêtée. La main en abat-jour devant les yeux, elle dévisage le monstre.

Il est le même, invariablement le même.

Tel elle l'a connu enfant, ramasseuse de glands ou gardeuse d'ouailles, tel, après nonante et deux hivers, elle le retrouve aujourd'hui.

Si changée, elle, depuis ces quatre derniers mois, plus cassée, encore plus courte de souffle, plus hésitante du geste; lui pareil, identique.

sans une ride de plus à l'écorce, sans une brindille de moins au bouquet. Les violences de l'autan, les brutalités de la bourrasque n'ont fait que le bercer comme des chansons de nourrice.

Labouré deux fois en vingt ans par la foudre, saccagé, ébranlé, il a cicatrisé ses plaies, bouché ses fentes, réparé ses gouttières.

Il est immuable, il est éternel.

Et pourtant, non. Le vent ne peut rien contre lui, ni le feu du ciel, ni l'âge, mais, plus dangereuse, la main de l'homme le menace. Des yeux de lucre se sont posés sur lui, ont toisé, dépecé, monnayé d'avance son cadavre. Entre la cognée du bûcheron et lui, il n'y a que la volonté de celle qui le regarde, du haut du tertre : la volonté de l'Ancienne. Seule, l'amitié de cette mourante le fait vivre. Elle l'a toujours vu là, elle ne veut pas qu'on le touche. Mais elle disparue, sur l'heure, le chêne disparaîtra.

Heureusement, l'Ancienne n'a pas renoncé à vivre. Même la belle santé du chêne l'encourage. Elle et l'arbre, ils vieilliront, ils s'éterniseront ensemble. Un espoir superstitieux la fait descendre vers le colosse, et là, avec des doigts pieux, elle palpe l'écorce ; recueillie, elle écoute la musique que les hautes brindilles rendent, caressées par les brises printanières.

De l'autrefois flotte en même temps devant

elle; des souvenirs tièdes, des parcelles de vie affluent à sa mémoire, évoqués, attestés par le grave et cordial témoin.

L'enfance, le temps des cueillettes pour rire, des maraudes, des amitiés autour des feux de bois mort, le temps des joncs tressés, des chapelets de fleurs pour des coquetteries ingénues, et des quenouilles filées, et des chansons envoyées à tue-tête, des chansons déchireuses de l'aube.

Et déjà il est fini, le rêve. Voilà la petite en journée, à gagner son pain chez le maître du chêne, chez le père de Jean-Pierre, de son Jean-Pierre. Et c'est la saison d'aimer, la saison des œillades et des rubans et des danses au soleil, et des retours lents dans les sentiers crépusculaires.

Et, tout de suite, les violons de la noce à peine tus, à peine flétrie la jonchée du cortège, elle commence, la rude vie du ménage, du travail en champs, des bras levés pour les faucilles.

Soixante et dix ans de labeurs, de bataille avec la terre, de longs soucis, de courtes joies...

Et les enfants sont morts. Et Jean-Pierre est parti. Et l'âge est venu. La veuve s'est faite l'*Ancienne*; une ruine.

Mais cette ruine résiste encore. Elle a tenu coup à l'hiver; elle veut profiter du printemps.

A se reposer là, sur la mousse tiède, au pied de l'arbre, de la force lui est revenue, comme une émanation du colosse.

Vaillante, presque allègre, elle se relève, elle reprend le chemin du Trumel.

Longue, lente remontée, amusée aux riens de la culture, aux revenez-y du souvenir qui, à tout bout de champ, tirent la vieille femme en arrière. Et, à chaque pause, un regard vers le chêne, toujours plus haut, plus puissant, avec ses branches étalées, essorées comme pour raccompagner la visiteuse.

L'Ancienne monte. Encore une pause, une autre encore, elle touche au sommet du coteau.

Le chêne va disparaître.

Une dernière fois elle se tourne vers l'arbre.

Le soleil, plongeant en face, rougeoie, comme un fruit mûr à travers les branches.

Et sur la pourpre du couchant, la figure de l'ancêtre apparaît, grave, triomphante.

Grave aussi, l'Ancienne le salue d'un adieu de sa main tremblante.

Et l'arbre lui répond.

Comme un geste, son ombre, plus longue à mesure que le soleil s'abaisse, s'allonge encore, s'étire jusqu'à ce qu'elle ait touché la tête vénérable qui le défend contre la mort.

## L'HOSPICE DE RIEUMAJOU

C'est, au fond de la vallée d'Aure, à l'extrémité d'une gorge étroite emplie du tumulte des gaves et de la fumée des cascades, dans un val silencieux, une maison basse, adossée à la montagne. Même à la belle saison, dans la joie du soleil, l'endroit est d'un aspect sévère. A la fraîcheur des sapinières, où nous cheminons depuis Tramesaïgues, a succédé brusquement la nudité des rochers, l'aridité des pierrailles, où se penche la hampe défleurie des digitales, où s'accrochent quelques pins rouges déjetés, tordus, entêtés à vivre. D'une déchirure au flanc du pacage coulent comme d'une plaie béante

des ruisseaux de débris; des squelettes d'arbres gisent dans l'herbe, blancs ossuaires qui attestent la colère des avalanches. Et sur ce spectacle de désolation et de ruines plane un morne amphithéâtre de sommets ébréchés : le pic d'Ourdisset, le *tuquet* de Caouarère, âpres figures, plus âpres sur la splendeur du ciel...

Le logis est en accord avec le paysage : fruste et massive bâtisse, forteresse contre l'assaut des éléments, mais fatiguée déjà, usée, triste avec ses murailles rongées d'humidité, ses portes disjointes, son toit infléchi sous le poids des neiges hiémales. Triste et vénérable, cette nudité nous émeut davantage que le joli mensonge des villes d'eaux, décor fragile et somptueux, jeté sur les misères et sur les grandeurs de la vie montagnarde. La vraie vie, elle est là, autour de nous. Elle est avec les pâtres dans la solitude de l'estibe, avec les faucheurs et les faneuses suspendus aux lambeaux de prairies qui luisent là-haut, dans le noir des sapinières; elle est avec les muletiers et les porte-balles aragonais, active fourmilière, qui grimpe à l'escalade des *hourquettes* et des ports, avec les habits verts en tournée, menant leur chasse à l'homme à travers les périls de la frontière, et les chasseurs d'izards à l'affût au seuil des couloirs de neige, immobiles dans l'embuscade des rochers. Rudes

existences, minces salaires et, par surcroît, à toute minute, en toute saison, la menace de la bourrasque, l'incertitude du sentier qui s'efface, du gouffre qui guette.

L'hospice est la bouée de salut jetée à ces naufragés de l'orage et de la nuit.

A l'heure où nous y arrivons, enfiévrés de soleil, asphyxiés par l'air de fournaise qui chauffe daus cette cuve sans issue, la compagnie est déjà nombreuse dans la baraque. Un groupe d'Aragonais nous regarde venir, la cigarette au bec, appuyés de l'épaule au linteau de la porte, majestueux et sordides; dans l'ouverture étroite d'une fenêtre se pressent des têtes rieuses de jeunes filles, coiffées du foulard pyrénéen; une servante lave son linge au coulant d'eau pure qui bondit à travers le fumier de la cour; des mules harnachées piaffent dans la fiente noire qui s'étale. En équilibre sur des pierres branlantes, nous franchissons le cloaque, nous pénétrons dans l'obscurité de la grande salle. Des planches de sapin dressées en lit de camp de chaque côté de l'ample cheminée où brûlent quelques souches de pins rouges, c'est le dortoir des voyageurs; une table boiteuse et des bancs luisants d'usure, ce doit être le réfectoire; des panetières de berger pendent aux murs, à terre traînent des seaux de cuivre, des seilles en bois

de frêne, des ustensiles à barater le lait, à presser le fromage; et, sur ce fouillis, dans la pénombre où le jour du dehors lutte contre l'enduit de fumée qui endeuille les murs et les solives, s'ébauchent des attitudes de pâtres accroupis, le dos au feu, des gestes de fromager occupé à pétrir sa pâte...

Cependant, nous avons déballé le sac aux provisions, nous avons étalé sur la table les œufs durs et le poulet froid traditionnels. L'hôtelier y joindra le supplément d'une jatte de lait caillé. Volontiers aussi, il nous permettra de troquer notre pain blanc contre une miche de pain de seigle, boulangé de ses mains, qui nous donnera l'illusion de communier avec la vie montagnarde. Bredouillard et loquace, avec des yeux fureteurs dans une figure creuse, ombrée d'une barbe rance, l'homme s'excuse en son français du mauvais gîte et de l'hospitalité médiocre. Il n'est pas propriétaire, mais fermier de l'Hospice. La maison, la sapinière au-dessus, et l'*estibe* (le pacage) appartiennent à Saint-Lary et à Saillan, deux communes de la vallée d'Aure. Il leur paie une redevance annuelle de six cents francs. Moyennant quoi, il exerce un droit de péage sur les marchandises et les bes-

tiaux qui passent par l'Hospice. Tant par tête de mouton ou de mulet, tant par ballot de laine, tant pour la place au lit de camp et pour l'écot du dîner. Le tarif, visé par l'administration et affiché sur la porte afin que nul n'en ignore, est des plus modérés d'ailleurs, si j'en juge par le prix du repas : deux sous la ratatouille de suif et de lard dont s'accommode la sobriété espagnole.

Le fermier n'est pas médiocrement fier de cette estampille officielle qui le hausse à la dignité d'un fonctionnaire.

Cependant l'honneur, si grand qu'il soit, ne l'empêche pas de sentir le poids de la redevance.

— Six cents francs à ramasser, c'est dur, mes braves messieurs, se plaint-il. Quand la laine va, quand le mulet donne, on s'en tire encore. Mais, cette année, la misère est grande ; nous ne voyons personne. Le jour venu, nous ne pourrons pourtant pas nous présenter devant le percepteur les mains vides.

Est-ce uniquement l'inquiétude de ce mauvais moment en perspective, qui fait que le fermier s'interrompt pour se gratter la tête ? La saleté du logis suffirait à motiver le geste. Mais le brave homme a repris ses doléances. Autre ennui : l'obligation de ne pas quitter son poste du pre-

mier de l'an à la Saint-Sylvestre. Deux jours de congé en tout, ce n'est pas trop.

— L'été. passe encore, lui dis-je ; il vous tombe toujours quelque visite ; mais l'hiver, avec la neige...

— C'est vrai que nous la voyons de près, ici. La nuit, pendant que nous dormons, elle monte quelquefois plus haut que l'appui de la fenêtre. Quand le jour arrive, il faut prendre la pelle et la pioche et déblayer le sentier jusqu'à la fontaine, si nous ne voulons pas mourir de soif, nous et notre bétail.

— Et pour vous ravitailler, quand la bourrasque se prolonge, ça ne doit pas être facile...

— D'abord, nous avons des vivres en réserve, du pain, du lard, sans compter le lait de vache et quelque fiole d'anis espagnol pour nous réchauffer les intérieurs. Puis le change-lune arrive, la *balaguère* (le vent d'Espagne) se met à souffler du haut du port ; la neige fond, le chemin est libre ; ou bien c'est la gelée qui durcit la neige, et c'est encore mieux alors ; vous pouvez passer où il vous plaît.

— N'empèche que les passants doivent être rares. La nuit, si l'on gratte à la porte, vous ne savez pas au juste si c'est un ours ou un chrétien...

— Des gens de chez nous, du côté de la France,

il n'en monte guère ; mais ces Aragonais ont le diable au corps. Il n'y a pas de jour qu'il n'en grimpe quelqu'un de la vallée de Gistaïn ou de Cinquetta, quelque pauvre hère, chassé par la faim, qui va chercher du travail en France. Ils arrivent bleus de froid, transis jusqu'à l'os... quand ils ne restent pas en route. Et alors, ce n'est pas le plus beau de mon affaire. Ceux qui meurent de ce côté-ci de la frontière, mon cahier des charges m'oblige à les enterrer à mes frais. De fermier, je passe croque-mort et fossoyeur. Oh ! vous pensez bien que la cérémonie n'est pas longue. Pas de curé, pas de chantre. Quand j'ai découvert le monsieur, je lui passe une corde autour du cou, et ahi donc ! Je le charrie jusqu'au cimetière.

— Vous avez donc un cimetière, ici ?

— Ici et là. Quand la neige porte et que la glissade est aisée, je les enterre de l'autre côté du gave d'Ourdisseto. La terre est douce par là ; le trou est creusé dans cinq minutes.

— Et le linceul, et la bière ?

Le fermier hausse les épaules.

— Les morts ne sont pas exigeants, explique-t-il. D'ailleurs, quel linceul pourrait-on leur donner qui fût plus propre et plus blanc que la neige où je les enveloppe : quelle caisse plus solide que les parois du rocher ? Ils sont bien, là.

Je roule une pierre dessus, un signe de croix, et tout est dit.

Un éclair, un coup de tonnerre ont interrompu nos bavardages. Notre déjeuner est fini ; nous nous hâtons de quitter la table pour courir à la porte. Le temps s'est gâté pendant que nous mangions ; les nuages ont envahi le val de Rieumajou ; des vapeurs montent vers les cimes invisibles du Caouarère et de l'Ourdisseto.

L'orage arrive... Non ; un grain seulement, nous rassure le fermier. Et pour passer le temps, tandis que l'averse fouette les vitres, il nous invite à visiter sa baraque : trois chambres délabrées, sordides, dont les enduits s'effritent, dont les planchers s'effondrent. Dans la dernière de ces chambres, près de l'étable, campe toute une famille de baigneurs, des gens de Bourisp, qui sont venus faire une saison d'eau ferrugineuse, à la source de l'hospice : le père, la mère, cinq enfants, de la marmaille en sabot, deux jeunes filles — celles que nous avions aperçues à la fenêtre — deux beautés pyrénéennes, flétries de lymphes, tarées de scrofules... Tout ce monde couche dans le même lit, un lit immense, qui nous fait penser au Petit Poucet, au lit légendaire

où dorment les sept filles de l'Ogre, les sept têtes couronnées, alignées sur le traversin.

Le fermier peste, non sans raison, contre la vétusté du logis, l'incurie des propriétaires. Pas un sou de réparations depuis plus de soixante ans ! Avec une ou deux chambres propres à offrir, il pourrait se faire une bonne clientèle de touristes et de baigneurs.

— Les excursions ne manquent pas aux environs, nous explique-t-il, et notre source ferrugineuse n'a pas sa pareille aux Pyrénées. S'ils la connaissaient, les malades feraient queue à la buvette. Et j'en sais une autre... Rien que de l'eau claire, celle-là, mais quelle eau ! aussi froide que la glace et si légère ! C'est mon remède à moi, quand je me trouve incommodé : un verre ou deux à jeun, ça m'enlève la maladie comme avec la main. Mais ce n'est rien d'en parler : vous en tâterez tout à l'heure : elle est sur votre chemin. Voilà que l'averse a fini de tomber : les nuages remontent : je vais vous conduire jusque-là. Vous verrez, quand vous en aurez avalé un verre, vous ne serez plus les mêmes. Plus de fatigue. Vos jambes vous porteront toutes seules à Tramesaïgues.

Nous en avons bu, de cette eau miraculeuse ; nous en avons bu et nos jambes ne nous ont pas portés toutes seules à Tramesaïgues ; nous les y

avons aidées quelque peu. La source est limpide et fraîche, voilà tout.

— Dommage qu'on ne puisse pas la transporter à Paris ! Quel argent on ferait ! a soupiré le fermier en prenant congé de nous.

Regret naïf ! Et pourtant !... Ne sommes-nous pas ici dans le pays du miracle ? La source n'ira pas à Paris, pas même en bouteille ; sa fraîcheur risquerait de s'évaporer en route. Mais pourquoi Paris n'irait-il pas à la source ? Pourquoi la naïade de l'Hospice n'aurait-elle pas la même fortune que ses illustres voisines de Barèges ou de Cauterets ? Si âpre, si déserte soit-elle, la gorge du Rieumajou n'en est pas moins une des voies de pénétration indiquées pour la ligne ferrée qui, tôt ou tard, traversera les Pyrénées-Centrales ? Qui sait si le fracas des express, le sifflet des locomotives ne domineront pas un jour la voie sauvage des torrents ? Qui sait si les villas de marbre, les hôtels pourvus de tables d'hôte somptueuses, ne remplaceront pas la misérable bicoque de l'Hospice et les dîners à deux sous par tête ?

## UN RÉFRACTAIRE

C'est aujourd'hui la Saint-Martin, le jour où, selon l'ancien usage du pays, les métayers changent de maîtres et les terres de tenanciers. Depuis le matin, la métairie est sens dessus dessous. On déménage. Sur les charrettes à bœufs qui attendent, attelées, devant la porte, s'entasse le mobilier rustique : l'horloge à poids, la traditionnelle armoire de noyer qui garde entre les piles de draps le bas de laine voué aux économies du ménage, le lit de noces des vieux parents qui a été dans la suite des âges lit de naissance et lit de mort. On a chargé les ustensiles de cuisine, la poèle rongée d'usure où saute joyeuse-

ment l'omelette pascale, la marmite employée selon les heures à préparer le tourin familial ou la pâtée des pourceaux. On a décroché les images de piété, les photographies pendues aux murs, pauvres reliques du passé qui suivront l'exode de ces nomades vers le douteux avenir.

Les nippes, la vaisselle tout est casé; on va partir. L'Ancienne, l'aïeule en cheveux blancs, a été hissée tant bien que mal sur une paillasse éventrée ; indifférente, étrangère à ce qui se passe, elle continue à filer sa quenouille, et il semble, tant elle est cassée et décrépite, que c'est le fil de sa vie qui tourne, qui se tord, prêt à se rompre, à la pointe de son fuseau. Sa bru est assise près d'elle, une femme triste en habits de veuve, qui tient un enfant, un marmot encore en jupes de fille, allongé sur ses genoux.

Le père est mort des fièvres au printemps dernier, et c'est parce qu'il n'était plus là, parce que sans lui ils ne pouvaient pas suffire à la culture, que les maîtres leur ont signifié leur congé. Elle a pleuré, la veuve; elle ne pleure plus; il faut bien vivre! Elle s'est fatiguée à vider la maison, elle est lasse. Avant de monter sur la charrette, elle a cueilli un brin de basilic au jardin; elle le respire en écoutant sans y répondre le bavardage de l'enfant, qui, de ses

doigts passés entre les barreaux de leur cage, s'amuse à tourmenter une nichée de lapins.

Les hommes, le beau-frère, l'aïeul, sont résignés, eux aussi. La vie, la dure vie des mercenaires de campagne les a façonnés depuis longtemps à ces départs. Qu'ils gagnent leur pain ici ou ailleurs, peu leur importe. Ils sont des étrangers, des passants d'une heure sur cette glèbe qu'ils ont nourrie, qu'ils ont fécondée de leurs sueurs. Les maîtres vendangeront la vigne qu'ils ont labourée, se reposeront à l'ombre des arbres qu'ils ont plantés. C'est la loi. Bien ou mal ordonnées, les choses se sont toujours passées ainsi ; tant que le monde sera monde, elles ne se passeront pas autrement. Sans une velléité, sans un geste de révolte, ils vont partir, inconscients de leur servitude autant que les animaux qu'ils emmènent avec eux, autant que les lapins dans leur cage, que le chien, le *labri* efflanqué qui jappe, qui gambade à la tête du convoi.

Seul, dans cette petite troupe docile au destin, une créature résiste, se refuse, malgré la consigne, à quitter la maison. De son poste habituel, au coin de l'âtre, dans les cendres, le chat, un certain Raton à poils courts, à queue courte, a

surveillé les préparatifs du départ ; puis, quand il a vu que la maison se démeublait, quand il a compris l'exode prochain, il s'est mis à rôder, à tourner autour des maîtres. Bousculé, il revenait, il se frottait à leurs jambes avec des miaulements d'inquiétude. Et ce manège a duré jusqu'à ce que la métayère, autant pour se débarrasser de ses importunités que pour s'assurer de sa personne, ait essayé de mettre la main sur lui, de l'enfermer dans un panier. Enfermé ! ce n'était pas l'affaire de Raton ; il a flairé le coup, détalé prestement. Traqué de chambre en chambre, il s'est sauvé au grenier, et, d'un bond, enfilant la lucarne, il s'est mis en sûreté sur le toit. Là, s'ouvre son libre domaine, la vaste étendue fragile sur laquelle ni bête, ni homme ne se hasarderont à le poursuivre. Inaccessible, hors d'atteinte, il s'arrête, il respire. Et comme la récente alerte, la voltige forcée le long de l'escalier, à travers la poussière du galetas, ont délustré son poil, terni sa belle robe grise zébrée de noir, soigneusement, minutieusement, il s'est pourléché, étrillé, bichonné, de la pointe de son museau rose à l'extrémité de ses pattes blanches. Puis, sa toilette faite, il s'est blotti, le dos au canon de la cheminée, allumée le matin, et qui garde encore un reste de tiédeur. Roulé en boule, les yeux à demi clos, il réfléchit, il songe.

Les réflexions d'un chat, qu'est-ce que ça peut bien être? Quelque chose d'un peu court, d'un peu vague sans doute; des réflexions tout de même, des raisonnements pas trop complexes, mais des raisonnements. Donc, Raton pense, Raton réfléchit. Sa petite cervelle de chat a été ébranlée par l'assaut de tout à l'heure ; cette main allongée pour le saisir, ses nerfs en frémissent encore. Mais cet événement, si gros soit-il, a été commandé par un autre. Les maîtres s'en vont. Pourquoi s'en vont-ils? A cette question, pas de réponse. Les rapports des hommes avec les chats, ça va encore ; l'association d'idées fonctionne. Le coup suit de près le froncement de sourcils, la voix rauque, le regard mauvais. Raton en a fait l'expérience ; il connaît le moment juste où il doit s'esquiver, il connaît la distance qui le met hors de la portée du pied ou du bâton. Raton sait cela et bien d'autres choses encore ; mais il est profondément ignorant des lois sociales ; les beautés du Code lui échappent ; il n'entend rien aux règles de la propriété. Que des hommes coiffés de bicornes, ornés de buffleteries jaunes, puissent contraindre ses maîtres à déguerpir, au cas où il leur plairait de rester chez eux, le soupçon ne lui en viendrait jamais.

Raton a renoncé à sonder cette énigme. Ses maîtres partent ; le fait est là. Doit-il les suivre?

Il s'est dérobé à la contrainte du panier, c'est bien; mais doit-il consentir librement à monter sur la charrette? Ce problème s'agite sous son crâne, pendant que, du haut de son observatoire, il assiste aux dernières opérations du déménagement. Raton est un philosophe ; il a des règles de conduite, une morale même : la morale de l'intérêt. Raton a-t-il intérêt à s'associer à la fortune de la communauté, à s'exiler avec elle? Cette question en appelle une autre. Raton a-t-il à se louer des rapports qu'il a eus jusque-là avec les gens de la maison?

Raton se souvient. Sa mémoire de chat évoque le passé, un passé de dix ans, un siècle pour Raton qui touche au bord de la vieillesse. Il est obscur, ce passé, le plus ancien surtout. Cependant des sensations lui reviennent, des images. Le premier souvenir est cuisant. Raton avait un mois à peine, il était le chaton ingénu et curieux, la petite boule de soie et de nerfs animés de fantaisie et de caprice; il ne connaissait encore que le giron maternel, le ventre tiède gonflé de lait, où il puisait la vie. Et voilà que, à sa première sortie, quand, sur les pas de la maman chatte, il s'était présenté devant ses maîtres, le geste d'accueil de la ménagère avait été de le saisir,

de le porter à son homme, qui, brusquement, d'un coup de hachette, l'avait allégé de la moitié de sa queue, ornement inutile qui aurait donné prise à l'ennemi, dans les batailles qu'il livrerait, aussitôt adulte, aux belettes et aux rats. Cette chirurgie n'avait pas été de son goût. Et ils ne lui agréaient pas davantage, ses ébats forcés avec le fils de la maison, un marmot épais et brutal qui exerçait sa férocité native à lui jouer de mauvais tours, sous l'œil bienveillant du père, prêt, si le souffre-douleur s'était rebiffé contre le mauvais camarade, à venger sa progéniture. Mauvais, très mauvais souvenirs!

Mais le temps des folâtreries est passé. Les mamelles de la mère tarissent. Raton doit gagner sa vie, faire son apprentissage de preneur de rats. Raton se souvient. Il est à l'affût, dans le grenier. Aplati, ramassé sur lui-même, il attend, immobile, l'œil au guet, les muscles prêts à la détente. Un trottinement léger qui s'arrête, qui repart, qui s'approche... Raton a bondi, et c'est le corps-à-corps, le poil qui vole, le sang qui coule, et des cris, des cris de colère, des gémissements d'agonie qui étonnent le silence nocturne. Tout cela pour le contentement de la faim un moment assouvie, pour l'orgueil du trophée, du cadavre ennemi rapporté entre les dents, la tête haute, déposé en offrande

aux pieds des maîtres. Et les maîtres oublient, et la faim reparaît, plus pressante. La faim! l'estomac douloureux qui se contracte, les entrailles qui se tordent... La faim, en compagnie des maîtres qui mangent, des maîtres qui se repaissent, la faim en reniflant l'*oule* où mijote la soupe, en flairant la tranche de lard pendue aux solives et qu'un élan pourrait atteindre... Mauvais, très mauvais souvenirs!

Raton serait déjà en droit de conclure, de prononcer la sentence. Mais Raton est juste; il évoque le bien à côté du mal, les jours de frairie à côté des années maigres. La mort du cochon! Il s'est assez empiffré, le goinfre, il s'est assez gorgé de nourritures: la graisse le déborde; il en a jusqu'aux yeux qui clignotent, jusqu'aux jambes — aux jambons plutôt — qui ne peuvent plus le porter; il est à point, mûr pour le sacrifice. Le baquet fatal est dressé, le sacrificateur a retroussé ses manches... Raton sait ce que ça veut dire; d'avance, il se lèche les babines. Mais aux cris du monstre qu'on immole, tous les ventre-creux, tous les affamés du pays ont accouru; il faut se battre, conquérir à la pointe de la griffe quelque rogaton échappé au couteau du découpeur, vomi par le chaudron où confisent les salaisons futures.

Une heure de bombance pour de long mois de

jeûne. Raton n'a pas oublié. Il a envié, combien de fois! la gloutonnerie crapuleuse de Picard, le chien du troupeau, l'ignominie de ses goûts qui lui permet de se rassasier à bon compte. Raton a le palais délicat et l'âme fière. Ce n'est pas lui qui s'abaisserait à mendier, à obtenir à force de gambades la sportule d'un croûton, d'une miette de rebut. Mais quoi, alors? La chasse, toujours la chasse! Et les souris se font si malignes! Raton élargit son cercle, développe son industrie: de preneur de rats, il se fait braconnier, il s'attaque aux perdreaux, aux lapins.

Apres souvenirs! heures émues! Il est libre, il est seul; invisible dans l'herbe, à pas souples, étouffés, il se coule, il avance. La proie est là, devant lui : des perdreaux ingénus, des cailletaux sans expérience. Oh! la joie de les happer, de planter ses griffes dans cette chair innocente qui palpite, de boire à petites gorgées ce sang tiède qui gicle à ses moustaches... D'y penser seulement, une volupté le chatouille, court en étincelles le long de son échine.

Raton est gourmand. Pendant des heures, pendant des nuits entières, il se cramponne à la fourche d'un arbre au-dessus des clapiers, guettant les lapins. D'autres que lui le guettent, par malheur. Les chasseurs sont jaloux. Plus d'une

fois, Raton a entendu le plomb siffler à ses oreilles. Et s'il n'avait fait que l'entendre ! La grenaille l'a mordu ; il est rentré un soir, traînant la patte, échappé par miracle à la mort.

La mort ! Il sait celle qui l'attend, plus tard, bientôt, hélas ! quand l'âge l'aura mis hors d'état de servir. Il a vu mourir sa mère. Pauvre vieille ! une lèpre la rongeait ; elle y voyait à peine pour se conduire. Rudoyée, maltraitée, elle se traînait comme une ombre le long des murs, elle se blotissait, immobile, sous les meubles.

Elle dormait, un jour, étendue au soleil, dans la poussière de la route, au moment où les gens de la maison rentraient, avec une charretée de foin ; la roue l'avait écrasée. Bon débarras ! avait prononcé le maître qui n'aurait eu qu'un geste à faire pour sauver la malheureuse.

La leçon ne sera pas perdue pour Raton. C'est tout réfléchi maintenant ; que ses maîtres partent s'ils veulent ; Raton ne partira pas.

En bas, cependant, les hommes, aiguillon en main, s'apprêtent à piquer les bœufs ; la caravane va se mettre en route. Avant de donner le signal, le vieux, qui a pris la tête du convoi, se retourne, inspecte d'un coup d'œil la grange, la maison. N'a-t-on rien oublié ? Raton est là, roulé

en boule, au haut du toit. La bête et l'homme se regardent. Regard d'indifférence du chat, regard de colère de l'homme. Le chat lui appartient, il lui en coûte de l'abandonner, d'en faire cadeau aux autres, aux métayers qui vont venir. Si on l'amadouait, il se déciderait peut-être à descendre.

A voix futée, insinuante, il l'appelle :

— Raton! Ratounet?

Pas de réponse. Rien qu'un clignement d'yeux, une grimace ironique. Et les yeux se referment, les paupières s'abaissent comme sur un rêve de béatitude. Et le vieux s'exaspère :

— Ah! tu ne veux pas descendre?

Il décroche le fusil pendu aux ridelles de la charrette, le fusil qui garde les maisons paysannes contre les tentatives des voleurs, des cueilleurs de blé de lune; il vérifie l'amorce, il épaule lentement, il tire. Le coup a porté. Obéissant malgré lui, Raton dégringole en une cabriole d'agonie; il vient mourir aux pieds de ses maîtres.

En même temps, les charrettes s'ébranlent, les bourreaux s'en vont; et l'idée ne leur vient pas, en enjambant leur victime, qu'ils sont, eux aussi, les sacrifiés de la même loi de servitude universelle : la loi du plus fort.

# LE BATEAU DE VERRE

Vous souvient-il de votre âme d'enfant, de votre jolie petite âme, si délicieusement ingénue, si naïvement perverse ? Et vos yeux d'enfant ? Vous en souvenez-vous, de ces yeux éblouis et sagaces, de ces yeux comme une eau limpide, comme une eau changeante où se reflétait le monde ?

Le monde, c'était alors, pour moi, le tapis sur lequel j'alignais mes soldats de plomb, c'était l'armoire à glace de la chambre, le piano du salon, le buffet de la salle à manger, les beaux meubles fermés à clef, et que j'étais toujours tenté d'ouvrir malgré les défenses paternelles

— peut-être même à cause de ces défenses. La tentation était trop forte quelquefois. Non sans danger — mais le danger était un attrait de plus — je grimpais sur le tabouret, sur la chaise : debout, sur la pointe des pieds, je tournais discrètement la clef dans la serrure ; et, devant moi, s'ouvraient, comme une autre boîte de Pandore, les trésors du buffet aux confitures, les magnificences du tiroir aux bijoux, les harmonies du piano, dont, timidement, avec précaution, j'éveillais, j'écoutais s'en aller les ondes sonores.

Ce Paradis, où, recommenceur sans le savoir de l'ancienne, de l'éternelle histoire, je m'exerçais à cueillir le fruit défendu, ce Paradis avait un maître. Comme au Jardin, là-bas, sous le pommier des légendes, la voix de mon père m'appelait tout à coup :

— Émile, où es-tu ?

Au plus vite, je poussais le tiroir, je fermais le piano, je replaçais le livre à images, un moment feuilleté, dans la bibliothèque, voilée comme un tabernacle, d'un rideau de lustrine verte. Et, quand apparaissait le Dieu, un Dieu en robe de chambre et en pantoufles, je baissais la tête, surpris dans la nudité de ma faute, je balbutiais des excuses, qu'embrouillait encore le morceau de sucre ou le bonbon volé, que je

mâchonnais sournoisement, ou que j'engloutissais, au risque de m'étrangler.

J'aimais mon père; je le craignais aussi. Depuis que ma bonne me l'avait montré, en robe noire de magistrat, l'hermine à l'épaule, gravissant avec le cortège officiel les marches de la cathédrale où les fonctionnaires du chef-lieu allaient en grande pompe, selon l'usage, assister au *Te Deum* annuel, chanté en l'honneur du souverain, son prestige avait grandi pour moi de cent coudées. Quand j'étais en faute surtout, obligé de me justifier, de comparaître devant lui, ce n'était plus le père que je voyais, c'était le magistrat, c'était le juge.

— Émile, que fais-tu ?

Ce jour-là ce fut terrible.

C'était la veille du jour de l'an, la veille des étrennes. Heures d'émotion, heures d'attente, où l'imagination des enfants s'exalte, où leur curiosité s'enfièvre.

Qu'allait-on me donner le lendemain ? Quelle surprise allais-je trouver sur mon lit au réveil? Question troublante. Mes goûts venaient de changer alors et mes désirs avec eux.

L'aube en dentelles et la soutane rouge des enfants de chœur m'avaient tenté un moment.

Le voisinage de la cathédrale, la splendeur des offices où ma mère m'amenait avec elle, m'avait suggéré l'ambition de manier les burettes, de balancer l'encensoir. Puis, brusquement, mon rêve avait changé de costume. Le maillot pailleté d'or des saltimbanques m'avait séduit, un soir, où ma bonne et moi, nous visitions les baraques de la foire. J'avais souhaité d'être, dans le décor d'un cirque, l'artiste surhumain, qui flotte entre la terre et le ciel. Un abonnement que mon père venait de prendre au *Tour du Monde* avait, encore une fois, bouleversé mes idées. La marine m'attirait, maintenant. Au lit, le matin, douillettement enfoncé dans la tiédeur des duvets, j'évoquais la vie de bord, l'émotion du voyage, le cri de la découverte. Marin! Sans doute mes parents avertis, directement sollicités, me donneraient quelque jouet en concordance avec ma vocation nouvelle : un navire, un beau vaisseau de guerre, gréé, paré, voiles au vent, prêt à voguer sur l'océan d'une cuvette, et je me chargeais de souffler la bourrasque, de provoquer le naufrage...

Le moment approchait. Demain! Mais, quel supplice d'attendre! Et l'objet était là; j'en étais sûr. Le matin même, on avait porté une boîte de chez le marchand de jouets ; j'avais surpris mon père au moment où il l'enfermait dans

l'armoire à glace. Oh ! si je pouvais... Un coup d'œil seulement ! Après, je dormirais tranquille.

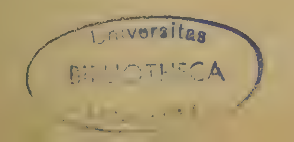
Silencieux et sournois, je guettais l'occasion. Elle ne tarda pas à venir. La visite d'un ami avait obligé mon père à passer dans son cabinet de travail; ma mère était sortie, à son tour, appelée à la cuisine par les soins du ménage. J'étais seul.

Sans perdre une minute, je me glisse dans la chambre, je vais droit à l'armoire. La boîte est devant moi, soigneusement enveloppée, ficelée. Oh ! mon impatience à déplier le papier, à dénouer la ficelle. Encore un papier, encore un autre. Le navire, enfin ! C'est un navire ! Mais pas tel que je l'avais imagé, en bois ou en carton : un navire en verre, en verre filé, soufflé, une chose adorable et fragile, un joujou de fée, avec ses canons aux sabords, avec son équipage de bonshommes, accrochés à des agrès aussi ténus que des fils de la Vierge...

Je contemple, j'exulte. Et tout à coup, du seuil de la salle à manger, j'entends la voix, la voix sévère, la voix fatidique qui m'appelle :

— Emile, que fais-tu ?

Sans répondre, à la hâte, j'essaie de réempaqueter la merveille. Mon cœur bat, ma main tremble. Un faux mouvement, et : patatras ! La



merveille a glissé de mes doigts; elle s'écrase en tombant sur le parquet. Plus de navire! Ce que je ramasse, maintenant, ce que je recueille dans l'espoir, bien chimérique, hélas! d'une réparation, d'un recollage, ce n'est qu'une pincée de débris, une poussière brillante, qui s'émiette encore, se fond dans mes doigts, à mesure que je la touche... Le désastre est complet. Et je pleure, je pleure... les larmes m'aveuglent, les sanglots m'étouffent; c'est un orage de douleur, une tempête de désespoir qui me terrasse, qui m'abat, naufragé à mon tour parmi les reliques du naufrage.

Inutile de me gronder; je suis assez puni. Mon père me relève doucement, me prend dans ses bras, m'asseoit sur ses genoux. Oh! ces genoux! Les bonnes heures que j'y avais passées, tantôt blotti, bercé au rythme lent de quelque chanson, tantôt à cheval, au trot, au galop! Et mes chagrins d'enfant s'en allaient, emportés au vent de la course illusoire. Mais, cette fois, je ne peux pas oublier. Je pleure. A travers mes larmes, je vois, comme dans un mauvais rêve, la figure de ma mère qui me câline, je vois la bonne, accourue au bruit, qui pousse devant elle, à coups de balai, les épaves du désastre. Et il me semble que c'est un mort qu'on emporte. Ce n'est pas le navire seulement qui est

brisé, c'est moi, c'est l'univers. Tout est fini, tout est perdu.

Vainement, mon père, qui a son idée, sans doute, essaie de me persuader que le malheur est réparable, qu'on pourra recoller le navire. Il le dit, et je refuse de le croire. Je pleure. Je pleure à table, dans mon assiette ; au lit, même, les sanglots me secouent; je ne peux pas m'endormir. Oh! la triste veillée, avec les bruits de joie qui montent de la rue, avec les rumeurs de la foule qui se presse devant les boutiques de jouets, devant les étalages des confiseurs... J'écoute, et la joie des autres fait ma détresse plus profonde. Mon père est sorti après le dîner; il rentre maintenant; je l'entends qui cause avec ma mère, ils rient tous les deux, ils plaisantent. Ils m'oublient! Il me semble que je suis orphelin...

Le lendemain, quelle surprise! Mes parents sont là qui attendent, qui guettent mon réveil; et, sur mon lit, à portée de ma main, une boîte pareille à la boîte d'hier : la même, dirait-on! Je tâte, je regarde; j'hésite à m'assurer de la réalité. Le sourire de mon père m'encourage. Il m'aide à dénouer la ficelle, à déplier l'enveloppe; il ouvre la boîte. Le navire! le

navire! Intact! Voilà les canons dans les sabords, les petis matelots dans les agrès. Et pas une tare, pas une souillure à la pureté du cristal.

Miracle! Je ris, je bats des mains, je suis fou. Puis un geste, un élan : un geste de ferveur, un élan de piété; je me jette dans les bras de mon père. Comment, par quel sortilège a-t-il réparé ces débris, a-t-il ressuscité ce néant? Comment? De cause naturelle, d'explication plausible, je n'en cherche aucune. L'idée ne me vient pas d'une substitution, d'un jouet neuf remplaçant le jouet brisé. Ma crédulité ne s'arrête pas devant l'impossible. Le prodige est là, devant moi; le prodige, c'est l'amour infini, c'est la puissance illimitée d'un père — de mon père!

Oh! Providence divine de mes jeunes années, Père! ta chère figure n'est plus qu'un souvenir, une ombre parmi des ombres. Bien des jours ont passé sur ce jour où la bonté me révéla le divin; bien des cendres se sont accumulées sur cette cendre. Et cependant, mon émotion n'est pas morte.

Telle que je la vois maintenant, dépouillée de l'illusion du surnaturel où se complaisait l'ingénuité de mon rêve, réduite à l'humanité, ta tendresse me touche peut-être davantage.

Et c'est pourquoi j'ai voulu, renouvelant, au déclin de mon âge, mon geste de piété enfantine, m'agenouiller, une fois encore, en adoration devant toi.

## SOLDAT DE MER

Parce qu'il a eu la chance de porter un mauvais numéro quand il a tiré au sort, Firmin Barjalé, colonial malgré lui, a visité les pays d'outremer. Il a moisi dans des garnisons malsaines au bord des fleuves ; il a habité des postes perdus au seuil de la forêt où miaule monsieur Tigre ; il a eu la tête fracassée par l'insolation, les boyaux brûlés par la dysenterie. Puis, ce furent les misères d'une expédition en colonne, à la poursuite des rebelles, les longues marches sous la pluie, dans la boue fiévreuse des rizières, l'assaut des villages palissadés de bambous, et la capture mouvementée du grand chef... Elle fit

un certain bruit, cette capture. Les feuilles publiques de la colonie et de la métropole en retentirent. Il y eut un ordre du jour glorieux pour la compagnie, et le capitaine reçut la croix. Et Barjalé? Barjalé a sauvé sa peau. C'est bien quelque chose.

Maintenant, son temps de service est fini; il revient. Et il n'est pas fâché de revenir. Ça sentait vraiment un peu trop le Chinois, là-bas, et ces vilaines congaïes avec leurs faces à jaunisse, quel régal! Non! Barjalé n'est pas fâché de revoir les figures du pays.

A la dernière étape, en chemin de fer, quand s'est levée devant lui la haute falaise quercinoise, toute bouquetée de chênes, pavoisée de toits rouges et de pigeonniers blancs, le cœur du terrien a sauté sous son déguisement de soldat de mer. A la station seulement, quand il descend du train, il s'étonne de ne voir personne de sa parenté sur le quai de la gare. Il leur a écrit cependant, il les a prévenus de son arrivée. Que font-ils? Il espérait les voir là tous, le papa, la maman, Julou, son petit frère; il jouissait d'avance de leur saisissement, de leurs embrassades. Et ils ne se sont pas dérangés. Ce retour au pays qui est un si gros événement pour lui n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup les autres. Le chef de gare a été changé, le facteur

aussi ; ce sont des étrangers qui le laissent passer sans un signe d'intérêt. Le train reparti, le chef de gare se hâte de quitter sa redingote d'ordonnance, le facteur fait basculer le disque. Ils ne s'occupent pas de Firmin.

Le voilà seul sur la route blanche, entre les arbres maigres à demi-effeuillés par l'automne. C'est le temps des semailles. Dans les champs, façonnés, émiettés par les labours, des hommes, des femmes, travaillent à émotter la terre, à jeter le blé dans les sillons tandis que des bandes de pigeons, engourmandis par l'odeur du grain, tourbillonnent à grands vols au-dessus d'eux, chassés par les cris des semeurs, par la menace des émottoirs, brandis par les femmes.

Barjalé reconnaît les gens, les salue au passage.

Et ils lui répondent tranquillement sans interrompre la besogne. La terre d'abord, l'amitié ensuite : le travail presse, on causera plus tard.

C'est égal; ils ne sont pas curieux les voisins !

Barjalé a quitté la route, il a pris un chemin de traverse, un raidillon qui grimpe entre les bois. Et voici, à mi-côte, adossée à la colline, la maison familiale, la vieille bâtisse avec le pampre en festons sur la porte, et le crépi blanc du pigeonnier, et la gueule noire du four à cuire le

pain. Le logis, le jardin, tout est pareil. Les abeilles frileuses bourdonnent autour du rucher, les pigeons se poursuivent sur le toit de la grange. On dirait que le soldat a quitté ces choses la veille, tant elles sont identiques. Et pour achever l'illusion, c'est, au retour comme au départ, la même douceur de l'air, le même parfum de fruits mûrs dans le verger, la même odeur de vinasse émanée du chai où la vendange fermente dans la cuve.

Mais Barjalé s'inquiète de ne voir personne autour de la maison. Que se passe-t-il chez lui? Il s'avance. La porte de l'étable est ouverte. Le vieux Barjalé, la Barjalette sont là, des voisins aussi et Fricasse, le rebouteur. Ils travaillent à délivrer la Casta, une malheureuse vache en vélage, qui ne peut pas expulser son fruit. Le moment est décisif. Fricasse vient d'attacher une corde aux pattes déjà sorties du veau mort-né. Les hommes tireront dessus, pendant que la Barjalette et lui aideront... Attention! Ils sont tous tellement occupés de la malade, qu'ils n'ont pas vu entrer le soldat. C'est la Barjalette qui l'aperçoit la première.

— Firmin! s'exclame-t-elle.

— Te voilà, petit? dit simplement le père. Tu

arrives bien. Un de plus pour tirer, ce ne sera pas de trop.

Il fait passer le bout de la corde à Firmin qui n'a que le temps de se débarrasser de sa musette.

— Y êtes-vous? commande Fricasse. Une, deux, allez-y!

Le cadavre résiste, la Casta meugle.

— Milo dious! sacre le vieux Barjalé. Le bougre n'est pas sorti d'un pouce. Encore cinq minutes et la Casta va tourner l'œil. Allons, vivement!

La manœuvre recommence. Ça y est, cette fois. La charogne est dehors. Rageusement, le maître la pique d'un coup de fourche, la jette au fumier.

La Casta, débarrassée, se soulève, essaye de se remettre sur pieds, retombe sur la litière.

— Un bon litre de pur lui donnerait envie de vivre, suggère le rebouteur. Elle n'en peut plus, la pauvre garce!

— Et tu ne serais pas fâché de t'arroser les intérieurs par la même occasion, pas vrai, l'ami? C'est bon, je vais remplir les bouteilles. Vous en tâterez, vous autres, ajoute-t-il, en s'adressant aux voisins. Et toi, aussi, mon petit Firmin. Tu dois avoir l'estomac aux talons. Allons,

on va casser une croûte et boire à la santé de l'enfant.

— Tu nous arrives dans un mauvais moment, mon pauvre Firmin, se lamente la Barjalette en embrassant son fils. C'est égal, on est content de te voir.

Du revers de la main, la Barjalette essuie une larme ; et on ne sait pas, elle ne sait peut-être pas elle-même, si c'est d'avoir perdu son veau ou d'avoir retrouvé son fils, qui lui a retourné le cœur.

Cependant, le vin est tiré, la miche est sortie ; on s'attable, on cause ; on cause sans entrain ; il y a un mort dans la maison. C'est comme un de ces repas d'enterrement, une de ces *noces tristes*, encore en usage dans le Quercy, où les invités mastiquent en silence, avec la gravité d'un rite. Aussitôt repus, les voisins s'en vont ; les semailles pressent. Fricasse lui-même, après un dernier coup d'œil à l'accouchée, prend congé de ses clients.

Les Barjalé restent seuls. Et le vieux laisse crever son fiel.

Le voilà dans un joli pétrin, avec la Casta sur la paille ! Comment s'arrangera-t-il pour achever les travaux ? Louer une vache ; impossible ; tout le bétail du pays est occupé. Et pour en acheter une, il faudrait avoir de quoi. Ah ! s'il avait

prévu! Tout cet argent, cinq pistoles, peut-être, qu'il a envoyé à Firmin depuis qu'il est au régiment, quelle folie! Et Julou, le petit dernier, lui coûte cher aussi. Sept francs de livres et de cahiers pour sa rentrée à l'école. Une ruine!

— Ah! conclut-il, les femmes qui font trop d'enfants et les vaches qui ne savent pas véler, autant de misères pour le pauvre monde!

Le vieux ronchonne et le jeune s'attriste. Pas la peine d'échapper aux engueulades du sergent pour subir la mauvaise humeur de son ancien. Ce veau mort-né! c'est fâcheux sans doute; mais faut-il mettre sa tête au lit pour si peu? Firmin s'étonne. L'avarice paysanne ne l'a pas repris encore; le voyage l'a déformé, il garde le pli de la caserne, l'insouciance de cette vie au jour le jour qu'il a menée depuis trois ans. Une bête de vie, mais qui avait ses bons moments, tout de même. Des journées à la coule, va comme je te pousse. Et ici, à peine arrivé, à la première minute, les soucis de la terre, les difficultés d'argent. Ça commence mal. Heureusement le père Barjalé sort; la Barjalette a quitté la vache malade pour tenir compagnie à l'enfant. Firmin l'interroge. Les amis, que sont-ils devenus?

— Jean-Pierre?

— Marié avec Tôn des Eques.

— Le cadet d'Esparsac?

— Rengagé aux dragons. Il va tirer encore quatre ans...

— Et le Frisé?

— Parti en apprentissage chez un maître tailleur de Montauriol.

Mariés ou absents, Firmin n'a plus un camarade au pays.

— Alors, qui a tenu la fête, cette année? qui a payé les musiciens?

Barjalette nomme ces nouveaux *fètiers* : Julou de Pierresse, Estèfe de Brouquisse, le petit Dasque. Ce sont des freluquets, des gamins montés en graine avec qui Firmin ne fréquentait pas avant son départ; une bande de ces petits jeunets qui s'amusent à regarder s'amuser les autres, qui dansent entre eux pour apprendre, à la porte du bal, pendant que leurs aînés font sauter les filles. Et c'est avec ces blancs-becs, qu'il sera réduit à se divertir le dimanche! Firmin fait la grimace.

Et les filles, les brunes, les blondes de sa connaissance? Mariées aussi, sans doute!

— Liette?

— Brouillée avec le cadet d'Esparsac; c'est le petit Dasque qui *lui parle*. On dit qu'ils *épouseront* à la Noël.

— Germaine?

— Mariée avec le grand Haranquet. Ton père ne te l'avait donc pas écrit? La noce s'est faite avant la moisson. Et il n'était que temps. Son ventre est entré avant elle dans l'église. Tu la serrais de près, autrefois. Que veux-tu? Les absents ont tort. Ils ont *fait filleul* (baptisé un enfant) la semaine dernière.

La Barjalette bavarde et Firmin la laisse dire, Ces changements le déroutent: il ne s'y habitue pas. On a donc vécu, on s'est amusé sans lui. Les filles qu'il courtisait se sont établies sans le consulter; celles qui ont grandi depuis ne l'ont pas attendu pour choisir leurs galants. Il se sent seul, très seul dans ce petit monde où d'autres ont pris sa place. C'est toute une vie à recommencer, des connaissances à faire...

Il songe et l'heure du souper est venue. Le vieux Barjalé rentre, et presque en même temps que lui, Julou, le petit frère, un blondin qui revient de l'école avec son cartable en sautoir, et l'ébauche d'un pétard qu'il est en train de tailler dans une branche de sureau. On s'embrasse, on s'attable. Et Firmin, harcelé de questions par la curiosité du petit, se décide à raconter ses garnisons, ses campagnes. Il sort, il étale son pirate, son fameux pirate...

— ... Ce grand chef, vous savez bien, qui avait échappé à toutes les expéditions. C'est nous qui l'avons pris. Et nous avons eu du mal. Vous avez dû lire ça dans les journaux.

Mais le vieux Barjalé ne lit pas les feuilles; il ne sait rien. Et puis, quoi? Un pirate, c'est un chef de brigands; on l'a pris, on l'a exécuté. La chose est très simple : une histoire de voleurs et de gendarmes...

Firmin a raté son effet. Il se rattrape sur l'anecdote, sur la couleur locale. Il dit ce qu'on boit là-bas et ce qu'on mange, et comment on s'habille. Ces hommes déguisés en femmes avec leur chignon relevé sur la nuque, ça fait rire Julou; c'est un succès.

Le narrateur encouragé continue; il explique ses voyages le long des fleuves, ses expéditions dans la montagne. Malheureusement, sa mémoire est courte et sa géographie incertaine.

Julou complète, rectifie au besoin, rétablit les noms propres que son grand écorche. Julou a récité le Tonkin tout à l'heure au régent; sa science est toute fraîche; il colle son frère à chaque coup. Et le père l'applaudit, la mère l'embrasse.

Le Tonkinois est battu; il se tait. D'ailleurs, un malaise vient de le prendre, un frisson; il grelotte. Et il sait bien ce que ça veut dire. C'est

l'accès qui commence, l'accès de cette mauvaise fièvre de là-bas, qui couche les conscrits par centaines dans les lits d'hôpital, qui fait pousser les croix noires, aussi dru que de l'herbe, dans les cimetières à soldats. Il se souvient de son premier accès, de cette nuit de l'été annamite, où on l'avait posté seul, en grand'garde, dans la brousse. Des vapeurs glacées s'étaient levées tout à coup des marécages. C'étaient comme des fantômes blancs devant lui, et il s'hallucinait à les suivre. La fièvre l'avait saisi peu à peu, l'avait jeté sur le sol glacé où grouillaient des bêtes, où fermentaient des pestilences. On l'avait relevé, grelottant encore, le lendemain, et, depuis, il n'avait jamais guéri tout à fait. Un jour bien, l'autre mal. La fièvre le quittait, le reprenait à son heure, comme si elle jouait avec lui, si elle s'amusait à le faire souffrir. Cette fois, cependant, après une plus longue intermittence, il s'était cru délivré. Illusion! La gueuse ne veut pas le lâcher. L'accès est revenu. Une lassitude le gagne, une demi-inconscience. Où est-il? A la chambrée, là-bas, ou chez lui, au pays? Il ne sait plus au juste. Les images d'hier et celles d'aujourd'hui, la réalité et le rêve se brouillent dans sa tête. Firmin voit double, pense double, moitié soldat, moitié terrien. Soldat, il ne l'est plus; terrien, il ne l'est pas encore. Le sera-t-il

demain? N'a-t-il pas trop roulé déjà, trop laissé de lui sur les routes étrangères, pour retrouver jamais son âme de natif?

La fièvre augmente. Le malade a tout juste la force de se lever, d'aller chercher son lit, qu'on a dressé comme autrefois, dans l'étable, à côté des vaches. Il sort, et Fidèle, la chienne, si tendre à ses maîtres, si mauvaise aux passants, Fidèle hésite à le reconnaître, sous son déguisement de soldat. Elle grogne, elle jappe, elle défend la porte de l'étable. Pour Fidèle, Barjalé, Firmin Barjalé n'est pas encore revenu.

# SAINT BOURROU

Fussiez-vous hagiographe ou folkloriste de profession, il y a des chances pour que vous n'ayez jamais entendu parler de saint Bourrou. Son nom ne figure sur aucun calendrier ; les recueils des Bollandistes l'ignorent... et pour cause. Si j'en crois le témoin scrupuleux de qui je tiens cette découverte, saint Bourrou — autrement dit saint Bourgeon — n'aurait jamais existé. Son culte, cantonné d'ailleurs dans quelques pauvres paroisses du haut Rouergue, n'aurait d'autre origine qu'un mythe créé de toutes pièces par l'imagination populaire, et ce

mythe ne remonterait guère à plus d'une quarantaine d'années.

Un saint moderne, un mythe contemporain d'Alfred Maury et de Renan, le phénomène valait d'être signalé.

Pour préciser, c'est aux environs de Marcillac, dans la petite paroisse d'Orensan, sur les collines d'argile rose, qui s'étagent en face des rochers calcaires et des eaux jaillissantes de Salles-la-Source, que la légende de saint Bourrou a pris naissance. Le vignoble de Marcillac est renommé dans le pays, et les vignerons y tiennent une place importante. Ceux d'Orensan formaient à cette époque une confrérie, sous le patronage de saint Vincent. On sait l'intérêt spécial que ce martyr porte à la viticulture. C'est lui qui écarte le fléau de la grêle, qui arrête le souffle des gelées tardives, fatal aux jeunes pousses. Saint Vincent est un grand saint.

Depuis des centaines et des centaines d'ans, les meilleurs rapports n'avaient pas cessé de régner entre le patron et la confrérie. Le banc d'œuvre à l'église était tout usé et luisant des dévotions, peut-être aussi des sommeils des dignitaires, qui s'y accoudaient le dimanche, pendant le prône ; la bannière, qui occupait la place d'honneur aux processions, juste avant le dais du Saint-Sacrement, s'effilochait, dédorée,

déteinte comme un vieux drapeau. Des révolutions, des guerres avaient bouleversé la paroisse, sans que, chez ces âmes naïves, le prestige de saint Vincent eût reçu la moindre atteinte.

Plus puissant que les révolutions, plus dévastateur que les guerres, le phylloxera troubla cette bonne entente. L'invasion fut lente à venir. Du haut de leur montagne, comme d'une citadelle, les vignerons d'Orensan défiaient l'ennemi. Tant d'obstacles à franchir, de rivières à traverser avant d'arriver jusqu'à eux! La bête, l'innombrable, la pullulante bête se noierait sûrement en route; ou bien, on découvrirait le remède, la drogue infaillible, qui en purgerait le pays. Saint Vincent était là, d'ailleurs; c'était son affaire de protéger le vignoble. En attendant, comme le prix du vin avait augmenté, les confrères d'Orensan trouvaient leur compte au malheur des autres.

Joie brève! Un jour vint où il fallut déchanter. Le danger se rapprochait. Après avoir détruit les vignes du Languedoc, cette mer de pampres qui s'étalait de Cette jusqu'à Perpignan, jusqu'à Béziers, le monstre s'attaquait aux plants du Quercy, du bas Rouergue. Deuil suprême! les

crus fameux de Villaudric, de Cahors, n'étaient déjà plus qu'un souvenir. Bientôt, ce fut le tour d'Orensan. Les taches, les terribles taches apparurent. A quoi pensait saint Vincent? On le pressait, on l'adjurait d'agir; des prières d'abord, des imprécations ensuite, quand on en vint à constater son impuissance : « Un propre à rien, ce saint Vincent, une bûche! » Et on ne parlait de rien moins que de le casser aux gages, de lui chercher un remplaçant. Mais à quel saint se vouer?

C'est alors — la proximité de la légende a permis de remonter à sa source — qu'il fut pour la première fois question de saint Bourrou. Un de ces brûleurs d'eau-de-vie qui courent les chemins d'automne, avec leur alambic sur le dos, offrant leurs services de porte en porte, annonça la bonne nouvelle. Il l'avait reçue, prétendait-il, de compagnons passants rencontrés au hasard d'une étape, à l'ombre d'une olivette provençale ou d'un mas languedocien. Saint Bourrou faisait merveille là-bas; il était le grand médecin des vignes. On l'invoquait en une sorte de prière rimée sur un air de cantique, qu'il avait apprise par cœur et qu'il psalmodiait volontiers, après s'être rafraîchi d'un verre de vin pour éteindre la poussière de la route. La voici telle qu'on la chantait, qu'on la chante

peut-être encore aux environs de Marcillac et d'Orensan :

Noé m'a planté,
Pousse, saint Bourrou! pousse!
Noé m'a planté,
Jésus m'a récolté.

Pour le jeudi-saint,
Pousse, saint Bourrou! pousse!
Pour le jeudi-saint
Sortira le raisin.

Celui qui le boira,
Pousse, saint Bourrou! pousse!
Celui qui le boira
Son âme et sa vigne sauvera.

Les brûleurs, comme tout le peuple des grands chemins, mendigots, trimardeurs, gagne-petit ou raccommodeurs de faïence, sont sujets à caution. Était-ce un malin compère, ce passant, un farceur qui s'amusait de la crédulité publique, ou bien un convaincu qui avait foi dans l'efficacité de sa légende?

Un convaincu plutôt.

La fin de la vigne, c'était la fin de tout pour ce petit monde des vignerons, des tonneliers, des brûleurs; c'était la serpe au clou avec l'alambic et la doloire; perspective peu égayante! D'où qu'elle vint, la prière à saint Bourrou était bien

le cri d'une âme de paysan en détresse. Les vignerons d'Orensan l'adoptèrent d'enthousiasme.

A nous, saint Bourrou! La gloire du nouveau saint éclatait en météore, tandis que déclinait à l'horizon l'astre éteint de saint Vincent. Pauvre saint Vincent! Les vignerons, réunis en assemblée générale, décrétèrent sa déchéance; saint Bourrou fut proclamé patron de la confrérie.

Mais cette révolution ne pouvait pas s'accomplir sans l'assentiment du curé de la paroisse. Un brave homme de prêtre, cet abbé Pécoul, et qui ne demandait qu'à cultiver en paix la vigne du Seigneur, pendant que ses paroissiens bêchaient ou vendangeaient leur vignoble. Ces gens d'Orensan n'étaient pas de mauvais chrétiens. L'esprit du siècle, ce phylloxera des âmes, pénétrait bien çà et là; mais le mal n'était pas grand encore. Le nombre des communions pascales, étiage de la foi rurale, ne diminuait pas sensiblement; le chiffre du casuel non plus. Les cadeaux d'œufs frais et de volailles affluaient au presbytère, et, le jour de l'Adoration perpétuelle, l'église était fleurie du haut en bas, et éblouissante de luminaire, à faire sécher d'envie tous les curés du canton. Et voilà que pour une sotte histoire de confrérie, ce bon

accord était compromis, cet âge d'or allait finir? Que faire, mon Dieu! que décider?

Certes, l'abbé Pécoul était navré à la pensée de s'associer au vote de blâme infligé à saint Vincent. Saint Vincent avait des droits acquis; il n'avait rien fait pour démériter de l'estime publique. Cependant, dans l'intérêt des âmes, peut-être aussi de son casuel, qui pouvait souffrir d'une brouille avec les vignerons, l'abbé Pécoul aurait consenti à lâcher saint Vincent, à donner un nouveau patron à la confrérie, mais un patron sérieux, approuvé par l'Église, un saint du calendrier pourvu de titres et de références! Et c'était un saint Bourrou qu'on lui offrait, un saint Bourgeon! Que diraient ses confrères? Que penserait monseigneur, visitant sa paroisse en tournée pastorale, quand ils verraient cet étranger, cet imposteur, intronisé dans l'église, aux lieu et place de saint Vincent? Saint Bourgeon! cela sentait le fagot d'une lieue; sans doute, quelque invention du diable, qui profitait du trouble des esprits pour introduire sous un déguisement d'emprunt un mythe renouvelé des plus mauvais temps du paganisme!

L'abbé Pécoul hésitait à prendre un parti. Il avait demandé au président, chargé de lui notifier la décision de la confrérie, le temps de réfléchir, de se renseigner. Il avait fait appel aux lumières

de quelques savants confrères, de l'abbé Roquabert notamment, dont les travaux faisaient autorité dans les questions d'hagiographie. Il avait poussé son enquête jusqu'en Languedoc, berceau présumé de sa légende. Hélas! Pas plus dans les témoignages écrits que dans la tradition orale, on n'avait trouvé trace de saint Bourrou.

Le malheureux curé était prêt à se donner à tous les diables, quand le hasard vint à son aide. L'explication qu'il était allé chercher si loin, il l'avait là sous la main, dans son bréviaire. Comme il feuilletait *le Propre des saints*, un nom lui donna dans l'œil : Saint Charles Borromée. Borromée ! ce fut un éclair dans les ténèbres. Borromée, en patois, Bourroumeou ; en décomposant : Bourrou-meou, bourgeon mien, et, par abréviation, Bourrou. Saint Bourrou, le fameux saint Bourrou, n'était qu'un saint Charles Borromée tronqué, déformé par la légende. Saint Bourgeon rentrait dans l'orthodoxie.

L'étymologie est une belle science. Grâce à elle, les choses s'arrangèrent entre la confrérie et l'abbé Pécoul. D'un commun accord, sans trouble, sans secousse, saint Charles Borromée, *vulgo* saint Bourrou, reçut les honneurs du patronat. On garda par économie le portrait de saint Vincent sur la bannière avec l'addition d'un cep chargé de bourgeons, qui remplaça désormais la

palme que le martyr portait à sa main droite. Et tout le monde fut satisfait. L'abbé Pécoul surtout ; il était assuré de sa tranquillité, et la gloire lui venait par surcroît. Sa découverte étymologique, consignée dans un mémoire, eut les honneurs d'une lecture à la Société archéologique du haut Rouergue. (Voir les pages 235 et suivantes du tome XXII des Annales de la société.) Peut-être même ce travail a-t-il été communiqué et analysé dans une séance du Congrès des sociétés savantes, en Sorbonne, mais je ne suis pas sûr de ce détail.

Et le phylloxera ?

Le phylloxera poursuivit paisiblement ses conquêtes. Les souches contaminées succombaient l'une après l'autre. Du beau vignoble de Marcillac, l'ogre ne fit qu'une bouchée. Saint Bourrou, à l'user, n'était qu'un médiocre thaumaturge. La confrérie avait beau multiplier les neuvaines, promener la bannière du saint à travers les vignes dévastées en psalmodiant la prière :

Noé m'a planté ;
Pousse, saint Bourrou ! pousse !

les bourgeons ne poussaient pas. Et les vigne-

rons, désabusés, se lassaient de leur idole. D'autres intercessions s'offraient, plus efficaces peut-être. De bonnes âmes conseillaient d'attacher aux pampres malades une médaille de Notre-Dame de Lourdes ; on parlait d'organiser un pèlerinage. Puis, comme le mal empirait, en désespoir de cause, les braves gens finirent par où ils auraient dû commencer ; ils recoururent au miracle scientifique de la greffe.

Bien leur en a pris. Le vignoble est à peu près reconstitué, m'a-t-on dit ; mais la confrérie ne bat plus que d'une aile ; il est question de la transformer en syndicat.

## LA GENISSE

C'est le soir. La rivière est au grand calme. Entre les bordures fraîches des peupliers et des vergnes qui l'isolent de la vie des campagnes, l'eau s'en va sommeillante, engourdie de la torpeur du jour, accablée de l'incendie à peine éteint du soleil d'avril.

Silence.

Les pêcheurs de sable sont partis. Chargées jusqu'à la ligne mince, à la ligne noire du bordage, leurs barques dérivent lentement à fleur d'eau. En amont, en aval, plus personne. Les pêcheurs de poissons ont fini leur journée; ils ont noyé les lignes de fond dans le mystère des

remous ; sur la litière flottante des herbes d'eau, ils ont allongé la perfidie des nasses. Ils s'en vont maintenant. On n'entend plus le coup de fouet de l'épervier, la chute de la plombée souffletant la rivière, le choc de l'aviron frappant les barques. Depuis un moment déjà les battoirs des lessiveuses se sont tus. Ployées sous le poids des toiles paysannes — comme de la blancheur qui marche — les lessiveuses se hâtent vers le foyer, vers la fumée bleue qui monte à travers la fumée verte des branches.

Silence encore.

Des abois de chiens se prolongent un moment sous la voûte des peupliers ; une chanson de passant meurt et renaît et meurt encore au lointain d'une route. La rivière est seule maintenant, affranchie de l'homme, rendue à la liberté de l'élément. Sans un pli, sans une déchirure à sa robe verte, elle s'étale, elle s'étire dans la plénitude heureuse, dans la grâce ininterrompue de son rythme ; elle s'offre au reflet amical des arbres et du ciel.

Mais voici paraître au sommet de la berge — et l'image en même temps au miroir d'en bas — voici paraître, comme un croissant de lune au ras de l'herbe, les cornes blanches, le mufle rose

d'une génisse. Elle descend un peu, elle se penche vers l'eau, vers la fraîcheur attirante des verdures riveraines. Elle se penche et, tout à coup, un éboulement, une chute, des branches qui craquent, de l'eau qui saute...

La génisse est tombée dans la rivière.

Elle se débat, elle nage, elle essaie d'atterrir. La pente la rejette, elle roule, elle nage encore, elle prend pied dans le limon. La tête hors de l'eau, elle souffle, elle attend.

Et le tumulte déjà s'est apaisé. Ile vivante, la rivière l'investit, la vie recommence autour d'elle. Tout près, un rat qui avait plongé au bruit, reparaît, reprend ses cheminements circonspects, ses trottinements de bête rongeuse, le long de la berge, sur les branches. Des poissons frétillent, crèvent l'eau d'un élan, retombent en pluie d'argent dans l'obscurité des gouffres.

L'ombre gagne. Ce n'est plus le soir ; c'est déjà le crépuscule, l'invitation au repos, au gîte nocturne. Des chauves-souris festonnent, fantômes gris, dans la grisaille des saulaies. C'est le signal de dormir. Des pies, en caravane, descendent des cimes de l'azur apâli, plongent dans la ténèbre accueillante des ramilles. Puis ce sont des hirondelles, de pauvres âmes inquiètes d'hirondelles qui arrivent en tourbillon, avec des cris comme

étranglés par la peur, qui se blottissent à la hâte dans les feuilles.

Derniers caquets, ramages écourtés. Puis, rien : le souffle de la génisse qui refoule l'eau de ses narines, et, venant de la rive, le jeu de trituration lente, régulière des vaches qui, à quelques pas de la bête disparue, tondent l'herbe déjà moite de la rosée du soir.

Et le crépuscule s'en va à son tour. Entre les murailles plus compactes des peupliers, la rivière est comme un corridor sombre, un couloir frais où passe une vie muette, une vie silencieuse. Dans la bande de ciel que les arbres limitent, une étoile s'allume, puis deux, puis cinq, puis toutes. Le firmament s'illumine. Des reflets blancs, des reflets jaunes se tordent au fil des remous : flambeaux pour des fêtes invisibles. L'air fraichit, en même temps ; des souffles humides balancent les saulaies, promènent des senteurs de menthes et d'armoises.

C'est l'heure de la rentrée aux étables. D'elles-mêmes, les vaches, les bœufs, qui pacageaient sans maître et sans chien pour les garder, le long du rivage, ont pris le chemin de la maison. Lentes, elles s'en vont dans l'herbe obscure. Les a-t-elle entendu partir ? la nuit, plus épaisse, lui a-t-elle suggéré la litière, la mangeoire ? la génisse abandonnée meugle en appel vers les com-

pagnes d'étable qui la quittent. La dernière du troupeau s'arrête alors ; la tête tournée vers la rivière, elle meugle une vague réponse ; puis, serve de l'habitude, elle reprend sa marche à la suite du troupeau.

La maison, l'étable, la mangeoire, elle ne les reverra plus, la malheureuse génisse. L'eau la couvre presque, maintenant. Elle en a jusqu'à l'échine, jusqu'à l'épaule. Chaque mouvement, chaque effort qu'elle fait pour se dégager l'enlise, l'engloutit plus profondément dans la vase. Seule, sa tête émerge, verticale, se dresse en imploration vers la nuit.

Tout est fini. Pas encore. La loge vide dans l'étable avertit le maître. Il cherche, il appelle. Des lanternes s'allument, des pas se hâtent vers la rivière. Hommes, femmes, enfants, toute la famille est là sur la berge. Des gestes écartent les branches, des traînées de lumière s'allongent sur l'obscurité de l'eau. Où est-elle, la génisse ? Perdue, noyée déjà, sans doute. Non ; un meuglement l'a signalée. Vite, le sauvetage s'organise. En barque, doucement, avec des paroles d'amitié pour rassurer la bête, on la cerne, on l'aborde, on attache une corde à ses cornes. Elle se laisse faire, inconsciente du secours au-

tant que du danger ; docile, elle se laisse remorquer jusqu'à la plus prochaine coupure de la berge.

La barque a touché. Les hommes sautent à terre, munis de la corde qui, tirée d'en haut, aidera la génisse à remonter, à escalader la pente. Le maître, dans l'eau jusqu'à la ceinture, poussera la bête, l'aiguillonnera au besoin. Allons ! D'elle-même, soulevée par un instinct de salut, la génisse se piète, attaque la montée. Mais, au premier élan, au premier pas, elle défaille, blessée, une jambe hors de service, rompue dans sa première chute. L'os perce la peau, jaillit à chaque effort. Tant pis ! il faut qu'elle monte. C'est une bête finie, maintenant, de la viande bonne à vendre au boucher. Pas la peine de se gêner avec elle. Morte ou vive, il faut l'avoir, la hisser jusqu'à la berge. Furieux de l'accident, furieux de la perte, le maître fonce sur elle ; à coups de pied, à coups de trique, il s'acharne :

— Hi ! garce ! hi ! sale carne !

Oh ! cette berge, quel calvaire ! La bête renacle ; les bourreaux tiennent conseil. Si l'on n'est pas assez forts à trois pour la hisser, il n'y a qu'à atteler les bœufs. Qu'elle le veuille ou non, la salope ! cette fois, il faudra bien qu'elle y vienne.

Le bouvier va garnir l'attelage ; la femme le suit. L'enfant, un Jeantou de sept ans, un petit barbare à l'œil clair, ne veut pas s'en aller. Il a pris goût au supplice.

— Laisse-le, commande le père. Ça l'amuse, cet enfant ; il n'est pas mauvais qu'il s'habitue...

Et pendant que les hommes, assis dans l'herbe, fument une cigarette, le gamin taquine l'agonie de la génisse ; il pince les paupières qui tremblent, il fourre le poing dans les naseaux qui pleurent la bave et le sang. Il s'habitue.

Les bœufs arrivent, accouplés. Solidement fixée aux cornes de la génisse, la corde est nouée de l'autre bout au joug de l'attelage, campé au sommet de la berge.

— Attention !

Piquée, frappée, insultée, la bête obéit encore une fois, se soulève en tremblant.

— Allez, là-haut ! à vous !

Roulée dans l'élan des bœufs qui tirent à plein joug, la génisse monte en paquet, déchirée, défoncée aux racines de la berge ; elle monte éclaboussée de terre et de sang en jetant une plainte rauque, un bramement d'agonie.

— Assez ! assez ! commande le maître. Vous allez me la mettre en morceaux.

Trop tard. Une secousse plus violente de

l'attelage a déraciné, arraché les cornes de la patiente, qui retombe mutilée, mourante.

— Du beau travail que nous avons fait! gronde le maître, que va dire le boucher? La peau est trouée comme une écumoire. Il ne nous donnera pas moitié prix. Enfin, nous verrons ça demain matin. Allons souper en attendant. Pas de danger qu'elle s'en aille maintenant, la rosse! Elle tient son compte.

Les lanternes s'éloignent; les voix se taisent. C'est de nouveau, sur la rivière, le grand silence nocturne. L'eau s'en va, ignorante du désastre, de l'agonie qui se débat au pied de la berge. Elle en a vu tant d'autres! tant de râles accueillis dans la paix des gouffres, tant de cadavres bercés au rythme indolent des remous! Qu'est-ce, pour elle, la mort de cette martyre? Martyre? Oui, sans doute; mais ne vaut-il pas mieux pour elle le brusque néant, la destruction d'un seul coup, en pleine jeunesse, que le long esclavage, l'usure lente, l'insulte quotidienne et l'abattoir pour finir!

L'eau s'en va, docile à la pente. Les convulsions, les ruades dernières de la mourante ne s'opposent plus à la volonté du courant. La génisse est morte. Elle dort, le mufle dans l'herbe,

les pieds étirés vers la caresse de l'eau. De son front mutilé, de ses flancs crevés, le sang suinte encore ; ruisseau funèbre, il va se mêler à l'innocence de la rivière.

# PETITS BAIGNEURS

« La saison bat son plein à Sirejols-les-Bains... » ai-je lu, ces jours-ci, dans l'*Abeille de la Haute-Veyre*, et, jointe à l'annonce d'un grand festival que l'orphéon de Saint-Vergondin se proposait de donner « aux hôtes de notre charmante station balnéaire avec le gracieux concours du sympathique ténor Trantoul et du violoniste Béquine », cette constatation m'a laissé rêveur. La saison bat son plein ! Je me suis rappelé le temps, déjà lointain, hélas ! où, pédestre visiteur des vallées et des causses quercinois, j'avais fait une halte d'une heure sous les peupliers de Siréjols, au bord des sources. Elles s'épanchaient

alors en toute modestie, vierges de réclame, au fond d'une tranchée ouverte presque sous les fondations d'une vieille église, à quelques pas de la rivière. Le cimetière était à côté, sur la berge ; des tombes anciennes y dormaient dans un fouillis de figuiers, de ronces et de romarins. L'ombre rigide des cyprès s'allongeait, mêlée à l'ombre fuyante des saules, sur l'herbe de la rive ; des vignes, des vergers de pruniers, de plantureuses chènevières s'étalaient le long de la vallée, et en face, de l'autre côté de l'eau, la montagne se dressait à pic, hérissé du haut en bas d'une épaisse broussaille de nerpruns, de sanguines et de rouvres.

L'endroit était peu fréquenté. S'il est vrai, comme une tradition locale le rapporte, qu'une maîtresse de Louis XIV, la Montespan ou la Fontanges, y soit venue jadis faire une cure, il y avait beau temps que l'empreinte légère de ses talons rouges avait disparu du chemin des sources, écrasée sous la roue des chariots rustiques, sous le sabot des paysans. Les buveurs, c'étaient eux maintenant, c'étaient les gens du village, les vignerons, les laboureurs, qui y puisaient un peu d'eau en passant, dans le creux de leurs mains ; c'étaient les merles et les tourdes enhardis par la solitude qui trempaient leur bec au ruisseau, ignorants de ses vertus médicinales.

Quelquefois, rarement, des bourgeois de campagne, des cultivateurs du voisinage, y venaient soigner leur gravelle ou laver leurs intestins en famille. Quand les deux chambres de l'unique auberge du village étaient occupées, la saison battait son plein. On se traitait, d'ailleurs, on guérissait à la bonne franquette, sans médecin, sans ordonnance. La nature prévoyante fournissait, après l'eau légèrement purgative, les refuges discrets, l'ombre favorable des taillis.

Tel j'avais connu Siréjols ; tel il était resté longtemps encore après mon passage : ingénu, patriarcal et solitaire. Les violonistes célèbres, les ténors sympathiques passaient sans y descendre devant la petite station noyée dans les verdures. Le train lui-même s'y arrêtait à peine « Siréjols ! Siréjols ! » Et la vision légère fuyait, à peine entrevue. Les distractions des baigneurs — quand il y avait des baigneurs — se bornaient aux longues siestes en plein air, aux émotions de la pêche à la ligne, à moins qu'une troupe d'ambulants ne donnât une représentation, le soir, quinquets allumés, sur la place du village. Mais ces occasions étaient rares ; les saltimbanques eux-mêmes brûlaient l'étape de Siréjols.

Tout cela est changé. La compagnie fermière — nous avons maintenant une compagnie fermière — a lancé les sources, dûment analysées et titrées dans les plus officiels laboratoires. Elles sont, paraît-il, sulfatées, calciques, ferrugineuses et sulfureuses, dépuratives, résolutives, laxatives et encore beaucoup d'autre choses en *ique* et en *ive*. La science a parlé, la réclame aussi. La presse départementale et régionale a notifié l'existence et l'efficacité des eaux de Siréjols, de Siréjols débaptisé, amplifié en Siréjols-les-Bains.

Dans une série d'entrefilets et d'articles de fond, les journalistes ont éveillé l'attention des médecins, la curiosité du public. Ils ont vanté à grand renfort d'adjectifs les avantages de la station, la salubrité du climat, la beauté des sites « de notre petite Suisse quercinoise » ; ils ont célébré l'intérêt des excursions « où les ruines du passé se parent de la jeunesse éternelle de la nature » ; ils ont loué la facilité des trains qui desservent l'établissement, la gracieuseté des hôtes, le confortable de la cuisine... Un paradis, ce Siréjols, un Eden à la portée des petites bourses.

Voir l'affiche. Car il y eut une affiche, une belle affiche en couleurs, de dimensions modestes, il est vrai — la compagnie n'est pas encore très

riche — mais suffisamment expressive et invitante. On y voyait reproduits en divers compartiments que séparait une arabesque de verdure, les attractions les plus essentielles et les sites de Siréjols. Premier compartiment : l'*Hôtel des Sources*. Sur la terrasse d'une villa aux blanches architectures, des messieurs et des dames, vêtus selon les dernières créations de la mode, évoluent ou se reposent en groupes sympathiques. Deuxième compartiment : la *Buvette*. Des buveurs et des buveuses échangent leurs impressions, le verre à la main, devant le robinet des sources ; un malade pressé qui se dirige vers un petit chalet voilé de feuillages est là pour attester la composition des eaux et l'efficacité du traitement. Compartiment n° 3 : la *Rivière*. Immense, sillonnée de barques de plaisance, peuplée de canotiers et de pêcheurs. Les filets crèvent, les lignes craquent sous le faix des poissons. C'est la pêche miraculeuse, et l'île qui s'épanouit en bouquet dans la perspective, ne peut être que l'Ile des Plaisirs.

Ces merveilles m'ont tenté. J'ai voulu voir de près le Siréjols nouveau signalé par l'affiche. Je suis parti, j'ai vu. La voiture de l'hôtel attendait les baigneurs à la gare : un breack

poussiéreux, de fabrication antique, et qui ne donnait qu'une assez piètre idée des splendeurs ultérieures. Je l'ai laissé s'en retourner à vide comme il était venu. La route ombragée invitait à la marche et le trajet est si court de la station à l'établissement! Le village que j'ai traversé d'abord m'a paru intact. Pour avoir amplifié son nom, il n'a pas changé sa figure; Siréjols-les-Bains n'est pas plus propre que Siréjols tout court. Il a gardé cette belle patine de vieillesse et de crasse sans laquelle il n'est guère de pittoresque. Le peuple bavard et hardi des oies et des pourceaux circule paisiblement dans les rues, en quête de nourritures; comme les vautours en Afrique et les chiens à Constantinople, ce sont eux, et eux seuls, qui sont chargés de nettoyer la voie publique; ils déblaient les immondices et finalement ils en ajoutent. Ils sont les génies bienfaisants et familiers des maisons. Leur vie est brève, mais heureuse. Leurs dépouilles congrument préparées et salées constituent le fondement de la cuisine nationale. Elles pendent en forme de jambons aux solives enfumées des chambres, tandis que les régimes de maïs achèvent de murir en chapelet sous les auvents et que sèchent au soleil, devant les portes, les toisons de brebis imprégnées de cette belle couleur fauve qu'elles

ont prise, vivantes, dans la poussière des causses. Rien de changé à Siréjols.

Mais voici paraître, à l'extrémité du village, les architectures neuves de l'Hôtel des Sources; une rangée d'acacias-boule le protège contre la poussière de la route, et l'ensemble n'a rien d'imposant; on dirait d'une honnête villégiature bourgeoise, plutôt que d'un établissement thermal. On le dirait si des inscriptions peintes sur les murs, au-dessus des portes, ne précisaient pas la destination de l'immeuble : ici la salle des douches, là le cabinet du directeur, plus loin la table d'hôte et le salon. Pas moyen de s'y tromper. Le malheur est que toutes ces pièces sonnent le vide. Un air de solitude discrète émane de la maison et du jardin. Les persiennes des chambres sont closes; dans le salon désert, les numéros les plus récents de l'*Abeille de la Haute-Veyre*, traînent sur la table à côté d'un jeu de loto et d'une boîte de jacquet. Où sont les baigneurs? Assis sur les bancs du jardin, à l'ombre des acacias. J'en compte jusqu'à sept, dont plusieurs prêtres, un marchand de bestiaux et un vieux monsieur déplumé, qu'on me dit être un vicomte authentique. La présence de ce vicomte orne la station. M. le vicomte par-ci, M. le vicomte par-là; quand ils le nomment, les gens de l'hôtel en ont plein

la bouche. Cependant, un collégien en vacances exécute des rétablissements sur un trapèze, une fillette, les jupes serrées aux genoux, s'abandonne au vertige d'une escarpolette, les papas bâillent ou devisent en dessinant des figures avec leur canne, sur le sable de l'allée. Et ce petit monde mène si peu de bruit que j'entends, par-dessus le murmure assoupi des conversations, les pépiements des moineaux dans les gouttières.

Evidemment les baigneurs, les buveurs plutôt, sont occupés à leur traitement; je les trouverai aux sources. Une allée droite y conduit. Elle traverse un jardin d'arbres fruitiers, elle longe le carré sablé d'un tennis où de l'herbe pousse, elle se perd dans le gazon d'un sentier qui côtoie la rivière. Et le sentier est solitaire comme l'allée, comme le tennis. C'est le parc de la Belle au bois dormant. Une mélancolie me gagne, je me hâte vers les sources. Elles coulent à la même place, elles chantent la même chanson monotone en tombant dans leur bassin de pierre. Mais quelle idée de leur donner des noms : Sainte-Eugénie, Saint-Jean-Baptiste! Serait-ce pour flatter la clientèle ecclésiastique? Les fidèles de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Eugénie sont d'ailleurs en petit nombre : une dame de campagne qui brode, assise au pied d'un saule, un buveur qui fait les cent pas sur

la berge pour activer l'effet des eaux. Et c'est tout. Quand la dame aura replié sa broderie, quand le monsieur aura bu son dernier verre, le silence se refera; les merles, comme autrefois, viendront boire à la source.

Et, réflexion faite, les choses me paraissent bien ainsi; je suis plein d'indulgence pour ces petits arrangements qui ne défigurent pas trop le caractère du pays; de la sympathie me vient pour cette société paisible de petits baigneurs, de bourgeois en vacances, de curés jouant à la *bourre* ou promenant à pas comptés la récitation du bréviaire. Il me semble qu'on serait bien là pour travailler, pour rêver. Quand on en aurait assez d'écouter les histoires de chasse du vicomte ou de jouer aux cartes avec les messieurs prêtres, on s'amuserait, allongé dans l'herbe du rivage, à suivre le vol des libellules à la pointe des joncs, les coups d'épervier du pêcheur, la chute de la plombée qui cingle l'eau sommeillante. Et ce seraient encore des flâneries à travers le village, dans le dédale des ruelles, au seuil des vieilles maisons qui racontent la vie traditionnelle des travailleurs de la terre, la gaieté des départs dans la nouveauté de l'aube, la joie lasse des retours, la bêche à l'épaule, dans le recueillement des crépuscules; ce seraient des haltes paresseuses sur le pont, au bord de la

grève où se soleillent les lessives blanches, où claquent, multipliés par l'écho des rochers, les battoirs des laveuses...

Mais cette tranquillité ne fait pas l'affaire du fermier des eaux. Il rêve d'un Siréjols bruyant et grandiose. Il a des projets plein la tête et des plans sur le papier, des plans en couleurs avec la coupe et le profil d'un établissement modèle : hôtel, casino, buvette. Un nouvel appel aux actionnaires lui permettra de faire sortir de terre ces merveilles. Et quand elles seront réalisées, quand la prochaine saison s'ouvrira, en avant la réclame! Si la presse locale ne suffit pas, il s'adressera à la grande presse, aux journaux à fort tirage : des échos partout, un déluge d'annonces. Et des affiches, encore des affiches! Ah! vous ne connaissez pas Siréjols, eh bien! vous le connaîtrez, mes amis. Bon gré mal gré, Siréjols entrera dans vos yeux, dans vos oreilles. Publicité dans les gares, publicité dans les rues, publicité diurne, publicité nocturne. Le monde entier retentira du nom de Siréjols.

Décidément, ce fermier est un homme d'imagination et de ressources. Il a plus d'un tour dans son sac. Est-ce qu'il ne songe pas à mettre Siréjols en chanson?

— Une bouffonnerie sur l'effet des eaux, quelque chose de salé, avec de la musique imitative à l'orchestre, m'explique-t-il, en me reconduisant, sur le perron de l'hôtel. On ferait lancer ça par une étoile de café chantant : J'en sais une qui serait parfaite là-dedans, Yvette Guilbert ! Je la vois d'ici se tortiller au refrain...

— Excellente idée, approuvai-je.

— J'ai pensé à autre chose. Un roman sur Siréjols-les-Bains, qu'en diriez-vous ? Un roman sérieux, genre *Revue des Deux Mondes*. Je m'en occupe. Ma femme a été en relation autrefois avec M^me^ X... (mettez le nom d'un romancier célèbre). Vous connaissez X..., vous savez son talent de paysagiste. Je suis sûr que ce pays lui plairait : des bois, des eaux vives, des fruits et du gibier en abondance. Il est un peu porté sur sa bouche, ce naturiste. Et en lui offrant le vivre et le couvert...

— Bravo ! lui dis-je. Si X... s'en mêle, le succès est certain. Vous refuserez du monde l'année prochaine.

— Il y aura toujours une chambre pour vous, me promet l'inventeur de Siréjols, en me serrant les mains. Mais, ajoute-t-il, pourquoi ne restez-vous pas ce soir ? Tout Saint-Vergondin arrive avec l'orphéon. Vous entendrez Trantoul. Quant à Béquine...

— Son éloge n'est plus à faire, complétai-je.

— Justement. Et l'orphéon n'est pas négligeable, je vous l'assure. Des voix splendides. Encore un second prix de lecture, le mois dernier, au concours de Carcassonne! Vrai, vous ne savez pas de quoi vous vous privez.

— Hélas! il le faut. Croyez que je regrette...

Le train stoppait comme j'arrivais à la gare. Le quai était couvert de monde. Le sympathique Trantoul et l'illustre Béquine descendaient entourés d'une troupe de messieurs endimanchés, coiffés d'une casquette d'uniforme.

L'orphéon déployait la bannière de velours rouge, lourde de médailles et d'emblèmes. Groupés autour du chef, un petit homme très important, qui gesticulait, armé de son bâton d'ébène, les orphéonistes prenaient le *la*, préludaient en sourdine, avant d'attaquer le grand choral de l'arrivée :

Salut! enfants de l'Aquitaine!

La locomotive siffla. Il n'était que temps de quitter Siréjols.

## GLANEUSE

Ils sont loin, les jours de la Bible, quand Booz, cultivateur débonnaire, « laissait tomber exprès des épis » pour les pauvresses de Moab. Les temps sont durs, la gerbe avare. Après que les râteaux des paysans y ont passé, il ne reste plus rien à glaner dans nos ratoubles. A peine si les oiseaux du ciel, les passereaux des paraboles, trouvent à picorer quelques grains de blé dans les sillons. Il y a beau temps qu'on ne voit plus pèleriner dans nos campagnes ces troupes de vieilles femmes et de petits va-nu-pieds qui, sitôt la dernière gerbe enlevée, s'emparaient des éteules avec leurs bissacs de toile grise où se

glissaient toujours quelques fruits maraudés en passant le long des vergers, les œufs d'une poule dont on avait découvert le nid dans la haie — et quelquefois la poule avec les œufs. On n'était pas plus riche alors, ni plus charitable ; mais la vie était plus large, plus copieuse. La facilité des communaux, des jachères, l'abondance des fruits qui, faute de moyens de transport, se consommaient sur place, aidaient à subsister toute une bohème campagnarde tolérée, acceptée, florissante. Elle s'accommoderait mal avec l'activité inquiète de ce monde d'à présent, acharné au gain, jaloux de la terre, qui ne souffre pas une mauvaise herbe dans les champs, une bouche inutile dans la communauté.

Il est vrai que la confrérie des trimardeurs a pullulé depuis ; mais ce sont des étrangers, des rebuts de la ville que la campagne voudrait bien rejeter à son tour. La race des mendiants indigènes, des bons ivrognes chanteurs de complaintes, des miséreux ramasseurs de bois mort ou réciteurs de chapelets devant les portes a presque disparu de chez nous. Le glanage, le grapillage ne sont plus que des souvenirs.

J'évoquais ces traditions abolies, l'autre jour, en longeant un champ de blé moissonné, dont

les charrettes venaient d'emporter les gerbes. Et voici — comme un démenti immédiat à mes regrets, — que je vis venir vers moi une glaneuse. Je ne la reconnus pas d'abord ; le champ était vaste, et long le parcours qu'elle avait à faire avant d'arriver jusqu'à la lisière où je promenais mes songes. La tête enfouie sous l'ample *paillole* qui l'abritait du soleil, elle s'avançait courbée en deux, penchée sur les sillons. Deux ou trois fois je la vis se baisser rapidement, joindre quelques épis à la mince javelle qui luisait entre ses doigts comme une poignée de rayons. Le soleil d'août flambait ; une vapeur pareille à de l'éther en fusion tremblait au-dessus de l'éteule. Et c'était une chose héroïque et touchante à voir, cette fourmi humaine, qui s'en allait claudicante, en compagnie de son ombre portée, dans ce désert de feu, parmi la torpeur universelle.

Sa boiterie, plus évidente, à mesure qu'elle se rapprochait de moi, m'aida à mettre un nom sur sa figure encore invisible. C'était la Marion, une vieille fille un peu simple, perclue de rhumatismes, qui vivait de la charité publique. Elle n'avait pas toujours été pauvre. Pas plus laide qu'une autre et suffisamment argentée, les occasions ne lui avaient pas manqué de s'établir. Mais elle n'avait pas l'idée au mariage. Pauvreté

de sang ou lubie nerveuse, elle était rétive à l'amour. Vierge chlorotique et farouche, elle s'offensait des moindres privautés ; des griffes, des dents, elle repoussait le mâle. Et cette infirmité, cette faiblesse d'esprit et de corps, peu commune chez les filles de campagne, avaient fait d'elle la risée du pays. Elle servait d'amusement aux veillées d'automne, quand la jeunesse se divertit au clair de lune, en décortiquant les régimes de maïs ; elle était le souffre-douleur des *paillades*, quand les fumées du vin après la fièvre du battage mettent les cervelles en folie...

— Gare à toi, Marion ! je te tiens, je t'embrasse !

Elle ruait alors, elle mordait, telle la pouliche surprise par l'étalon, parmi les trépignées de rires des rustres ameutés contre elle.

Les enfants eux-mêmes, quand ils la rencontraient à la sortie de l'école, la houspillaient, menaient des rondes autour d'elle, des rondes qu'ils chantaient sur des paroles d'insulte. Pauvre Marion ! Méprisée, bafouée par les étrangers, elle avait encore eu la mauvaise chance d'être dépouillée par les siens, ruinée jusqu'au dernier sou, jusqu'à la dernière chemise, par des procès auxquels elle n'avait compris goutte et qui avaient dévoré sa part de l'héritage paternel. La maison familiale avait été vendue. Sans res-

sources, à moitié impotente, à peu près imbécile, depuis des années déjà, elle était la mendiante, l'unique mendiante du pays.

Péniblement, sur ses jambes inégales, — telle une sauterelle écrasée, — la Marion venait vers moi. Sa figure dolente eut, en m'apercevant, une grimace de surprise. Ses yeux d'enfant, de vieille enfant, s'écarquillèrent. Elle s'étonnait de peu, la Marion.

— Vous ici, à courir les champs avec ce soleil? interrogea-t-elle en me saluant.

En même temps, d'un geste de pudeur offensée, comme si j'avais été curieux des révélations que pouvait m'offrir le désordre de ses hardes, elle recroisait le fichu d'indienne entr'ouvert sur sa poitrine, elle rabattait la jupe sur la nudité de ses maigres tibias.

— Et vous, Marion, vous n'y pensez pas, d'arpenter les ratoubles, avec vos rhumatismes?

— Il faut bien, répondit-elle en reprenant son souffle. La chaleur ne fait pas de mal à mes pauvres jambes. Et puis, que deviendraient mes poules, si je ne leur rapportais pas ce soir un peu de provende? C'est la mauvaise saison pour elles ; les raisins commencent à *vérer*, et elles

en sont gourmandes, les coquines ! Les voisins m'obligent à les tenir enfermées.

— Vous avez donc du bétail à vous, Marion ?

— Trois poules ; mais elles pondent comme six. Deux douzaines d'œufs par semaine — des œufs énormes. La noire, à elle seule, en met jusqu'à trois par jour dans son panier. Elle est vaillante, la noire ! la grise aussi : mais elle couverait tout le temps, si on la laissait faire, cette innocente ! Alors, je la sauce dans l'eau froide, pour lui en ôter l'envie. Ça vous fait rire : pourtant le remède est bon et pas cher ! Ah ! c'est joliment espérité, les poules, voyez-vous. La noire me suit partout comme un petit chien. Quand je suis seule, là-haut, elles me tiennent compagnie, les petites. Aussi je ne plains pas ma peine, quand il s'agit de glaner pour elles. Si vous les voyiez faire ! Elle viennent chercher leur manger dans ma main : elles iraient le prendre dans ma bouche...

— Eh ! eh ! Marion, je ne vous savais pas le cœur si tendre ; si ce qu'on dit est vrai, vous n'êtes pas aussi complaisante pour vos galants que pour vos poules !

Marion avait rougi jusqu'aux oreilles.

— C'est vrai, dit-elle, que je ne suis pas portée d'affection pour tous ces dégourdis qui veulent se divertir de moi ; mais, tout de même, si

amiteuses qu'elles soient, les bêtes ne sont que des bêtes...

— Vous avez raison de les aimer, puisqu'elles vous aiment. J'irai les visiter un de ces jours, quand je me trouverai en chasse de votre côté. Il paraît que c'est joli, chez vous...

— Un château ! Vous verrez ! Les araignées et les lézards l'habitaient avant moi et les orties poussaient dans ma chambre. N'importe ! C'est encore assez beau, puisqu'il ne pleut pas dedans et que le maître m'a donné la retirance à rien ne coûte. Et puis, mes meubles ne risquent pas de s'abîmer : une chaise, une paillasse. Le reste, qu'en ferais-je ? Un vaisselier ? J'ai si peu de vaisselle ! Une armoire ? Inutile ; linge et hardes je porte tout sur ma peau. Un vrai château que je vous dis, et de la terre autour, grand comme un mouchoir, de la terre avec des arbres : un noisetier, un figuier, un noyer devant la porte de l'étable ; des fruits et de l'ombre. Il ne me manque rien. Est-ce que des abeilles ne sont pas venues se loger dans un trou du noyer ? Je récolterai ma provision de miel, l'hiver prochain, de quoi étaler sur mon pain, quand je n'aurai pas autre chose. Vous ne me croyiez pas si riche !

— Et vous ne vous ennuyez pas là-haut, dans votre nid à rats ?

— L'été, je sors, je vais à la gagnée, comme aujourd'hui, je glane, je grappille. Il y a tant de fruits qui se perdent dans les fossés, au pied des arbres. Un peu que je ramasse, un peu qu'on me donne, je ne rentre jamais les mains vides. L'hiver, tant qu'il fait jour, je ravaude, je tricote. Quand j'ai fini de travailler pour moi, je travaille pour les autres ; du chanvre à filer, du fil à tordre ; l'ouvrage ne me manque pas. Tout irait à peu près bien sans ces maudites douleurs. Comment appelez-vous ça vous autres ? La *xatique* ? Ça me suit tout le long de la jambe. On dirait que j'ai là une troupe de rats qui me rongent l'os jusqu'à la moelle. Quand je souffre trop, je crie, je crie si fort que les Samaran, qui habitent au bas de la côte, se dérangent quelquefois, viennent voir si je suis encore en vie...

— Ils ont bon cœur, les Samaran ?

— Oh ! le cœur ne les étouffe pas. Seulement, on leur *saurait mal*, peut-être, s'ils me laissaient crever sans me porter assistance... Je ne me plains pas d'eux, d'ailleurs, ni de personne. A la volonté de Dieu ! Il n'y a qu'une chose qui me passe. Et je sais bien que je suis fautive ; mais c'est plus fort que moi ; je ne peux pas en prendre mon parti.

Marion resta un moment songeuse. Puis, avec un long soupir, un soupir qui venait du fond de l'âme :

— Quand on est pauvre, dit-elle, on ne devrait s'attacher à rien ; mais j'ai beau me raisonner je regrette toujours ma maison. Vous ne pouvez pas vous figurer ça, vous qui habitez tantôt ici, tantôt là, l'hiver à la ville, l'été à la campagne. Vous ne saurez jamais ce que c'est de quitter la maison où on est né, où vos parents sont morts. C'est terrible. Vous la connaissez, notre maison. D'aussi bien placée qu'elle, il n'y en a pas dans le pays. C'est un peu dur pour y monter, mais, quand on y est, quelle vue ! A la Saint-Jean d'été, quand chaque paroisse allume son feu nous en avons compté jusqu'à trente qui flambaient à la fois, et si loin, quelques-uns, que nous ne savions même pas où, nous ne connaissions pas les noms des villages. Notre pauvre maison ! Depuis qu'elle est vendue, je n'ai pas eu le courage d'y revenir, mais je ne cesse pas d'y penser. J'en rêve la nuit ; il me semble que je suis encore là, occupée à coudre à l'ombre, sous la galerie, à monter les soupes dans l'âtre ; je vais, je viens, je bois une gorgée d'eau à la fontaine, je mange des prunes dans le jardin, je picore les chasselas à la treille. Quand je m'éveille, j'en ai encore le goût à la bouche.

Et je pleure, alors, je me désole jusqu'à ce qu'il fasse jour. Une fois, une fois seulement, il m'est arrivé d'être à portée de la revoir, la maison ! C'était dans le travers de Combeprionde, en allant chez les Rémézy. Tout à coup, en sortant du bois, je la vis plantée juste en face, sur la crête du coteau, au-dessus de la garenne. Je ne la vis pas longtemps, les larmes m'aveuglaient ; j'étais comme imbécile. Tenez, d'y penser seulement, voilà que je pleure encore.

Honteuse, Marion essuyait ses yeux du revers de la manche. Je la consolai de mon mieux.

— Excusez-moi au moins, brave monsieur ; c'est malgré moi. Mais voilà déjà un moment que je bavarde, et ma récolte n'est pas bien avancée, dit-elle en me montrant d'un air piteux la mince poignée d'épis qu'elle serrait entre ses doigts. Ce n'est pas pour dire, mais vos bordiers ont de bons yeux et des rateaux bien dentés ; ils n'ont rien laissé après eux. Mes poules, ce soir, n'en auront pas à leur faim.

Elle m'avait quitté. Lentement, lourdement elle avait repris sa quête misérable à travers le chaume. La paille crépitait sous ses pieds nus, l'air flambait autour d'elle et, dans cette auréole de fournaise, vibraient tout à coup le vol bleu

d'une sauterelle, la danse éperdue d'un essaim de papillons blancs, soulevés au vent de sa jupe : vies innocentes aussitôt happées par les hirondelles en chasse, glaneuses infatigables de l'azur.

# FAUSSE MANŒUVRE

C'est de mon ami Fonade, un désillusionné de la politique, revenu au barreau après quelques mésaventures électorales, que je tiens ce qui va suivre. Comme l'anecdote n'est pas à son avantage, il y a des chances pour qu'elle soit véridique.

Depuis quelques jours déjà, nous conta-t-il, nous étions en tournée aux environs de Saint-Sernin-des-Rais, en Quercy : toute une commune à visiter maison par maison, une majorité à conquérir sur le maire et les conseillers sortants.

Rude corvée ! Et un temps de chien par sur-

croît ! Les giboulées de mars : pluie et soleil ; peu de soleil, beaucoup de pluie. Du matin au soir, nous pataugions dans la glaise, au fond des combes, sur l'échine des coteaux, le long des sentiers où l'eau du ciel luisait dans les ornières. Le vent de galerne soufflait, maussade, à travers les taillis de rouvres et de châtaigniers, qui s'égouttaient au passage sur nos têtes.

Le ciel était contre nous ; les chiens aussi. *Labris* et *Farous* signalaient du plus loin notre caravane, l'escortaient jusqu'au logis dont ils avaient la garde, la reconduisaient quand nous repartions jusqu'au plus proche camarade, qui nous signalait, nous escortait à son tour.

Arrivés au droit de la maison où nous avions affaire, nous appelions l'habitant. Heurter brusquement à la porte eût été, paraît-il, un manquement à la civilité paysanne, aussi chatouilleuse en son genre que la politesse bourgeoise.

— Eh ! Bernat ! Eh ! Jeantou !

L'homme était dehors à curer un fossé, à bêcher sa vigne. La femme nous répondait. Défiante, elle s'enquérait du but de notre visite, et, aussitôt avisée, elle hélait le seigneur du lieu, le citoyen électeur dont nous venions solliciter le suffrage.

— Eh ! Bernat ! Eh ! Jeantou !

Lent et sournois, le front barré de combinai-

sons et d'astuces, Jeantou arrivait, la bêche à l'épaule, l'argile de son héritage gluant à ces sabots. Et c'étaient les rites de l'hospitalité, la flambée de sarments dans l'âtre, l'assaut des refus et des insistances en face de la bouteille d'*auxerrois* (vin cuit), autour de la mal-coiffée, de la conserve où saumuraient dans une eau-de-vie exaltée d'aromates les prunes de l'année dernière.

On trinquait, on causait. De politique, d'élections, pas un mot ; on s'entretenait de la terre, des récoltes. Elles ne promettaient rien de bon. Quelqu'un avait jeté un mauvais sort à la vigne ; il y avait autant de maladies sur elle que de vermine sur un pauvre. Et le blé ? Pas la peine de s'esquinter pour *lever* six pour un de la semence ! Tout allait mal, très mal. Encore si l'on avait eu un chemin praticable pour porter ses denrées à la ville ! Quand il avait plu seulement une demi-journée, pas moyen de se tirer des ornières.

Il arrivait si bien à propos, ce chemin.

— On te le radoubera, Jeantou, tu l'auras comme neuf, si notre liste passe. Tu n'as qu'à mettre ce bulletin dans la boîte, dimanche prochain, et tu verras arriver le cantonnier chef et son équipe. La préfecture n'a rien à nous refuser. C'est comme si c'était fait...

— Et si ton cheval ou tes vaches attrapent un

mauvais coup, on te les remettra sur pied gratis ; tu connais ce que je sais faire... ajoute un second candidat, le nommé Datil dit Ficelle, demi-sorcier, demi-rebouteur, qui avait un secret pour les coups de sang et les foulures. Une pierre de lune dans ta marmite avec les herbes que je choisirai et les paroles qu'on m'a enseignées, il ne s'y connaîtra rien...

— N'oublie pas non plus, complétait un troisième, que nous avons le premier avocat de Montauriol sur la liste — c'était moi l'avocat, et je n'avais pas plaidé deux fois. — Avec lui il n'y a pas de mauvais procès. C'est comme au tourniquet de la Tantare, le jour de la fête. A tout coup, l'on gagne !

— Je n'ai pas de procès présentement et mon bétail marche droit, répondait Jeantou. Mais la grêle qui tomba à la Saint-Jean passée a endommagé ma récolte. On dit qu'on distribuera des indemnités à la commune...

— Tu auras ta part, l'ami, et on te fera bonne mesure. Allons! c'est dit ; tu es des nôtres ; à dimanche ! On trinquait une dernière fois, et en route.

Combien de kilomètres de chemins avions-nous promis ce jour-là, combien de petits verres

d'auxerrois et de prunes à l'eau-de-vie avions-nous ingurgités, quand nous arrivâmes le soir, harrassés, fourbus, trempés jusqu'à l'os et à sec de salive, à la croisière de Trabuc? La maisonnette de Cantegril, le cantonnier, était postée là-haut, au bel air: plus qu'un raidillon à grimper pour arriver jusque chez lui. Nous grimpâmes. Le cantonnier était notre meilleur agent, notre indicateur le plus sûr. Il nous rabattait le gibier, nous suggérait l'appât à employer pour le faire venir dans nos filets. Un homme précieux, ce Cantegril. Nous lui devions bien une visite.

Son fils nous regardait arriver, occupé à lier les sarments de la treille de muscat qui ombrageait, en été, le seuil de sa porte.

— Vous trouverez le père malade, nous dit-il. Il se plaint d'un point de côté. Sanglaçure ou fluxion de poitrine, on ne peut rien dire encore. La maman est inquiète...

Nous entrâmes. Il faisait obscur dans la chambre. Les volets à demi-fermés ajoutaient au mystère du crépuscule.

La Cantegril nous montra le lit d'un geste qui nous recommandait le silence.

— Il s'est assoupi tantôt, nous renseigna-t-elle à voix basse. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit; il n'en peut plus.

Le cantonnier dormait. Le drap remonté jus-

qu'au menton, le bonnet de coton enfoncé jusqu'aux yeux, il mijotait sous ses couvertures. Il s'éveilla pourtant à notre approche, ouvrit un œil, se souleva sur le traversin. Il s'étonnait de nous voir là, s'excusait de ne pas se lever pour nous faire honneur.

— Ça m'a pris hier soir, geignait-il ; une douleur là, chaque fois que je respire... Ce qui m'enrage, c'est de ne pouvoir pas marcher avec vous. Mais, patience ! Une bonne suée me guérira ; je rattraperai le temps perdu... D'ailleurs, le travail est bien avancé. Hier encore j'ai parlé au Rumat, il est mûr ; vous n'avez qu'à le cueillir ; les Gratiboul aussi, le père et le fils. Trois voix de gagnées, sans compter les autres. L'affaire est dans le sac. Ne vous tracassez pas, monsieur Fonade. Dimanche soir, s'il plaît à Dieu, la jeunesse viendra planter le mai devant votre porte.

La Cantegril s'était levée :

— Tu parles, tu t'excites, dit-elle au malade. Tu payeras ça la nuit prochaine.

— Tant pis ! s'exaltait le cantonnier, ma carcasse est peu de chose, quand il s'agit de la République.

— La République a la vie dure ; pensez à vous d'abord, lui conseillai-je, touché par tant d'héroïsme.

— Une bonne infusion de bourrache, et tu seras sur pied demain, ordonnait le rebouteur Ficelle.

— Avec une cravate de laine garnie de cendres chaudes autour du cou ; ça ne manque jamais son effet, recommandait un autre.

— Et un bol de vin chaud, complétai-je, en prenant congé du malade. Je vais vous envoyer une bouteille de Cahors, du cacheté, du vin d'avant le phylloxera ; on voudrait être malade pour en boire !

Le cantonnier se confondait en remerciements. Sa vieille figure tannée, recuite à la poussière des grands chemins, nous souriait de toutes ses rides, tandis que sa main, portée au bonnet de coton, ébauchait un salut.

Le lendemain, le surlendemain, pas de Cantegril. Le dimanche arriva, on forma le bureau, on ouvrit le scrutin, sans que le cantonnier eût donné signe de vie.

Après la messe, cependant, son fils vint nous porter de ses nouvelles.

— Le père n'est pas guéri, nous dit-il ; mais il viendra quand même, il fera son devoir...

On votait en attendant. Un par un ou en bande quelquefois tous ceux d'un hameau ensemble,

les électeurs arrivaient, défilaient devant l'urne. Silencieux ou bavards, les jeunes riant et se poussant du coude, les vieux muets comme la tombe et raides comme la justice, ils se présentaient devant le bureau, tiraient le bulletin plié en plusieurs doubles, des profondeurs de leur poche. Amis ou ennemis, assesseurs et public, tout le monde avait les yeux braqués sur le papier. Le président, très digne, le tenait un moment suspendu au-dessus de la boîte, pendant que le secrétaire, plume en main, vérifiait le nom, l'émargeait sur la liste. Après quoi le bulletin glissait dans la fente de la boîte, le votant saluait. A un autre!

— Carendié (Jules-Donadieu), dit le Borgne, énonçait le secrétaire... Combal (Jean-Marie), dit Peu-Parle...

Le défilé continuait. La lutte aussi. Les deux partis ne désarmaient pas; ils bataillaient, ils intriguaient jusqu'au seuil de la mairie, jusque devant l'urne. Pour mieux faire, les nôtres s'étaient partagé la besogne. Datil le rebouteur, Roumégas le tisserand, plantés devant le bureau, surveillaient les opérations, suivaient le trajet de chaque bulletin, de la main de l'électeur jusqu'au plongeon, dans la boîte officielle, attentifs aux irrégularités, décidés à réclamer, à protester s'il le fallait. Les autres installés, les

coudes sur la table, devant la porte du cabaret, racolaient les passants, payaient des tournées, plaçaient les bulletins, les changeaient à l'occasion en de subtils escamotages. Et le plus dévoué de la bande, le nommé Mille-Hommes, un républicain de la veille — le seul *non* du plébiscite — se tenait avec sa jardinière attelée à l'entrée du village, prêt à partir au premier signe, à relancer chez eux, à ramener avec lui de gré ou de force les paresseux ou les timides.

Précaution inutile, semblait-il; nos partisans affluaient; les pointages les plus minutieux nous donnaient la majorité. Mais, après les vêpres, nos gens commencèrent à déchanter. Des bruits circulaient, peu rassurants. Nos adversaires, qui avaient fait les morts pendant notre campagne, s'étaient réveillés à la dernière heure. Et ils n'avaient pas perdu leur temps. Leurs émissaires avaient employé la nuit à courir de maison en maison; ils avaient déchiré nos bulletins, inondé la commune de leurs listes. Des défections s'étaient produites. Combien? Impossible de le savoir; mais ça allait mal, évidemment. Si la majorité nous restait, elle ne serait que de deux ou trois voix, d'une voix peut-être.

Et Cantegril ne descendait pas. A quoi pensait Cantegril? Plus souffrant, sans doute. Quel mauvais sang il devait se faire là-haut, dans son

lit, pendant que notre sort se décidait à la commune. Tout de même, si on allait le chercher en carriole? Soigneusement empaqueté, roulé dans une couverture, le malade ne pouvait courir aucun danger. Les candidats sont féroces. Mille-Hommes partit. Dans la musique des grelots, la carriole s'enleva rondement, disparut au tournant de la route.

Il était plus de quatre heures. La salle de vote un moment dégarnie, sommeillante dans le chaud de l'après-midi, se remplissait peu à peu, s'animait, à mesure qu'approchait la clôture du scrutin. Les auberges, les cafés se vidaient, envoyaient à la mairie les buveurs allumés par les tournées gratuites. Le verbe haut, la crête ardente, républicains et conservateurs se rangeaient, se pressaient autour du bureau. Les yeux levés vers le cadran de la pendule juchée sur un socle en symétrie avec le buste en plâtre de la République, débonnaire symbole couronné d'une guirlande d'épis, ils regardaient marcher l'aiguille prête à marquer l'heure du destin. Plus qu'un quart d'heure, plus que cinq minutes !

Tout à coup, un roulement de carriole dans la rue. La carriole s'arrête ; une rumeur se fait,

une poussée dans la foule. Cantegril! Cantegril! Soutenu par deux des nôtres, il entre, tel un spectre, il s'avance vers le bureau. Spectre, oui, mais spectre de mardi gras, avec son couvre-pied en guise de linceul, son feutre rabattu sur les sourcils, et, sous le feutre, une grimace de Pierrot, quelque chose d'ahuri et de rusé, d'une signification énigmatique. De qui se moque Cantegril? Est-ce une illusion? Au moment où il lui présentait son bulletin, il m'a semblé voir entre lui et notre adversaire, le président du bureau, un clin d'œil d'intelligence. Soupçon injurieux que dément le passé du cantonnier. Un traître, lui, quelle apparence! Je ne m'arrête pas à cette pensée; mon attention est ailleurs. Le scrutin est fermé; le dépouillement commence. Les bulletins passent de main en main, contrôlés, soupesés, épluchés au droit et à l'envers. Les scrutateurs pointent les voix. A chaque bulletin, la majorité change, se déplace, saluée d'un frémissement de colère, d'une clameur de triomphe. Les femmes s'en mêlent; tout le village, toute la commune est là, empilée dans la salle, dans le corridor, aux fenêtres, dans la rue. Les têtes se penchent, sourcils froncés, vers le bureau, vers les listes. Puis, un silence d'angoisse; le maire proclame le résultat du vote.

Battus! Nous sommes battus! et d'une voix seulement! une voix!

Et si nous avions su laquelle!

Nous le sûmes plus tard. Tout finit par se savoir à la campagne. Aussitôt après que le cantonnier, pourvu par nos soins de certificats louangeurs, eut obtenu de la préfecture le règlement de sa pension de retraite, le pot aux roses se découvrit. Cantegril avait voté contre nous. Pour une poignée d'argent qu'il devait sur sa terre — et on menaçait de le faire exproprier — Cantegril avait trahi. Sa maladie? Une frime, un remords peut-être, un prétexte pour s'abstenir. Et c'était nous qui l'avions obligé à voter. Le bulletin qui assurait notre défaite, Mille-Hommes était allé le chercher, l'avait rapporté dans sa carriole.

Le coup du cantonnier! On rit encore, on rira longtemps à Saint-Sernin-des-Rais, de cette fausse manœuvre.

# LE TUNNEL

Nous étions en excursion depuis le matin, sur les bords du Célé, aux environs de Sauliac. Nous avions cheminé dans la gaieté des verdures printanières, entre les collines rocheuses qui enferment la vallée. Vers midi, comme la chaleur montait, nous avions fait halte à l'auberge. Puis après un déjeuner pittoresque, de chevreau rôti et de fromageons, arrosés de ce vin du causse, qui se ressent de l'amertume des buis et de la rudesse des pierrailles, nous avions flâné un moment le long des maisons blanches du village neuf étalé sur la pente de la montagne, et de là, gagnant le plateau, enjambant les clos

déserts où s'allonge l'ombre grêle d'un figuier, où se dresse l'apparition d'un dolmen, nous étions arrivés au bord de la falaise qui surplombe le vieux Sauliac et le cours de la rivière.

Devant nous, sous nos pieds, s'ouvrait, creusée par la colère ancienne des torrents, une cuve énorme, un gouffre d'ombre encerclé de murailles calcaires. Le village était là, en suspens, accroché au précipice : une dégringolade de masures abolies, de jardinets portés sur des terrasses croulantes, troupeau de ruines que gardait un château squelette, planté en éperon, à la pointe d'un roc. De notre poste, au sommet de la falaise, notre regard plongeait à pic sur la misère des logis à l'abandon. Vision funèbre! Les croisées dégarnies bâillaient, orbites vides où l'araignée filait sa toile, les charpentes fléchissaient écrasées sous les joubarbes; des poutres calcinées, des solives tordues par l'incendie, gardaient le geste de douleur imposé par la morsure de la flamme. Des églantiers vivaces, des sureaux, des nerpruns habitaient les chambres désertes. Il semblait qu'une lèpre de décrépitude, une contagion de mourir avait gagné les maisons, les avait couchées l'une après l'autre dans la poussière du passé. Et, dans cette universelle lamentation des choses, l'odeur qui nous arrivait d'un chèvrefeuille en

fleurs, épanoui au bord d'une terrasse, nous faisait penser à ces parfums qu'on brûle dans les chambres des morts.

Comment le village gothique, après avoir longtemps agonisé là-haut, dans les décombres, au fond de ses ruelles inaccessibles, avait émigré, pour ressusciter plus loin, sur la pente opposée de la montagne, comment le vieux nid de hiboux s'était changé en un nid de verdure et de fleurs, notre guide, l'aubergiste de Sauliac, nous expliquait ce miracle. Il nous montrait béante, au bord du Célé, à la base de la montagne, l'arche du tunnel, qui, en évitant à la route le détour de plusieurs lieues qu'elle devait faire pour arriver au village, avait transformé le pays. L'attrait de la route avait décidé les maisons à descendre.

Le percement de ce tunnel avait été un gros événement dans l'histoire de Sauliac. Témoin et même acteur de cette mémorable entreprise, l'aubergiste nous en racontait les péripéties.

La chose, paraît-il, n'avait pas été toute seule. Les gens de l'endroit, ignorants et têtus, les vieux surtout, avaient fait opposition au projet. Le plus enragé de tous, nous disait l'aubergiste, le meneur de la bande, habitait là, en plein

rocher, sur le terrain même où devait se livrer la bataille. Vous voyez ce trou noir, un peu au-dessus de l'entrée du tunnel! C'est l'entrée de la grotte où logeait Cantareil. Il s'y était établi, tout jeune, du temps des grandes guerres, sous l'empereur premier, quand les gendarmes traquaient les conscrits; il y avait pris ses habitudes. Cette *crose* avait une issue vers le causse, un boyau par où Cantareil se glissait comme une couleuvre. L'endroit lui était commode. Pêche ou chasse, tout s'y trouvait à portée; à ses pieds les grands fonds du Célé, où chaque soir, à la nuit tombante, il allait poser ses nasses, en haut, sur le causse, des friches de genévriers et de buis, fréquentées par les grives et les tourdes. La *sauvagine* foisonnait alors; Cantareil n'était pas en peine de sa nourriture. Les bonnes âmes n'auraient pas manqué, d'ailleurs, de le secourir à l'occasion. Les réfractaires n'étaient pas mal vus dans le pays. Au carnaval, quand les maisons envoient aux passants la bonne odeur des boudins grillés ou des crêpes, à la belle saison, lorsque l'emboise et le tambour promènent à travers les campagnes l'annonce de quelque *vote*, Cantareil s'invitait, s'asseyait à la table de famille, ou bien il dansait le *branle* sur le pré communal, il nouait ses mains aux mains des jolies filles, dans le tourbillon de la *ronde*

*tremblante.* Et comme il était jeune et taillé en force, comme il était aguerri mieux que pas un aux intempéries des saisons, aux nuitées en plein air, aux courses folles sur la lande où s'allongeait l'ombre des gendarmes lancés à sa poursuite, cette vie ne lui déplaisait pas.

L'Empire tombé, le réfractaire disparu, le braconnier resta. Se louer, servir, travailler pour les autres, il n'essaya même pas. Il ne consentit pas davantage à quitter son abri sauvage pour le bien-être d'un lit, pour la sécurité d'une maison. Il demeura l'hôte de la montagne, le seigneur de la grotte et du roc. Seulement, comme il n'avait plus de raisons de se cacher, il avait réparé son château, feutré d'herbes sèches les fissures des pierres; avec quelques pincées de terre charriées à bras, il avait même installé une manière de potager sur l'étroite corniche qui bordait sa résidence. Tant qu'il y aurait des carpes dans le Célé et des lapins sur le causse, Cantareil était sûr de ne pas mourir de faim.

Il vécut, en effet, et même il vécut bien pendant un assez long temps. Il fut le fournisseur attitré des auberges du canton, le pourvoyeur des presbytères et des châteaux. Mais, après les années grasses vinrent les années maigres. Le métier se gâta. Trop de braconniers, trop de

gendarmes! La surveillance d'une part, la concurrence de l'autre avaient limité les profits; la concurrence surtout. Des étrangers venaient, des malfaiteurs; avec leurs engins perfectionnés, des dragues, des *draps de mort*, ils dépeuplaient la rivière, ils raflaient en une nuit la récolte des perdreaux. Le gibier se faisait plus rare et le chasseur moins robuste. Cantareil avait eu des malheurs. Son fusil trop chargé avait éclaté dans ses doigts, mutilé sa main droite, l'obligeant, déjà vieux, à faire son apprentissage de gaucher. Une chute dans les précipices du Liauzu, où il s'était fait descendre avec une corde, pour dénicher de jeunes buses, l'avait laissé boiteux, infirme d'une jambe.

L'homme tenait bon; mais son caractère avait changé. Lui, si bon enfant jadis, farceur même à l'occasion, il s'isolait maintenant, se terrait dans son trou, vivait comme une bête, dans la société des bêtes. Il fallait que la faim le poussât, pour le décider à sortir, à se montrer au marché de Marcillac ou de Saint-Cirq, avec ses chapelets de perdreaux ou de grives, et, quelquefois, en temps prohibé, avec un lièvre sous sa blouse.

Vous imaginez sa stupeur, la première fois qu'il entendit parler de ce tunnel qui allait percer

d'outre en outre la montagne — sa montagne! Il ne fit qu'en plaisanter d'abord. Un trou là-dedans, une route! La farce était bonne. Le vilebrequin qui exécuterait ce travail n'était pas encore inventé. Ils avaient perdu la tête, ces ingénieurs, ces agents-voyers, qui, sérieusement, sans rire, traçaient des plans, prenaient des niveaux.

L'entreprise marchait, cependant. Après les ingénieurs, les équipes de terrassiers, de mineurs arrivaient, installaient leurs chantiers au pied de la montagne, sous le nez de Cantareil. C'étaient, presque tous, des Limousins, de grands garçons aux yeux bleus, larges d'épaules, qui avaient la langue épaisse et le rire lourd. Leur patois n'était pas le même que celui de Sauliac, et ils chantaient, après boire, des chansons tristes, que les gens d'ici ne comprenaient qu'à moitié. Cantareil se gaussait d'eux tant qu'il pouvait, il clabaudait dans les cabarets, travaillait à ameuter le pays contre les étrangers.

Les ouvriers, qui n'ignoraient pas sa marotte, le blaguaient à leur tour, s'amusaient à le faire endêver. Tantôt l'un, tantôt l'autre, ils l'interpellaient : eux en bas, prêts à entrer dans le

tunnel, lui en haut, sur son rocher, au seuil de sa *crose*.

— Méfie-toi, Cantareil! Attention à la musique! lui criait un maître mineur. C'est aujourd'hui le branle-bas. Toi et ton rocher, vous allez faire un saut dans la rivière!

— Eh! brave homme? que fais-tu dans ton trou? ricanait un compagnon. Les chats-huants, tes voisins, ont déménagé hier, les corneilles sont parties; les renards ont quitté leurs terriers. Tous les locataires de la montagne ont déguerpi. Allons! vieux limaçon, sors de ta coquille! viens boire un coup avec nous à la cantine; je t'invite.

— C'est moi qui régale, ripostait Cantareil; je paye une tournée à l'auberge de la Pescaderie, de l'autre côté de la montagne. Mais pas aujourd'hui; plus tard, quand tu pourras m'y conduire par le chemin des taupes. Seulement d'ici-là, le vin aura le temps de vieillir...

— Prépare tes sous et fais rincer les verres, concluait le maître mineur. La montagne sera aussitôt en perce que la barrique.

Les semaines passèrent. Octobre était venu. Le poisson ne se montrait plus dans les eaux du Célé, refroidies par les pluies d'automne. La pêche ne rendait pas : à peine quelques anguilles aux cordes, une pincée de menuaille

dans les nasses. La chasse elle-même n'était guère plus fructueuse. C'était la bonne saison, pourtant. Tourdes, grives, merles noirs, merles gris, les oiseaux de passage descendaient en bandes des hauts plateaux de la Tronquière, où la neige avait commencé de paraître. Cantareil les entendait bavarder, s'appeler le matin, sur les peupliers à demi-effeuillés, le long de la rivière, et la petite outarde jetait dans la nuit son cri triste pareil à la plainte d'une brouette mal graissée.

Mais le gibier se défendait, cette année-là; le laiton des collets se rouillait, les grains de genièvre moisissaient sous les assommoirs.

Le tapage des chantiers, l'explosion des coups de mine épeuraient le peuple naïf des lapins et des grives. Les meilleurs postes, les passages les plus fréquentés demeuraient improductifs. Et où en chercher d'autres? Deux ou trois jours de suite, Cantareil était rentré bredouille. Et sa haine contre le tunnel s'exaspérait de cet affront. Si loin qu'il allât, au fond des plus reculées solitudes, le fracas des explosions le poursuivait, longuement prolongé par les échos de la montagne, lui défendait d'oublier l'ennemi.

Un après-midi, cependant, cette musique de malheur s'arrêta. Deux heures, trois heures de silence! Cantareil, ce jour-là, avait poussé une pointe du côté de Blars, où on lui avait signalé un fort passage de grives. Il supposa d'abord que la distance trop grande l'empêchait d'entendre; le vent aussi, peut-être, qui soufflait à l'opposé, emportait les bruits vers les *grèzes* de Saint-Chel. Mais les hasards de la chasse l'ayant ramené vers Sauliac, il eut beau écouter, le tunnel restait muet, la poudre ne parlait pas. Evidemment, les mineurs étaient en chômage, en grève peut-être. Oh! si ça pouvait être la grève!

La journée s'avançait quand il arriva à sa *crose*. Tout de suite, il comprit qu'il y avait du nouveau en bas. Mineurs, terrassiers avaient quitté les chantiers avant l'heure; quelques-uns buvaient, attablés au seuil de la cantine.

Cantareil fut signalé, dès qu'il parut au bord des roches.

— Eh! Cantareil? Payes-tu ta tournée? C'est le moment. Du bon, du vieux, tu l'as promis, exécute-toi. Descends un peu de ton perchoir! Descends, qu'on voie si tu es un homme de parole...

Cantareil descendit. Consterné et curieux. Que la montagne fût percée, il en doutait encore. En bas, il trouva l'ouverture du tunnel

pavoisée de drapeaux, enguirlandée de buis comme la porte d'une mariée. Avant d'entrer, le braconnier se signa.

— Un coup de raide t'aurait mieux profité que ton signe de croix, plaisantait le maître mineur. Il fait froid par ici, je t'en préviens.

— Et obscur..., compléta Cantareil qui buttait au premier pas.

Le sol tantôt s'exhaussait, tantôt s'affaissait, obstrué de débris, troué de fondrières, barré par les boisages qui soutenaient la voûte. De l'eau suintait, s'étalait en bourbiers où les camarades s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe, et, dans les ténèbres de plus en plus épaisses, leurs voix leur revenaient, en écho, dénaturées, inquiétantes. Plus inquiétant, redoutable, un bruit les arrêtait bientôt. Des pierres, de menues esquilles s'éboulaient, glissaient entre les boisages. Il en tomba une si près de Cantareil qu'il sentit sur la joue le vent de sa chute.

— Va toujours, c'est rien! l'encourageait le camarade. Les pieds-droits tiendront, comptes-y; c'est moi qui les ai plantés.

Ils avançaient lentement, à tâtons.

— Tiens, regarde! s'exclamait tout à coup le mineur. Pas la peine d'éclairer. Voici le grand *calel* — la grande lampe — qui vient à notre rencontre.

De la clarté naissait, grandissait devant eux. Quelques pas encore et ils sortaient du tunnel... Déjà les peupliers, les maisons, l'auberge de la Pescaderie, montaient au fond, dans la lumière.

— Arrive, *garrétou!* dépèche-toi, jambe en retard! criait le mineur au braconnier, qui demeurait là planté, comme hébété par le miracle.

Et l'homme filait droit, en même temps, devançait le braconnier.

Un fracas terrible derrière lui le fit se retourner. C'était comme si la voûte avait crevé, si le tunnel se fût écroulé sur ses talons. Rien qu'un bloc, cependant; mais Cantareil était dessous, — mort!

— Le tunnel lui a porté malheur, concluait l'aubergiste. C'est égal; il a perdu son pari; mais il n'a pas payé l'enjeu. C'était un malin, ce Cantareil!

# LE DIMANCHE DE JEAN-PIERRE

Jean-Pierre est seul. Thrésil, sa bru, aux vêpres avec Annétou, la petite dernière, son fils Cyprien à la chasse, Jeanti, son filleul, à la danse, tous ceux de la maison sont partis. Jean-Pierre est seul. Depuis des années déjà il ne descend plus au village, le dimanche. Qu'irait-il y faire avec ses hardes rapiécées et sa barbe de quinze jours? Sa barbe, il ne s'en inquiète guère, et ses hardes, ce n'est pas la peine d'en commander de nouvelles; il n'aurait pas le temps de les user. Il est vieux, il est infirme. Il est l'impotent qui somnole sur les cendres, le pâtre débile qui se traîne sur son bâton, derrière

le troupeau, le mannequin vivant, chargé d'épouvanter les pigeons maraudeurs, au temps des semences. On l'abandonne et il s'abandonne. Depuis que sa femme est morte, c'est comme s'il était mort à moitié.

Jean Pierre est seul. Assis sur le coffre au sel, au coin de l'âtre, il penche vers la chaleur des braises sa tête cavée d'ombre, ses cheveux blancs qui pendent en filasse sous sa bonnette de laine. Du silence l'enveloppe : silence du dimanche autour de la maison, autour de lui, plus intime, silence de la chambre. Pas d'autres bruits que le trottinement des rats sur le plancher, et encore, tombant de haut, par l'ample cheminée, la sonnerie des vêpres, étouffée, lointaine.

Jean-Pierre songe. A quoi? Peut-être à des événements de la terre, à des dimanches très anciens; peut-être à des années d'abondance, à des marchés avantageux, peut-être simplement, à la douceur de la minute présente, à la tiédeur des braises en caresse sur ses mains qui tremblent.

Jean-Pierre songe et les minutes passent, les tisons s'éteignent. Il fait froid, il fait triste dans la chambre, et, dehors, le soleil luit, le soleil d'automne fait signe à Jean-Pierre de sortir. Il sort. Les poules picorent le fumier devant la

porte; une giroflée tardive fleurit à l'abri du mur, près de l'évier. Et Jean-Pierre se souvient. Il revoit le pied de giroflée que sa défunte avait transplanté là, de chez elle, quand, nouvelle mariée, elle était entrée dans la maison. Ce pied est mort, mais les jeunes plants, ensemencés de graine, n'ont pas cessé de germer, de fleurir à la même place. Hier les giroflées fleurissaient pour la Marion, c'est pour Thrésil aujourd'hui, demain ce sera pour l'Annétou.

Péniblement, Jean-Pierre a dépassé le jardin, les alignements de salades, les carrés de choux hauts sur tige, avec leurs têtes rondes, frisées d'or pâle; il a longé le hangar, le pailler. Au delà, les terres commencent, l'héritage est devant lui, sur la pente; il l'embrasse, il le possède d'un coup d'œil. Une vigne en gradins, un champ de blé, un lopin de luzerne, une source à mi-côte, un ruisseau au fond, bordé de peupliers, c'est tout. Mais que ce peu est grand pour Jean-Pierre! Changements de cultures, annexions de terrains, que d'événements inclus dans le pli de cette combe! L'ancien les recense. Ici une enclave le gênait au début, là, un bosquet de chênes portait ombre aux récoltes. Et la source? Elle coulait à peine : rien qu'un naissant d'eau qui

séchait aux premières soleillées de juillet. Il avait creusé la source, arraché le bosquet, acheté l'enclave. Oh! le jour où il avait, pour la première fois, enfoncé le soc de la charrue dans ce morceau de terre longuement, ardemment convoité, quel triomphe! Et quel triomphe encore au dernier coup de bêche dans le tuf, au dernier coup de cognée dans le chêne, quand l'eau avait jailli du griffon, quand l'arbre, la racine en l'air, avait souffleté l'herbe de sa chute!

C'est lui pourtant, ce sont ces mains, à présent si débiles, qui ont réalisé ces miracles. Jean-Pierre s'exalte à ces souvenances. Puisqu'il en a encore la force, avant que ses yeux lui manquent tout à fait, avant que ses jambes lui refusent leur service, il veut, une dernière fois, parcourir le domaine. D'un pas moins pesant, d'un bâton plus hardi, il descend le sentier qui conduit à la source, il examine, chemin faisant, la vigne, les cultures. La vigne, récemment vendangée, porte encore des lambrusques, des grapillons qui mûrissent sur les pampres effeuillés; le blé, né d'hier, pointe sur les sillons. Tout va bien. Essoufflé, un peu las, l'ancien s'est assis au penchant du talus. Les coudes aux genoux, le menton dans ses mains, il regarde, il écoute. La douceur automnale le caresse; des perdreaux rappellent dans une friche, au sommet du co-

teau ; des grives caquettent à la cime des peupliers, des merles flûtent dans les broussailles, au bord du ruisseau. Et, par le pertuis du vallon, la musique grêle d'un bal villageois arrive par intervalles avec les souffles du vent. Et voici que, sur la cadence de la valse lointaine, un couple chemine, gravit la pente opposée de la colline, un couple d'amoureux. Le garçon a passé son bras autour de la taille de la fille : penché sur elle, il cherche sa figure, ses lèvres qui se dérobent, qui s'ouvrent au baiser. Jean-Pierre les a reconnus. Le garçon, c'est Jeanti, son filleul : et il n'a pas mal choisi sa bonne amie. Un beau brin de fille, cette Rouzil, et riche ! Plus tard quand elles se rejoindront, comme se joignaient tout à l'heure les lèvres des amoureux, les terres de ses parents et celles de Jeanti rempliront toute la combe.

Cernés comme d'une auréole par les rais du soleil couchant, les fiancés s'en vont, les fiancés disparaissent. Le soleil disparaît en même temps, le soir tombe. Depuis un moment déjà, la musique du bal a cessé, les merles ne chantent plus. C'est le tour des salamandres et des hiboux. L'air qui fraîchit avertit Jean-Pierre de rentrer à la maison. Mais la montée est dure. L'ancien a beau s'aider du bâton, se cramponner aux branches, aux racines, il avance à peine.

Ses jointures craquent, ses poumons halètent, sa pauvre machine usée, détraquée, ne suffit plus à l'effort. Est-ce qu'il va demeurer là, en détresse? Il se raidit pourtant, il se hisse, il touche enfin au sommet. Le hangar l'accueille; il se laisse tomber sur une pile de planches, couchées à terre, le long du mur. Ce sont des madriers de chêne débités depuis longtemps, prêts à menuiser. Tout en reprenant le souffle, Jean-Pierre les compte, les mesure de l'œil, en long, en large. Il a trouvé leur emploi.

— Que faites-vous là, père?

C'est Cyprien, qui rentre de la chasse.

— Tu vois; j'examinais ces planches. Tu as eu une bonne idée de les garder. Elles iront bien pour ce que je veux en faire : celle-là, plus large, pour le fond, les quatre autres pour les côtés et le couvercle; avec les restes, on fermera les deux bouts. Il y a juste ce qu'il faut.

Cyprien a compris.

— J'y avais pensé, dit-il simplement. Mais qui sait à qui elles serviront? L'âge n'y fait rien; je peux passer avant vous.

— Non, non; c'est mon tour, et ça ne tardera guère. Tout à l'heure, en montant, j'ai cru que c'était la fin. Si ma caisse était prête, je m'en

irais plus tranquille. Et il y a bien pour deux journées de travail. Faudra commander Pierril.

— Justement, j'avais besoin de lui pour réparer la crèche; je lui ai parlé; il viendra demain.

— Et moi, je le surveillerai. Comme on fait son lit, on se couche, et, cette fois, je serai couché pour longtemps.

## L'AVEU

Depuis trois jours, Tarabel, le fusilier Justin Tarabel, est en cellule. On l'accuse d'avoir volé, pendant la nuit, le porte-monnaie d'un camarade. Lui proteste, et de fait, personne ne l'a vu; mais c'est tout comme. Tarabel est sous clef, et l'instruction suit son cours. Interrogatoire sur interrogatoire. L'accusé n'a pas le temps de souffler. Ce matin encore, l'adjudant est venu, et, après l'adjudant, le capitaine.

Le capitaine s'en va; Tarabel s'allonge sur le lit de camp, il appuie sa tête au traversin de bois. Il songe. Il revoit l'acte : le porte-monnaie tombé de la poche du permissionnaire ivre, qui

se déshabille à la hâte, qui s'endort. Et lui aussi voudrait dormir; il ne peut pas. L'argent le fascine, si près de lui, au pied de son lit. Il n'a qu'à allonger la main, — il l'allonge, — à vider le porte-monnaie, — il le vide, — à le replacer où il était, — il le replace... Le coup est fait. Et la tentation, le geste, tout cela n'a pas duré plus de temps qu'il n'en met à se souvenir.

Le voleur n'a pas réfléchi avant; après, il ne réfléchit pas davantage. Il en est encore à l'ahurissement de la première minute; l'instinct qui l'a poussé à prendre l'argent lui commande maintenant de nier sa faute; il niera, il protestera jusqu'au bout. Et ce n'est pas si commode qu'on pourrait le croire. Tout à l'heure, pressé, harcelé de questions, il a failli céder; l'aveu était au bord de ses lèvres. Il a dû se raidir, serrer les dents; s'il avait parlé, il lâchait tout.

Le danger est passé; Tarabel se détend un peu; il rêvasse, il écoute. Un chariot grince dans la rue; une compagnie rentre au quartier, tambours battant, après une marche d'épreuve. Puis c'est un cri d'hirondelle, un cri de joie éperdue qui tombe du ciel, par l'ouverture de la lucarne. Les hirondelles sont revenues!

Sans doute, elles bâtissent leurs nids, là-bas, au village. Les hirondelles! Elles glissent entre

les pruniers en fleurs, dans le verger; elles frôlent la pâleur des seigles qui ondulent dans la plaine herbeuse. Images de joie qui finissent brusquement en angoisse. Le père, la mère, que font-ils maintenant? Les mauvaises nouvelles voyagent vite. Ils savent où il est, ils se désolent... à moins qu'ils ne soient déjà en route vers la caserne.

Tarabel écoute, et des pas montent l'escalier; la porte s'ouvre... Ils sont là! Une lettre du capitaine les a renseignés; ils sont partis au plus vite. Très humble devant l'épaulette blanche de l'adjudant, le père a demandé à voir son fils.

— Justin Tarabel, de la sixième? Parfaitement. En cellule pour vol, c'est bien ça? On va vous conduire. Et tâchez de le secouer un peu, c't' individu. Têtu comme une mule, le bougre! Veut pas avouer. Tant pis pour lui! On lui en fera manger de la prison!

— Et s'il avoue? interroge la mère.

— S'il avoue, ça ira plus vite d'abord, et puis, on ne sait pas; p't'ète ben qu'ça finira mieux. Ceusse qui n'avouent pas, vous comprenez, on leur y colle le maximum. Et ahi donc!

— Il avouera, notre Justin; si c'est lui qui a

pris l'argent, il avouera bien sûr! affirme la mère.

— A la bonne heure! Ce que je vous en dis, c'est dans son intérêt, à c't' êfant! Allez, marchez; je vas avec vous.

Sur le seuil de la cellule, l'adjudant s'est effacé. Le père entre, et la mère après lui, dans l'ombre.

En les apercevant, le premier mouvement de Tarabel a été de se reculer, de s'aplatir contre le mur; il s'y enfoncerait s'il le pouvait.

Le regard en dessous, la tête basse, il est là, le petit paysanneau, pareil à une bête en cage, prête à mordre qui l'approche. Ni père, ni mère, il ne connaît plus personne; il est butté; d'avance il fait tête aux affronts. Inutile de se fâcher contre lui, il répondrait mal. Il vaut mieux l'amadouer; on verra ensuite.

— Te voilà enfermé, petit! à l'abri des coups de soleil! Eh! Eh! il n'est pas beau ton logement. Pas une chaise pour s'asseoir... Ta mère est là, tu sais. Tu ne veux pas lui parler, à celle-là non plus? Que t'a-t-elle fait? Allons, entre Toinette; tu n'as pas besoin qu'il t'invite, je suppose...

Elle entre, elle va vers son Justin, les bras ouverts.

Lui, rien; pas une parole, pas un geste : la figure, l'attitude d'un étranger, presque d'un ennemi.

— Justin, mon Justin!

Elle se jette sur lui; il résiste; du coude, des mains, il l'écarte. C'est une vraie lutte où la tendresse, à la fin, est la plus forte. Au premier baiser, le malheureux est vaincu. Il se laisse aller dans les bras qui l'attirent, qui l'étreignent. Le régiment, la cellule, il a tout oublié. Il est redevenu le bon petit garçon qu'il était il y a trois mois, avant la caserne, l'enfant sage, l'enfant docile. Elle n'a pas besoin de le presser beaucoup, la maman, pour lui tirer les vers du nez. C'était si lourd à porter, ce secret. Très vite, sans relever la tête, il raconte : « Le porte-monnaie était tombé; je l'ai ramassé. Histoire de m'amuser un brin, de payer des tournées aux camarades. L'argent, je l'aurais rendu plus tard, quand j'en aurais reçu de chez nous. »

Explication insuffisante pour le conseil de guerre. Mais la mère s'en contente.

— Pauvre petit! Je le savais bien, moi; j'en étais sûre que tu n'étais pas un voleur. Et, se tournant vers son homme : c'est ta faute, dit-elle. Combien de fois te l'ai-je dit? Et toi, tu ne voulais pas m'entendre, Oui, c'est ta faute; le

malheur ne serait pas arrivé si tu avais envoyé de l'argent à Justin.

Le père s'excuse :

— Nous avions la taille en retard à payer au collecteur. Et l'année est mauvaise. Comment faire? Depuis que Justin est parti pour le sort, nous avons été obligés de prendre un homme à sa place pour travailler les terres. Quarante sous par jour! On ne m'a pas enseigné le moyen de faire de l'argent avec les dents...

— Dix francs de plus ou de moins! nous n'aurions pas été plus pauvres. Et le petit ne serait pas où il est.

— Il n'y restera pas longtemps; ne te tracasse pas, Toinette. Pour une bêtise d'une pistole, on ne va pas le laisser moisir en prison. On était fâché contre lui, parce qu'il ne se décidait pas à avouer; à présent, les chefs caleront doux; l'affaire s'arrangera.

Justin hoche la tête. Il n'est pas si sûr que ça, lui, de l'indulgence des chefs. Le Code militaire ne plaisante pas. Mais ça l'a soulagé quand même, de parler. La lutte est finie, la lutte mauvaise qu'il soutenait depuis trois jours contre les autres et contre lui-même. Maintenant qu'il avoue, on le laissera tranquille. L'instruction, les débats, ça ne le regarde plus. Il n'a qu'à patienter en attendant la décision des juges. Et

puis, la présence des siens le réconforte; tant qu'ils sont là, près de lui, il lui semble qu'il ne peut lui arriver rien de mal. Les vieux sont un peu rassurés, eux aussi. Assis tous les trois sur le lit de camp, Justin au milieu, appuyé à l'épaule de sa mère, ils causent, ils parlent de la foire, des récoltes.

Les pruniers ont un peu souffert de la gelée, mais les pêchers sont couverts de fleurs; et la vigne commence à débourrer. Tout irait bien sans la pluie, qui a détrempé les guérets. C'est comme de la boue. Impossible, explique le père, d'ensemencer le maïs.

Ils bavardent, et dans le corridor, derrière la porte, l'adjudant s'impatiente. Le maïs, les labours, ça ne l'intéresse guère, lui, le rengagé, le vieux brisquard. Maintenant qu'il a ce qu'il voulait, qu'il tient l'aveu, il ne pense qu'à se débarrasser au plus tôt de ces gens-là.

— Assez causé, vous autres, intervient-il brusquement. Allons, il est temps de déguerpir.

— Déjà! soupire la mère.

On s'embrasse, on se quitte. La clé tourne dans la serrure. Les vieux descendent l'escalier, le cœur gros de la séparation.

— Pas vrai, que vous ne le retiendrez pas

longtemps, monsieur l'adjudant? s'informe le père. Vous l'avez entendu; il n'est pas si fautif que vous le pensiez, notre Justin. C'est que, vous ne nous connaissez pas; nous sommes de braves gens. Demandez à qui vous voudrez, au maire, au curé, les Tarabel n'ont jamais fait tort d'un liard à personne. Vous pouvez dire ça de ma part au capitaine, au colonel. Justin a eu un mauvais moment; mais c'est un honnête garçon.

— C'est bon, c'est bon..., ronchonne l'adjudant, qui a repris son air de service, un air pas tendre.

Et la mère insiste !

— Pensez-vous qu'on le laissera sortir pour le congé de Pâques? Il aura besoin de se refaire après cette secousse, le petit. Il a bien mauvaise mine, et il doit être mal nourri en prison. Ah! s'il pouvait venir manger l'omelette de Pâques avec nous!... Avec vous aussi, monsieur l'adjudant. C'est dit... vous viendrez tous les deux...

Les vieux s'en vont. Et l'adjudant ricane dans sa moustache, dans sa grosse moustache parfumée de rogomme et d'absinthe :

— L'omelette de Pâques! Elle est bonne,

celle-là, avec son omelette. Comptes-y, qu'il la mangera. Et salée encore! Maintenant qu'il avoue, son compte est clair. Enfoncés, les paysans !

# LA LOUTRE

Le brouillard nous investit depuis quelques jours ; la planète finit à trois pas ; un arbre qui s'égoutte en larmes pesantes sur la litière des feuilles pourries, des plantes défuntes à demi-vêtues de givre, blanches et noires comme des verroteries de cimetière, un squelette de broussaille où piaulent des oiseaux hérissés, roulés en boule, la lisière d'un champ où du blé grelotte, mortifié par le gel, çà et là une silhouette confuse qui s'ébauche dans le gris, l'ombre d'un paysan qui manie le fantôme d'une bêche, c'est tout l'horizon de mes promenades. La rivière engourdie, presque morte, a pris des apparences

de Styx, avec les cadavres de feuilles qu'elle charrie, avec les saules qui se penchent éplorés sur l'eau sans reflet. D'où vient-elle? cette eau, où va-t-elle? Elle sort de l'ombre, elle se perd dans le mystère. Des cris rauques de canards siffleurs sortent de l'invisible; ils planent un moment, ils se perdent dans le silence. J'hésite au seuil de ce pâle royaume. Qu'y a-t-il derrière ce voile, cette souple prison qui s'ouvre à mesure que j'avance et se referme sur mes pas? J'hésite et le spectacle change. Un disque blanc, d'un blanc de métal, luit tout à coup, suspendu au plus épais de la nuée. Le soleil lutte, le brouillard recule; c'est pendant quelques minutes une fuite éperdue de vapeurs qui se déchirent, qui se dissolvent, qui se reforment. Des lambeaux d'azur, d'un azur infiniment léger, infiniment tendre, se révèlent; des fragments de paysage, un bouquet de chênes, un rayon de vigne flottent, comme des visions irréelles, dans le cadre mouvant qui s'étrécit, s'amplifie, s'étrécit encore. Visions brèves! Le disque pâlit, s'éteint, la lumière s'obscurcit, la prison se referme. Elle ne se rouvrira pas d'aujourd'hui.

Pour lui échapper, j'évoque les anciens hivers, les hivers lumineux de mon enfance; un hiver surtout. Une épidémie de rougeole avait licencié

le collège, m'avait gratifié de vacances imprévues. C'était aux environs de Noël, autant qu'il m'en souvienne. Semaine exquise! L'automne, cette année-là, ne voulait pas finir. L'arrière-saison se prolongeait en lente agonie. Les arbres avaient gardé leurs frondaisons à peu près intactes. A peine si, plus délicates, les feuilles des peupliers avaient quitté les branches, semant une jonchée d'or pâle sur le velours vert des prairies. Légèrement roussis par les gelées matinales, les bois gardaient leur mystère, les bordures de chênes qui divisent les héritages abritaient du vent de bise la verdure tendre des jeunes blés.

Cependant, toutes les récoltes étaient rentrées, gaulées les noix et les châtaignes, râflés les derniers fruits sauvages, les nèfles, les sorbes dont la maturité violette se confond avec le deuil des taillis. Il n'y avait plus rien à glaner dans les bois, le long des chemins où je promenais mes vagabondages. Que faire, alors? Admirer, contempler? Ces plaisirs n'étaient pas de mon âge; ils ne contentaient pas ma folie d'agir, mes goûts de flibuste et de maraude. La chasse me tentait; mes jambes n'étaient, malheureusement, pas assez longues, pour emboîter le pas à mes grands frères qui, levés à la pointe du jour, arpentaient les guérets à la

poursuite des lièvres et des perdrix. La pêche? A la bonne heure; mais la saison était passée; je le croyais du moins. Demi-campagnard, citadin par force pendant dix mois de l'année, je n'avais encore que des notions incomplètes sur la vie rustique, sur les mœurs des plantes et des bêtes. Je pensais que, les vacances finies, les premiers froids venus, les poissons n'avaient rien de mieux à faire que de plonger dans la profondeur de leurs retraites, d'hiverner là, dans la tiédeur de la vase, hors de la portée des lignes et des appâts. Ma surprise fut grande le jour où, m'étant hasardé à suivre les chasseurs en quête de sauvagine à travers les *ramiers*, (plantations de peupliers) et les îlots de la Garonne, notre toute proche voisine, j'aperçus des pêcheurs, roseau en main, jetant et relevant leurs lignes sur les berges. Et leurs prises, je pus m'en assurer, n'étaient pas négligeables; des perches, des brèmes qu'on appelle aussi des *platusses*, frétillaient dans leurs paniers.

Le lendemain, sans plus tarder, je descendis à mon poste habituel, en face de l'îlot de Bigorre, au confluent où le petit bras — la *gaure* — après s'être jouée comme une rivière de parc entre les saulaies et les plantations de *carolins*, vient se perdre dans la masse torrentueuse du grand fleuve. Excellent coup, l'été, aux eaux

basses, quand la gaure, à peine alimentée en amont, se déverse en un paisible estuaire, sur un lit d'arène, favorable aux ébats des anguilles et des goujons. Mais avec les pluies de l'automne la scène avait changé. Le sable emporté par les crues avait fait place à de grands fonds tumultueux, agités d'impérieux tourbillons, où luttaient les courants contraires. Ma pauvre ligne d'écolier, lestée d'une plombée minuscule, flottait à la dérive, avalée ou vomie par la spirale des entonnoirs, accrochée à la chevelure des algues, des sagittaires, nouée et dénouée selon le rythme des remous.

Impossible de travailler proprement dans la bataille de ces gouffres. J'avais beau monter ou descendre le bouchon, renouveler les amorces, rien ne venait. Découragé j'avais fini par abandonner ma ligne au fil de l'eau; les poissons se prendraient tout seuls, s'ils voulaient. Allongé, je serais mieux pour les attendre.

L'herbe sentait bon autour de moi; il faisait tiède; le soleil, qui penchait déjà vers le couchant, envoyait à travers la colonnade grise des peupliers des rayons jaunes qui se posaient en caresse sur l'herbe molle, fléchissante, comme fatiguée de vivre. En face, de l'autre côté de la gaure, des saules s'élançaient en bouquets, masse légère, ondulante, docile aux volontés de l'air.

A gauche, c'était la nappe étalée du fleuve, la palpitation de cette vie mystérieuse qui s'en allait à longues tirées, cédait à l'attrait de la pente. De ce côté, l'eau remplissait tout l'horizon ; des îles la peuplaient, des bancs de sable émergeaient çà et là, des déserts de galets bordaient la berge opposée, si lointaine qu'à travers la coupure des palissades on distinguait à peine la perspective des ramiers, la fumée des chantiers établis dans les ventes. Et ces choses m'apparaissaient fragmentées, coupées par la proche dentelle des herbes, des renouées, des menthes qui frôlaient mes cheveux, chatouillaient mes lèvres.

Un point bientôt arrêta mon regard, fixa mon attention. C'était, pas loin de moi, à la pointe d'un roc, la silhouette d'un pêcheur, posté au bord de l'eau dans une attitude de héron à l'affût. L'homme ne m'était pas inconnu. On l'appelait la Loutre, sans doute à cause de ses prouesses de preneur de poissons, peut-être aussi à cause de sa casquette à oreilles pendantes, qu'il avait confectionnée de ses mains avec la peau d'un de ces amphibies, un concurrent dont il avait débarrassé la rivière. C'était un être taciturne qui vivait comme un sauvage dans une hutte abandonnée par les scieurs de

long à la lisière des ramiers de Bigorre. La pêche était son unique gagne-pain. Elle le nourrissait d'ailleurs amplement. Quand il en avait plus que sa suffisance, il allait vendre le superflu dans les villages riverains de la Garonne. Le vendredi, jour maigre, les ménagères voyaient arriver la Loutre avec un panier grouillant selon la saison de brèmes, de perches ou de cabots. C'est au cours de ces tournées, quand il s'arrêtait chez nous, que je l'avais aperçu. Ses stations étaient brèves. Contrairement à l'usage des campagnes où les déballages des colporteurs, les haltes quotidiennes du facteur rural s'accompagnent de bavardages sans fin, arrosés, pour humecter les langues, d'une goutte de vin pur, les visites de la Loutre se passaient en pantomimes.

Il négociait par gestes, approuvait ou refusait d'un signe de tête, énonçait ses chiffres avec ses doigts. Muet comme ses poissons. L'accueil qu'on lui faisait, il faut bien l'avouer, n'était guère encourageant. Etait-ce que l'individu ne payait pas de mine, hirsute et loqueteux comme un trimardeur, avec un air en-dessous, une de ces figures qu'on n'aime pas à rencontrer au coin d'un bois? C'était cela et autre chose encore : une histoire peu flatteuse; laquelle? je ne le savais pas au juste, mais enfin une vilaine his-

toire, un malheur, comme disent nos paysans, et cette légende le précédait, le suivait, quand la porte avait claqué en insulte sur ses talons.

Tel quel, je l'admirais, je l'enviais ce jour-là. Quel secret pouvait bien avoir ce diable d'homme, quel appât pour amorcer les poissons à tout coup? Ma curiosité croissait à chaque nouvelle prise, et avec la curiosité la tentation, la volonté bientôt d'aller voir comment il opérait. Le chemin pour arriver jusqu'à lui n'était pas des plus commodes. En aval de la gaure, la berge se dressait en falaise rocheuse. A peine si une marge étroite de tuf, mordue, ébranlée par l'assaut du fleuve, séparait les roches surplombantes des gouffres de la Garonne. Il fallait le pied infaillible, l'expérience de la Loutre pour se hasarder sur ces pentes dangereuses. Vingt fois, je faillis glisser, faire le plongeon, sans que le pêcheur, qui me regardait venir, intervînt d'un geste d'avertissement ou de secours. Mon idée était de l'interroger en passant, de surprendre ses procédés, et d'aller plus loin les mettre en pratique. Mais, une fois arrivé près de lui, force me fut de prolonger le tête-à-tête. Le sentier se perdait au delà, immergé par le fleuve; la falaise au-dessus se haussait en muraille, et le courage me manquait, à peine

en sûreté, de reprendre le mauvais chemin qui m'avait conduit à cette impasse.

J'étais là, un peu embarrassé de ma personne, ne sachant quoi dire à la Loutre qui, les yeux plantés sur le bouchon de sa ligne, ne bougeait pas plus qu'un terme.

— Paraît que ça mord, aujourd'hui ; la perche donne, m'informai-je à la fin.

Pour toute réponse, le pêcheur souleva le couvercle de son panier.

Ce fut une vision éblouissante d'écailles d'argent, de nageoires roses, un fouillis où dominaient le dos zébré des perches, le ventre plat des brèmes.

— Là-bas, continuai-je, je n'avais pas une piquée. Alors, je suis venu. Ça ne vous ennuie pas de pêcher seul?

La Loutre haussa les épaules :

— Des camarades? merci, grommela-t-il à demi-voix, entre les dents. Des jaloux qui viendraient ensuite empoisonner mes coups, y jeter des broussailles pour accrocher mes lignes...

— Et qui vous prendraient vos secrets... complétai-je.

Le pêcheur laissa échapper un gloussement étouffé, une sorte de ricanement intérieur. Sa figure s'éclairait en même temps, la malice lui déliait la langue :

— Mes secrets? On vous a dit que j'avais des secrets. Je voudrais bien savoir qui. Quelque imbécile sans doute. Que vous le croyez, vous, passe encore; vous êtes jeune, vous n'avez pas la connaissance. Mais les autres, tous ces badauds qui sont là à me regarder comme on regarde un charlatan en champ de foire, ils me font rire. Il y en a qui m'ont offert de l'argent pour que je les enseigne... De bons yeux, de bons outils graissés avec de l'huile de patience; le voilà, mon secret. Et puis, faut être né là dedans; faut avoir barboté dans l'eau quand on était tout petit. Chacun son métier, voyez-vous. Tous ces farceurs-là, qui viennent bricoler le dimanche, histoire de tuer le temps, s'y entendent à peu près autant que moi à chanter la messe. Feraient mieux de jouer la manille au café que de venir ici, me voler mon pain. C'est bien assez des râfles que font, chaque jour, sous mon nez, ces avale-tout de fermiers avec leur nouveau trémail : un filet de 200 mètres de long! Quand ils le retirent, c'est comme s'ils mettaient la rivière dans leur poche. Canailles, va! Ah! si je les tenais, si jamais ils me tombaient sous la main, les salauds, je les enverrais boire un coup. Ils engraisseraient les carpes au lieu de les prendre!

J'écoutais, stupéfait, de cette explosion de menaces.

Pas commode, décidément, l'individu! Les yeux lui sortaient de la tête, ses poings se crispaient comme s'ils broyaient de la chair vive, et ce casque en poil de bête qui se hérissait sur son front! Je n'étais pas rassuré. La Loutre s'en aperçut; sa colère tomba.

— As pas peur, mon garçon, dit-il avec une douceur dans son brusque tutoiement. Sois tranquille; je ne t'en veux pas, à toi, ce n'est pas ta faute si l'on fait des misères à la Loutre. Il y a longtemps qu'on m'embête, vois-tu. Sept ans à Cayenne pour commencer. Et pourquoi? Parce que je demandais le droit au travail, la terre aux paysans, la justice enfin! Ils m'ont pris, ils m'ont embarqué. J'avais une femme, un enfant. Quand je suis revenu, personne. La maman, le petit m'attendaient, logés aux frais de la commune, au cimetière. Joli retour! Mais patience! Tout n'est pas fini. Un jour viendra peut-être... Ce jour-là, tu entendras parler de la Loutre; j'ai un compte à régler avec deux ou trois individus; ils auront de mes nouvelles. Vive la Rouge! nom de Dieu! allons, petit, tu ne comprends pas? ça ne fait rien. Tu vas crier avec moi, et qu'on t'entende : « A bas l'empereur! Vive la Rouge! »

Je criai; ma voix s'étranglait dans ma gorge. Heureusement, une piquée fit diversion; aussi-

tôt le bouchon en danse, j'oubliai d'avoir peur, la Loutre ne pensa plus à la politique. En un tour de main, le poisson fut ferré, mis au panier : une perche d'une livre. D'autres suivirent, un cabot, une brème, un barbillon. La passion de la pêche m'avait repris.

— Si j'essayais, moi aussi? demandai-je timidement au camarade.

Le vieux me toisa d'un regard, toisa ma ligne.

— Mauvais outils! prononça-t-il. Le roseau est trop court, la ligne est faible. Que veux-tu faire avec ça? C'est bon pour prendre des poissons rouges dans un bocal. Vas-y tout de même si ça t'amuse...

J'amorçai, je lançai ma ligne à bout de bras, si loin qu'elle pouvait aller; silencieux et fervent, j'attendis. Calme plat; pas une touche en trois quarts d'heure.

— Je crois que c'est fini de rire aujourd'hui, signifia la Loutre. Nous pouvons plier boutique. Le soleil descend et la rivière monte. La neige a fondu ces jours-ci dans la montagne; l'eau charrie du limon. Et le courant augmente. Mauvaise affaire pour les brèmes qui se plaisent en eau calme. Elles vont se réfugier dans les dormants de la Mouline. Sans compter que la crue pourrait bien nous couper la retraite. Allons! oust!

Tout en pliant sa ligne, le pêcheur regardait du côté des éboulis à travers lesquels je m'étais, tantôt, frayé un passage. La Garonne les avait déjà recouverts en partie. La bave des remous les investissait lentement.

— Eh! eh! on aura du mal à s'en tirer, conclut la Loutre, en hochant la tête. Attention, petit! regarde bien où tu passes.

Le panier au bras, le roseau à la main, le camarade avait pris les devants.

Je le suivais anxieux. La nuit arrivait; dans le recueillement du crépuscule, la rumeur du fleuve montait, assourdissante. Du lieu, de l'heure, du singulier tête-à-tête, une frayeur me venait, qui paralysait mes mouvements. Arrivé devant un mauvais passage, une érosion à pic avec tout juste la place pour poser le pied, j'hésitais à me lancer; la Loutre m'enleva à bras-le-corps, d'un geste brusque, brutal presque. Qu'allait-il faire de moi? Il me posa délicatement sur l'herbe. Nous étions hors de danger, en bonne route, désormais.

— Merci, la Loutre.

Le bonhomme riait.

— Avoue que tu as eu peur, tout à l'heure, quand je t'ai empoigné. Tu croyais que je te voulais noyer, sans doute... Ce que c'est que d'avoir mauvaise réputation! Allons, bonsoir,

petit. Tu n'as plus besoin de moi présentement. Tu vas retrouver ton papa et ta maman, et la bonne soupe, et le lit chaud où tu dormiras la grasse matinée. Moi je vais coucher à mon hôtel, là-bas, au bord de la Garonne, un hôtel sans fenêtre, sans cheminée, sans lit : l'hôtel des Mille-Puces! Que dis-tu de l'enseigne?

Je partais, la Loutre me rappela.

— Eh bien! et ton poisson, tu ne veux pas le prendre?

— Mon poisson! Il est dans la Garonne; je l'y laisse.

— Tu oublies que je suis un partageux. La pêche n'a pas été mauvaise aujourd'hui, il y en a pour tout le monde. Tiens... encore cette perche, encore ce barbillon. Et demain, si tu en as fantaisie, viens me retrouver au coup de la Mouline. Je te ferai voir des brèmes...

Comment remercier la Loutre? De la monnaie je n'en avais pas lourd dans mon gousset, et, tel que je le connaissais, ce sauvage aurait été capable de me la jeter à la figure. Je lui tendis la main. Il la prit goulûment, la serra dans sa patte velue. Nous nous quittâmes.

Mes perches firent merveille à la maison. Mais je ne dis pas de qui je les tenais, je ne me vantai pas des générosités de la Loutre. L'individu n'était pas en odeur de sainteté chez nous. On

me reprocherait d'avoir lié connaissance avec lui ; peut-être me défendrait-on de le revoir.

Et si peu fixé que je fusse moi-même sur son compte, partagé entre un reste de frayeur et un commencement de sympathie, j'étais bien résolu à le rejoindre le lendemain au rendez-vous de la Mouline.

Une pluie malencontreuse me retint ce jour-là à la maison. Puis ce fut, plus malencontreux encore, un avis du principal, qui me rappelait au collège. Adieu la Loutre ! adieu la conquête des perches et des barbeaux ! La route que je devais suivre pour me rendre au chemin de fer et, de là, au chef-lieu, traversait la Garonne. Du haut du pont suspendu, je cherchai inutilement à découvrir le long de la rive gauche, théâtre habituel de ses prouesses, la silhouette du pêcheur de Bigorre. La Loutre n'était pas là, ni personne. La rivière était déserte. Pas une barque sur l'eau, pas un pêcheur sur les berges. En quelques jours, la Garonne avait pris son aspect d'hiver. Le vent de bise la cinglait d'aval en amont, la plissait de petites vagues en révolte qui luttaient contre la poussée du courant. Les feuilles arrachées des peupliers et des saules s'abattaient en essaims sur cette nappe mou-

vante ; serrées en grappes, elles s'en allaient lentement à la dérive, pareilles à des îles d'or. Au fond, sur la pâleur lumineuse du ciel, les peupliers de Bigorre se dissolvaient en fumées.

Je les revis, ces peupliers, quelques mois plus tard, aux vacances de Pâques, en pleine efflorescence printanière. La verdure s'éveillait, courait en buée verte à la cime des branches ; partout les bourgeons éclataient, semaient sur l'herbe naissante leurs capsules qui fleuraient la résine et le miel. La rivière aussi s'animait, recommençait à vivre ; les aloses, les cabots jouaient dans l'eau tiédie par le soleil ; des colonies de brignes flottaient immobilisées dans le rêve du frayage. La Loutre n'était plus là pour les taquiner. Les bergers de Bigorre l'avaient trouvé mort un matin dans sa hutte, mort comme un réfractaire, sans prêtre et sans médecin. La hutte elle-même, après avoir servi de refuge pendant quelques années aux chasseurs qui s'y anuitaient en attendant l'heure de l'affût aux canards, a été emportée par la grande inondation de 1875. Et ces choses sont déjà lointaines. A part quelques contemporains, quelques fervents de la ligne, qui, entre deux piquées, commémorent ses prouesses, personne dans le pays ne se souvient de la Loutre.

## PAROLES DANS LA NUIT

C'est la nuit, dans le causse : une nuit d'été, radieuse, éphémère. A peine si, dans cette saison, les travaux des champs s'interrompent pendant quelques heures. On a travaillé tard à la ferme; jusqu'à la dernière pâleur du crépuscule, on s'est agité sur l'aire blanche, autour de la gerbière entamée déjà, écornée par les battaisons. Après le souper, longtemps encore, des musiques ont traîné dans la moiteur de l'air : chansons de moisonneurs, stridements de cigales. Et tout cela est tombé peu à peu. Le silence s'est fait. Il plane sur la maison endormie, il règne sur les frondaisons grêles du verger,

sur le désert blond des éteules. La terre, crevassée par la chaleur du jour, respire, abandonnée à la caresse des souffles nocturnes.

En bas, cependant, au pli de la combe qui descend en pente douce vers la rivière, dans les prairies étroites, enfermées entre les hautes murailles des peupliers et des frênes, des carillons légers courent au ras de l'herbe, se répondent à travers les cloisons de feuilles, d'un pâturage à l'autre. Ce sont les sonnailles du bétail, des bœufs et des vaches que les gens du causse mènent pacager la nuit, aux heures fraîches, quand les mouches dorment, quand l'herbe humectée par la rosée se fait plus appétissante. Des bouviers les gardent, abrités dans leurs guérites de pierres, allongés à terre, roulés dans leurs limousines, le feutre rabattu sur les yeux.

Jousep est là, chez lui, dans son pré, avec le bétail de la ferme. Les jambes croisées, appuyé du coude sur son bâton de berger, il regarde faire un moment les vaches qui boivent l'herbe à larges lappées. Puis, parce qu'il est jeune et qu'il a trimé au battage depuis le matin-jour, ses yeux se ferment, ses genoux fléchissent, il se laisse aller dans l'herbage, il s'endort dans la bonne odeur des menthes foulées par les ani-

maux : un sommeil sans rêves, comme celui de la Guinette et de la Caillole, des deux vaches qui, déjà lasses, bientôt repues, s'agenouillent près de lui, s'endorment à leur tour. A quoi rêverait-il, le petit? L'amour ne le tourmente pas encore; il est sans regret et sans désir. Sa petite âme insouciante s'exhale en un souffle régulier, paisible. Jousep dort, les vaches ruminent, et là-haut, dans l'étroite ouverture qui plafonne entre les bordures des arbres, les étoiles bienveillantes les regardent.

Combien de temps a-t-il reposé ainsi, le bouvier? Quand il s'éveille, rien n'a changé; c'est la nuit encore, c'est le silence. La prairie, à ses pieds, s'allonge, alcôve obscure, entre les rideaux frémissants des feuillées ; les vaches accroupies, figées dans le sommeil, émergent du lac noir de l'ombre. Seules, dans le décor immobile, les étoiles ont bougé un peu, les constellations penchent, avertissent le bouvier de la fuite des heures.

Soulevé à demi sur le coude, il observe, il écoute. Comme tout est léger, délicat, autour de lui! Feuilles et branches, les arbres se dissolvent en fumées; l'horizon de pierre qui monte, inflexible, au revers de la combe n'est plus que du velours qui flotte. Les contours hésitent, les perspectives mentent. Ce lumignon

qui clignote à travers les feuilles, est-ce un ver-luisant tout proche, est-ce le *calel*, la lampe qui veille dans une métairie lointaine? Les bruits eux-mêmes se dénaturent, plus expressifs dans la profondeur du silence. L'appel monotone du hibou, cette plainte qui sort, étouffée, mystérieuse, du creux d'un arbre, on dirait le sanglot d'une âme en peine, et le ruisseau qui pleure goutte à goutte au fond de la combe, il semble que, vraiment, il pleure.

Même pour l'œil exercé du petit pâtre, l'illusion s'impose, presque la peur. Il a beau s'en défendre, les supertitions lui reviennent, les histoires de l'autre monde : le battoir des lavandières de minuit, la ronde des *trêves*, des petites femmes blanches qui dansent, mêlées à la vapeur des étangs et des sources. Et voici justement un rien de brume, un flocon qui se lève, qui s'étire au bord du ruisseau. S'il allait, courant le long des bordures, envelopper celui qui regarde, l'entraîner jusqu'à ce que mort s'ensuive, dans son mauvais tourbillon!

Mais de la clarté vient, rassurante; de la blancheur émerge à la cime des arbres : la lune! Elle monte, elle s'épanche en pluie, en cascades, sur les frondaisons qui s'animent; brusquement le miroir d'une source jusque-là invisible se révèle; la rosée brille; la prairie tout entière

n'est plus qu'un ruisseau d'argent. Et les sonnailles qui tintent, les carillons qui palpitent sont comme la vibration de ces choses légères aériennes : de la musique de lune.

C'est si joli tout cela que Jousep ne songe plus à avoir peur. Il écoute, et des voix fortes, des voix graves s'interpellent, dialoguent, à côté de lui. Les bêtes parlent; un taurin, une vache; un meuglement enfantin, un bramement profond en réponse. Et le bouvier se rend compte. C'est un produit de la Guinette, un veau sevré depuis quelques jours, qu'on a vendu aux voisins, aux gens de la Régaldie. A travers la bordure qui sépare les pacages, il a flairé sa mère, il l'appelle. Lui, la gourmandise, l'espoir du bon lait tiède; elle, un reste de tendresse; peut-être sa mamelle trop enflée qui lui pèse, un instinct les soulève, les pousse l'un vers l'autre. La Guinette s'est dressée, elle se hâte vers la clôture. A travers les branches rompues, les bêtes vont se joindre. Mais Jousep est déjà sur pied.

— Oh! Guinette!

Le bâton levé, il menace la vache qui, docile, se retourne.

Et qui reconnaît-il en face de lui, derrière la haie, rabrouant le taurin à coups de gaule? Non

pas le vieux Guiral qu'il s'attendait à y trouver, mais sa fille, Bièbe. Elle a laissé tomber en courant la grande cape de bergère où elle s'était enveloppée pour dormir. Le fichu mal épinglé, les cheveux en désordre, échappés de la coiffe, un peu dévêtue, un peu fripée par sa coucherie en plein air, elle sourit sous le regard du bouvier qui la dévisage.

— Bonsoir, Bièbe!

— Tu pourrais aussi bien dire : bonjour! Minuit est passé depuis longtemps!

— C'est donc toi qui gardes, ce soir?

— Il faut bien, puisque le père est malade. Un chaud et froid qu'il a pris hier, et la fièvre le tient...

— Je ne te croyais pas si près... Si j'avais su! A deux, le temps aurait passé plus vite; on aurait causé...

— Causer? Je ne te connaissais pas si bavard. C'est donc pour mieux parler la nuit que, le jour, tu retiens ta langue... Eh bien, cause donc, si ça te démange...

Jousep se tait. C'est vrai qu'il ne s'est guère occupé de Bièbe, jusque-là : bonjour, bonsoir, et les agaceries d'usage entre garçon et fille, mais sans y penser, du bout des lèvres. Et il ne sait par où commencer, maintenant... C'est drôle! il l'a toujours vue, cette Bièbe, et il lui

semble qu'il la voit pour la première fois. Ce front pur, ces belles joues fraîches, où avait-il les yeux, qu'il ne les ait pas remarqués?

Jousep se tait, mais son regard parle, goulûment, naïvement planté sur Bièbe — un regard qui désire, qui caresse.

Cependant, les bêtes, brusquement séparées, se sont rejointes dans une coupure de la haie; le taurin s'agenouille, se pend à la mamelle qui s'offre. Et Biébe va les séparer encore, mais Jousep s'est mis à rire :

— Laisse-le faire, va! Pour une fois, laisse-lui en prendre à sa soif! La Guinette en a plus que sa charge.

Le fait est que le lait ruisselle: il s'échappe des lèvres du taurin, il se répand en pluie blanche avec les rayons de lune, sur l'herbe molle de la prairie.

— Assez! assez! commande Bièbe. Que dira ta mère, tout à l'heure, quand elle traira la Guinette? Elle n'y trouvera pas son compte.

Bièbe parle et on dirait qu'elle chante. Oh! cette voix de cristal, cette voix fine qui vibre à travers les feuilles mouillées. Jousep, en l'écoutant, oublie de lui répondre.

— Ma mère croira que les anguilles de terre sont venues dîmer le lait de la vache; on prétend qu'elles ne s'en font pas faute, les gourmandes!

Et si elle ne le croit pas, tant pis ! Je prends la faute sur moi. Je l'aime, ce taurin, je le regrette. J'aurais eu du plaisir à le dresser, à l'atteler le premier à la charrue...

Il a dit ça comme ça lui venait, sans y penser, et, maintenant qu'il l'a dit, il le pense ; un grand désir lui vient de suivre le taurin à la Régaldie, de vivre à côté de Bièbe.

Et Bièbe a eu la même idée :

— Tu n'as qu'à te louer chez nous, dit-elle en souriant. Et ce sourire lui va si bien ! douceur et malice ensemble. Du coup, Jousep est empaumé.

— C'est vrai que nous sommes trop nombreux à la maison, et si les miens y consentent...

— C'est que... la place est prise ; Jordi la tient et mon père n'a pas envie de lui donner son congé. . objecte Bièbe.

Si elle avait voulu enflammer tout à fait le bouvier, elle ne pouvait pas mieux s'y prendre. La jalousie le mord, le malheureux !

— Peut-être aussi que tu ne te soucies pas de voir entrer chez toi une figure nouvelle. Il te plaît, ce Jordi, avoue-le...

— Pas plus lui qu'un autre, déclara Bièbe. Mais quelle idée de me questionner ! Tu es bien curieux !

— Et toi, bien secrète! riposte Jousep. Où serait le mal, si tu avais un galant?

— Puisque je te dis que je n'en ai aucun!

— Prends-moi!

Cette fois, ça y est. Il ne badine plus, le bouvier, et Bièbe n'a plus envie de rire. La lune les gêne, maintenant. Lui, a peur de laisser voir sa folie, elle son trouble.

Elle répond et sa voix est changée, si basse qu'il a peine à l'entendre :

— Prends-moi! C'est bientôt dit. Si je te prenais, ce soir, qui sait si tu ne te déprendrais pas, demain?

— Ni demain, ni jamais. Donne-moi seulement ta main en signe de consentement. Ce sera comme si le maire et le curé y avaient passé!

Tout en causant le bouvier a écarté les branches basses des frênes qui le séparent de Bièbe. La main offerte, il attend. Mais l'étreinte ne vient pas. Bièbe s'est ravisée. Après la main, si elle la lui donnait, le galant pourrait bien demander autre chose.

— Nous reparlerons de ça quand il fera jour, dit-elle. La nuit porte conseil. A tantôt!

Elle s'est enveloppée dans sa cape; elle s'en va, elle s'efface dans l'obscurité des bordures.

Mais, disparue, Jousep la voit encore; allongé sur l'herbe, il songe. Il ne comprend pas bien

ce qui lui arrive : il ne cherche pas à le comprendre. Il lui tarde de retrouver Bièbe ; le temps lui dure. Il voudrait pousser du doigt, sur le cadran du ciel, cette lune qui ne veut pas s'en aller, cette aube qui n'est pas pressée de naître.

La voici, enfin ! Rien qu'une rougeur à l'horizon, comme si elle hésitait, ingénue, si elle avait honte de paraître. L'aube rougit et les étoiles pâlissent ; l'une après l'autre, elles se fondent dans l'azur. La dernière est là, qui palpite, agonisante, au reflet de la source. Plus d'étoiles, plus de lune ! Et la rougeur elle-même, où est-elle ? Évanouie elle aussi, disparue du ciel oriental. C'est le jour qui se lève maintenant. Déjà les coqs le devinent, les allouettes l'annoncent. Debout, au seuil des fermes, les ménagères envoient aux échos l'appel matinal des cornes, le long appel qui déchire le silence.

C'est le signal de partir. Les vaches l'ont entendu. D'elles-mêmes, la Guinette, la Caillole quittent la prairie. Par les claies grand'ouvertes les closeries versent leur bétail sur le chemin qui grimpe au hameau. Lentement, à la file, les bêtes vont, résignées, vers la tâche quotidienne. Les bouviers les suivent. A l'écart des autres, Jousep et Bièbe complotent leur avenir. A la croisière de Trabuc, leurs chemins se sé-

parent, leurs mains se joignent. Le pacte est conclu :

— Bonjour, Bièbe!

— Salut, Jousep!

Ils s'en vont, les amoureux, et déjà ils ne sont plus les mêmes; ils ne sont plus ceux-là qui se parlaient à voix basse, dans le pré nocturne, sous la lune. Adieu le rêve! Ils ont repris leurs âmes, leurs visages du jour, de chaque jour. Se souviendront-ils, au moins? Y penseront-ils quelquefois, à la minute unique, à la minute qui ne revient pas?

Ils s'en vont, et le petit pré, là-bas, a disparu sous le couvert des arbres, et les arbres eux-mêmes ne sont plus qu'un peu de verdure au fond de la combe sans mystère, emplie par la certitude du soleil.

## CHASSE AUX ESCARGOTS

J'ai eu, jadis, un ami savetier. Il se nommait Lagante, et habitait en face de chez nous, au rez-de-chaussée d'une vieille masure, occupée par des ménages pauvres. Artisans et bourgeois voisinaient alors, bavardaient de porte à porte. On vivait dans la rue. Les messieurs et les dames du commerce tenaient salon sur le trottoir; des ménagères triaient leur salade, des familles d'ouvriers en bras de chemise jouaient au loto; des chœurs se formaient, entonnaient les vieux airs du pays. Assez tard, jusqu'au couvre-feu, ces concerts improvisés se prolongeaient au clair de la lune, éclairage gratuit qui sup-

pléait, ces soirs-là, les becs de gaz municipaux.

Les enfants usaient et abusaient de la liberté de ces mœurs patriarcales. Je passais ma vie dehors, avec les gens du quartier, invité chez l'un, chez l'autre, curieux d'amusements et de cuisines populaires. Chez Lagante j'étais comme l'enfant de la maison. Sa boutique m'attirait, avec son étalage de chaussures paysannes exposées sur l'appui de la croisée à côté du pot de basilic traditionnel, avec ses *formes* de bois, comme des ex-voto pendus aux murs, avec ses rouleaux de cuir fauve, où le tranchet du savetier découpait si lestement les empeignes.

Mais plus qu'à ses outils, plus qu'aux images en couleurs épinglées à la muraille, je m'intéressais à une certaine jarre de faïence, un pot à fleurs hors d'usage, logé au frais près de l'évier. Là, scellés sous une tuile, jeûnaient, dans l'ombre et le silence, des centaines d'escargots voués à un prochain sacrifice. Chacune en sa maison, loin du monde, ces innocentes bestioles se purifiaient ainsi, se délivraient des éléments impurs de leurs digestions, jusqu'au jour où Lagante, après les avoir soigneusement apprêtés de ses mains, lavés et relavés à grande eau, saturés de vinaigre et bourrés d'un hachis dont il avait inventé la formule, les jugeait en état de figurer sur sa table. Lagante avait la passion des es-

cargots farcis, et il me l'avait communiquée.

Mais, avant de les manger, il fallait commencer par les prendre.

Au printemps, quand l'orage éclatait, quand roulait à grand fracas le tonnerre, ce tambour des limaçons, le savetier se frottait les mains.

— Ça tape dur, là-haut ; le Père Eternel est en colère ; tant mieux ! tout à l'heure la récolte sera bonne !

Sitôt l'averse passée, nous nous mettions en chasse. Au bout du faubourg, nous nous engagions dans un de ces chemins verts, clos de haies vives, ombragés de vieux chênes, qui s'enfoncent dans la banlieue. L'herbe était encore mouillée, l'eau chantait dans les rigoles et les frondaisons nous aspergeaient au passage. Nous ne nous arrêtions pas à ces misères. Le gibier était là : des escargots énormes, avec des cornes qui n'en finissaient pas.

— Regarde celui-là, petit ! s'extasiait Lagante. L'animal s'étirait entre les doigts du savetier, s'allongeait désespérément dans le vide, puis effrayé, rentrait dans sa coquille. Lagante l'engloutissait dans le panier déjà à moitié plein. Et nous continuions notre cueillette.

Elles étaient charmantes ainsi à cette heure,

dans l'éclaboussement de la rosée que le soleil, vite reparu, diamantait, irisait de ses prismes, ces murailles vertes, de pruneliers, de viornes, d'aubépine, que nous explorions branche à branche. Toutes les floraisons printanières y éclataient à travers la pousse tendre des feuilles. Les thyrses minces de troënes, l'arabesque folle des églantiers se mêlaient en un bouquet de rustiques épousailles. Le mai déjà flétri éparpillait ses étoiles, comme une neige tardive, dans l'herbe du chemin, et plus bas, à travers la végétation luxuriante du fossé, c'était la pâleur virginale des stellaires pressées devant nous en troupe curieuse, la pluie d'azur des véroniques, le bleu délicat des myosotis, frais comme des yeux d'enfant.

L'orage avait mis les plantes en pamoison. Les menthes écrasées sous nos pieds, les grappes de troëne et de sanguine épanouies sur nos têtes nous envoyaient des bouffées de parfums, et longtemps après que nous les avions dépassées, les églantines nous poursuivaient de leur odeur de rose sauvage, si fine à la fois et si intense qu'elle me faisait penser à des fleurs de paradis.

Les escargots n'habitaient pas seuls l'épaisseur des fourrés. Quelquefois, c'était une grenouille qui s'offrait, aplatie dans l'herbe ; ses yeux d'or me fixaient, éplorés, sa gorge blanche se soule-

vait ; j'hésitais à la saisir. Mais le savetier n'y faisait pas tant de façons ; vivement il mettait la main dessus, la jetait dans le panier.

— Dans une carafe, avec une petite échelle en osier, elle nous servira de baromètre. Quand l'orage menacera, tu verras comme elle grimpe gentiment aux barreaux, pour respirer...

Ou bien c'était un merle qui fuyait à notre approche, qui s'évadait à tire d'aile de son nid, posé presque au ras de terre. La jeune nichée pépiait dans la mousse, et Lagante, grand éducateur d'oiseaux qui sifflent et d'oiseaux qui parlent, de geais, de pies, de sansonnets, marquait l'endroit, cassait une branche au-dessus du nid, pour le retrouver plus tard, quand ses futurs élèves auraient fini de s'emplumer.

Le soir venait cependant. Il commençait à faire obscur sous le couvert des arbres, au fond de ce corridor de verdure, où nous avions de la peine maintenant à découvrir les escargots.

La nuit nous chassait. Nous rentrions au plus court, à travers champs, le long des blés, des prairies noyées d'ombre, d'où montait le bruissement des grillons, le coassement des rainettes, plainte d'amour, concert de bêtes pâmées, que dominait la sonnerie des angélus, la voix grave des clochers, érigés en silhouette noire sur l'or pâle du couchant...

20

Souvenirs heureux ! Reflets dans l'ombre du passé !

Quand et comment finit ma passion pour les escargots, je ne l'ai pas oublié non plus. Lagante avait pris un apprenti, un nommé Julou, fils d'une femme veuve qui faisait le gros ménage du vieux garçon, lavait son linge et raccommodait ses nippes. C'était un mince et pâle et triste petit homme, toujours malade, une pauvre âme sans corps, avec des poignets de fille, et des jambes en bâtons qui sortaient de ses habits invariablement trop courts et trop larges parce qu'il grandissait et qu'il maigrissait de jour en jour.

En revenant des vacances, je ne trouvai pas l'apprenti chez Lagante.

— Il est plus malade, me renseigna le savetier ; il ne quitte pas le lit depuis quinze jours ; si tu veux le voir, tu feras bien de te presser.

Je le vis. Oh ! cette figure où il n'y avait plus que les yeux, ces mains pâles sur la blancheur des draps ! Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait, de la visiteuse qui se tenait là, sur le palier, prête à frapper à la porte. Il faisait des projets pour plus tard. Au printemps, quand il serait tout à fait rétabli, on irait ensemble à la

chasse aux escargots, Lagante le lui avait promis.

Le lendemain, il était mort.

Le savetier et moi, quelques voisins, des camarades avec des fleurs en papier à la main, nous le conduisîmes au cimetière. Il avait plu pendant la nuit ; une pluie douce après des semaines de sécheresse. Les escargots étaient sortis ; ils rampaient en foule le long des buis, sur les pierres tombales. Mais je n'étais pas aux escargots, ce jour-là, j'étais tout au cercueil qui se balançait devant moi, blanc sous les couvertures blanches, aux versets des psaumes qui tombaient, espacés dans le silence du cortège, au choc de la première pelletée de terre qui roulait sur les planches de la caisse et en contre-coup sur ma poitrine gonflée de soupirs, asphyxiée de terreur.

Mais Lagante n'avait pas perdu de vue les escargots.

— Les as-tu remarqués, petit ? me demandait-il au retour. Il y en avait des mille et des cent ; de quoi remplir une futaille en cinq minutes. Ces bêtes sont tranquilles ici ; personne ne les tracasse ; ni les morts, ni les vivants. Elles ont tout ce qu'il leur faut ; de quoi se cacher, de quoi se nourrir. La verdure ne manque pas, et si grasse, si vigoureuse ! Ah ! si l'on pouvait...

Je regardai le savetier. Ses yeux luisaient ;

la gourmandise lui sortait par tous les pores.

Eh ! quoi, Lagante, vous viendriez les prendre ici, au cimetière?

— Pourquoi pas, mon ami ?

— Vous les mangeriez ?

— Je les mangerais ; parfaitement. Et toi aussi tu les mangerais, tu t'en lécherais les doigts, si tu n'étais pas averti...

L'indignation, le dégoût me suffoquaient. Lagante me faisait horreur. De quinze jours je ne remis pas les pieds dans sa boutique. Quand j'y revins, ramené par l'habitude, je trouvai la jatte aux escargots aux trois quarts pleine. Rien que des bêtes de choix, des coquilles monstrueuses, de cette belle couleur foncée, presque brune, qu'elles prennent à la longue, et qui attestent aussi sûrement que les cercles de l'aubier dans la tranche d'un tronc d'arbre l'âge de leurs habitants.

— Ils sont beaux, n'est-il pas vrai ? me dit Lagante. Regarde-les bien et apprends à les connaître. Ce sont des quercinois de la grande espèce, des escargots du causse. Mon cousin Astruc, de Bruniquel, me les porta samedi dernier en venant au marché. Il les a choisis sur plus d'un millier. Cet Astruc est un brave

homme. Nous les mangerons à sa santé, quand ils auront jeûné suffisamment. Un carême de quarante jours, ce n'est pas trop pour des animaux de cette taille.

Nous les mangeâmes en effet. Le savetier s'était surpassé dans la confection du hachis. Le persil, l'ail et le cerfeuil s'y combinaient en une mixture qui aurait réveillé l'appétit d'un mort ; et le mien n'avait pas besoin d'être excité. Je fis honneur au plat.

Lagante ne me donnait pas le temps de vider mon assiette.

— Encore celui-là, petit! Et cet autre encore. Profites-en pendant que tu y es. Tu n'as jamais mangé les pareils. J'en étais bien sûr, moi, que tu les trouverais à ton goût. Lagante s'était mis à rire. Les escargots, vois-tu, mon garçon, c'est comme l'argent. Ils sont bons à prendre, d'où qu'ils viennent...

— Ils ne viennent pas de Bruniquel ? demandai-je un peu inquiet.

— De Bruniquel ou d'ailleurs, que t'importe ? Il y a des pierres et des buis ailleurs que dans le causse.

— Au cimetière, peut-être... C'est là que vous les avez pris ?

Lagante ne se donna pas la peine de me répondre. Il riait. Moi, pas. Une angoisse m'avait

pris ; mon estomac se révoltait ; j'avais le cœur au bord des lèvres.

Je me levai de table à la hâte ; je courus chez moi ; et... Et depuis ce jour-là, je n'ai plus mangé d'escargots.

# LA BATTUE AUX MACREUSES

— Et, à quand, la noce ? demandai-je à mon ami Vidian Sorède.

Nous ne nous étions pas revus depuis des années, et il me faisait part de son prochain mariage, pendant que la voiture, qui était venue me prendre à l'arrivée du train de nuit, à Perpignan, nous conduisait, tout bottés, harnachés de pied en cap, au rendez-vous de Saint-Nazaire, à cette fameuse battue aux macreuses, vantée à tout propos par mon camarade, et dont j'allais connaître les émotions.

— Mon mariage ? répondit Vidian ; c'était convenu pour le carnaval ; le contrat arrêté,

jour pris pour aller acheter la corbeille à Toulouse. Et maintenant tout est ajourné, remis à plus tard, à Pâques, à la Trinité, peut-être. Un caprice de ma future belle-sœur! Je ne sais pas ce qui l'a prise. Très gaie, très avenante avec moi, quand elle est arrivée du couvent. Et, tout à coup, revirement complet : une tête de bois. Mademoiselle a ses nerfs, dès qu'il est question du mariage; elle jure qu'elle mourra de chagrin, si on la sépare de sa sœur.

— Jalouse de toi, alors?

— Sans doute; à moins que ce ne soit la dévotion qui la pousse. Elle a des idées à elle sur le mariage. Les hommes lui font horreur. Et ça n'a pas quinze ans. Elle est à fouetter, ma parole!

— Une enfant gâtée! à moins que... Tu ne crois pas... tu ne soupçonnes pas...

Une explication m'était venue, mais si scabreuse que j'hésitais à la dire. Inutile de troubler cette âme simple de Vidian, de le lancer peut-être sur une fausse piste.

C'était fini de causer d'ailleurs; nous arrivions. Sous la clarté pâlissante des étoiles, la maison des Rudelle, des futurs beaux-parents de mon ami Sorède, se carrait devant nous, puissante et solitaire, entre l'étang, la montagne et la mer. L'approche de la battue l'animait, ce jour-là, d'un

joyeux tumulte. Dans la salle à manger très ample, vouée aux longs repas de campagne, aux bombances d'anniversaire, la maîtresse du logis et ses deux filles faisaient les honneurs de la table aux invités, tandis que l'hôte, un patriarche en bottes de marais, la toile cirée des matelots sur l'épaule, allait de l'un à l'autre, distribuait des poignées de mains, échangeait des pronostics sur la journée.

Un peu à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre, Vidian causait serré avec sa fiancée Estelle, une belle plante, dont les vingt ans en fleur, faisaient craquer le corsage. Thérèse, la cadette, les espionnait de loin, avec de mauvais regards coulés entre les cils, brusques éclairs qui incendiaient par moment sa longue figure pâle, d'une pâleur exténuée, presque verte, d'adolescente en croissance. Jalouse certainement; mais de qui ? de Vidian ou d'Estelle ?

L'hôte, cependant, donnait le signal du départ. Pas une minute à perdre si l'on voulait surprendre les macreuses, les cerner dans leur gîte nocturne.

Dehors, le jour naissait. Derrière nous, à l'Occident, par-delà le troupeau noir des maisons de Saint-Nazaire, le Canigou se dressait

d'un jet, fantôme blanc à côté du chaos bleu pâle des Albères. En face, entre une terrasse de vignobles en pente et la ligne mince de l'isthme de sable qui le séparait de la mer, la nappe largement étalée de l'étang miroitait à travers un rideau de vapeurs errantes.

Les barques nous attendaient à quelques pas de la maison : une vingtaine de bachots à fond plat, dont la proue se relevait en crosse naïve : telles les barques de l'Odyssée. Primitif aussi, en accord avec son bateau, un silencieux mâcheur de chiques, matelot en retraite, qui avait, paraît-il, navigué à l'État, nous aidait à charger nos provisions de cartouches, nos avirons de rechange.

Sur le commandement du père Rudelle, chef suprême et organisateur de la battue, la flottille démarrait, se lançait à la conquête de l'étang. Debout, à l'avant, nous scrutions l'horizon, en quête des macreuses. Rien encore. Pas un signe de vie sur la vaste plaine que ridaient à peine les premières haleinées du matin. Puis le vent ayant pris de la force, les brumes s'enlevèrent. A notre gauche alors, près du rivage, un mouvement se fit.

Tantôt claires, tantôt obscures, selon qu'elles offraient le dos ou le ventre à la lumière, des troupes d'oiseaux de mer se soulevèrent, oscil-

lèrent entre la terre et l'étang. Les canards ! En longues, en lentes théories, — tel un fourmillement d'âmes anxieuses au bord du Styx, — ils flottaient épeurés, hésitants entre la rumeur de la terre et la ligne des barques, qui leur coupait la retraite du côté de l'étang. Mais bientôt, comme sur un mot d'ordre, les volontés se concertèrent, le tourbillon s'ordonna. Deux troupes, deux armées distinctes, avec leurs conducteurs et leurs serre-file, s'étirèrent en spirale, et, quand elles furent hors de la portée de nos fusils, passèrent lentement au-dessus de nos têtes, pour disparaître, comme des nuées en marche, vers la haute mer.

— Bon voyage aux canards et salut aux macreuses ! Les voyez-vous, là-bas ? m'interpella Vidian. La danse va commencer... Attention !

Les barques, maintenant, se déployaient en demi-cercle, vers le rivage. En même temps, des points noirs s'agitaient sur l'eau ; des ailes lourdes s'enlevaient, retombaient, des têtes apparaissaient, mobiles, entre deux plongeons. Les macreuses étaient là. Un coup de fusil les décida à s'enfuir. Mais, au lieu de la retraite savante, en bon ordre, des canards, ce fut le hasard, le sauve-qui-peut d'une débandade. Par deux, par trois, les macreuses, les foulques se levaient, tentaient de franchir l'enceinte des

barques. Prises entre deux feux, mitraillées, décimées, elles défaillaient en plein essor, tombaient en paquet sur l'étang. Et, après celles-là, d'autres: une fusillade d'un quart d'heure, un massacre...

Vidian ne s'arrêtait pas de tirer, de recharger. Il ne pensait plus à son mariage, Vidian. L'amour était loin et le sourire de la brune fiancée, et le regard hostile de la petite sœur. Il était tout à l'adresse du tir, à la joie du meurtre. Et les figures de chasseurs, en vue sur les barques voisines, avaient toutes la même expression de brutalité triomphante. L'atavisme de la race, la descendance des corsaires, des âpres montagnards de jadis, sortaient à plein dans les cris, dans les gestes de ces civilisés, retournés pour un moment à la barbarie des ancêtres. Le spectacle des victimes, des cadavres entassés au fond de notre barque, aggravait encore pour moi la répugnance, la nausée que me donnait cette fête du sang et de la mort.

Et le carnage, fini là, allait recommencer plus loin. La flottille, un moment dispersée à la recherche des blessés et des morts, se reformait, reprenait ses distances, se lançait à la poursuite des malheureuses bêtes, échappées à la tuerie. Mon cœur se soulevait. Je prétextai la fatigue du voyage, le malaise qui me venait du tangage

de la barquette en danse sur les lames. Je me fis descendre à terre.

Allongé sur le sable tiède de la dune, je regardais décroître la flottille au lointain de l'étang, j'écoutais se déplacer, s'atténuer la fusillade. Et ce fut tout de suite, autour de moi, la douceur du silence, le bienfait de la solitude. Des poules picoraient au seuil d'une hutte de pêcheurs, une hutte de roseaux qui évoquait le silence du désert, la mélancolie de quelque plage africaine. Des abeilles, à mes pieds, butinaient les fleurs pâles des salicaires, et, à travers une échancrure de la dune, le ressac de la mer m'arrivait avec la vision d'une voile, d'une frange d'écume tout à coup scintillante à la crête d'une vague. Brusquement, d'un coup d'aile éperdu, des macreuses vinrent s'abattre, à deux pas du rivage. Ignorantes du danger, oublieuses des autres, des malheureuses qui tombaient là-bas, fauchées par la mitraille, elles recommencèrent bientôt à jouer, à culbuter, à fouiller la vase, en quête de nourriture...

L'arrivée de Vidian et de sa barque interrompit ma sieste. Vidian exultait : trois coups doubles, et je ne sais combien de simples, une trentaine de foulques et autant de macreuses au tableau. Un triomphe!

Ma froideur éteignit son enthousiasme. Le retour fut maussade. Comme si les derniers coups tirés en l'air par les chasseurs avaient blessé le soleil, le jour défaillait rapidement. Là-haut, vers le couchant, les neiges du Canigou s'attristaient, s'endeuillaient de teintes livides. L'étang blêmissait. Des agonies de bêtes palpitaient aux creux des vagues; des traînées de plumes flottaient çà et là, funèbres épaves. Silencieux, nous nous laissions bercer au rythme de la mélopée lente — une vieille chanson en dialecte catalan — que le vieux rameur scandait du choc de ses avirons sur le bordage.

Mme Rudelle et ses filles nous attendaient au débarcadère. Des cris de joie accueillirent les chasseurs, saluèrent Vidian, le roi de la battue.

Mais Thérèse se troubla à la vue du sang resté aux mains du héros.

— Vous êtes blessé! s'exclama-t-elle, dans un élan où se trahissait le secret de son cœur, de ce cœur douloureux qui ne se connaissait pas lui-même.

— Petite sotte! riait Estelle; tu ne vois pas que c'est le sang des macreuses!

Les barques avaient atterri. On comptait le butin, on le charriait à la maison. Et aussitôt

entrée, la compagnie s'asseyait, se carrait à table. C'était la bestialité de la mangeaille après la brutalité du carnage, les coups de fourchette après les coups de fusil. Et des farces, des histoires de chasse, des hâbleries suggérées par les tournées de rivesalte, exaltées par les rasades de rancio.

J'observais Thérèse. Muette devant une assiette vide — elle boudait le dîner, comme elle avait boudé la chasse — la triste enfant épiait Vidian et Estelle, assis en face d'elle, et qui, perdus, isolés parmi les propos et les rires, poursuivaient leur tête-à-tête d'amoureux.

Au dessert, un des convives porta la santé des fiancés. Les verres se levèrent en leur honneur; mais celui de Thérèse glissa de ses doigts, se brisa en tombant sur la table. Le geste avait dépassé ses forces; elle s'était évanouie. On l'emporta, pâle comme une morte. Estelle et Vidian accompagnèrent le convoi jusqu'à sa chambre.

Le repas finit, les invités s'en allèrent, avant que la malade eût reparu.

— Bonnes nouvelles! me rassura Vidian, un peu plus tard, comme nous quittions à notre tour Saint-Nazaire. Thérèse est guérie, et je me marie dans un mois. Elle savait bien ce qu'elle faisait, la petite sournoise. Grâce à son attaque

de nerfs, elle a eu ce qu'elle voulait. Mes beaux-parents renoncent à l'apprivoiser; on la renvoie au couvent. Qu'elle y reste et qu'elle nous laisse tranquilles, puisque aussi bien, c'est son idée de se faire religieuse...

Nous montions la côte au-dessus du village. L'étang dormait en bas, sous la lune. Les huttes de paille des pêcheurs sur le rivage, les mas dans les vignes avec leurs bordures de cyprès et de thuyas, reposaient, enveloppés du silence nocturne. Mais mes nerfs, encore vibrants du double drame de la journée, s'obstinaient à me représenter, à travers le calme de l'heure présente, les images de meurtre et de douleur qui les avaient ébranlés depuis le matin. Je pensais aux macreuses, je pensais à Thérèse. Et c'était devant moi, tantôt le vol effaré, le cou tendu vers la mer, des pauvres innocentes, tournoyant sous la mitraille, tantôt la figure pâle de la petite amoureuse, meurtrie un moment par les orages de la terre et qui s'évadait, d'un coup d'aile, vers le ciel.

## EN PLEIN AIR

*19 février.* — Le soleil s'est montré, ce matin. De la douceur glisse avec lui sur la nudité froide des campagnes; elle caresse les squelettes grêles des arbres, les fines brindilles noires penchées sur la verdure acide des jeunes blés. Pâle soleil, douceur précaire! L'hiver n'a pas désarmé; l'âpre figure de la terre n'essaye même pas de sourire. Et cependant il y a une attente dans l'air, un désir. Le printemps approche. Je l'ai senti à cette demi-tiédeur de l'atmosphère, à la facilité de la marche sur la route moins dure, dont la mosaïque se désagrège, ouvre ses pores. En même temps, une odeur vient des maisons

paysannes, qui marque la saison, qui précise la date : l'odeur des crêpes traditionnelles qui sautent joyeusement dans la poêle, au fond des âtres rustiques. C'est aujourd'hui le Mardi gras.

*11 mars.* — Je m'intéresse à un cornouiller, à un arbuste paysan, originaire des causses, qui végète, dépaysé, sous ma fenêtre, parmi les alaternes, les lauriers de Portugal, les coignassiers du Japon et autres exotiques, chers aux dessinateurs des jardins bourgeois. Sans doute l'a-t-on choisi, malgré la vulgarité de sa naissance, pour la rareté de sa floraison hâtive, qui précède de quelques semaines celle des espèces les plus précoces. En plein février, quand le jardin sommeille, en toilette d'hiver, avec ses corbeilles paillissées, ses pelouses flétries, ses arbres en deuil, le cornouiller hardiment boutonne, se couvre de fleurs. Et je m'attendris alors, en pensant aux cornouillers de là-bas, aux sauvageons qui fleurissent, telle une orfèvrerie sur des haillons de pauvre, à travers la broussaille des causses quercinois.

Cette année, mon cornouiller boude ; ses boutons froissés par la bise, cinglés par les averses, hésitent à se déclore. A peine si les capsules laissent transparaître une couleur d'ambre timide, indécise... Et ce retard m'inquiète. Qui

sait si la sève de l'arbuste n'a pas dégénéré à la longue, alourdie par la fertilité d'une terre trop grasse, trop nourricière. Et maintenant, vidé de son énergie native, il n'a plus la générosité de cet acte de foi qui lui fait devancer le printemps.

*14 mars.* — Le miracle annuel s'est accompli; le bouquet d'or du cornouiller a éclaté sous ma fenêtre. Je n'étais pas seul à en jouir. Les abeilles averties par l'odeur ont quitté la ruche, elles festonnent autour de l'arbuste; des mésanges gourmandes grimpent à l'assaut des branches, saccagent les fleurs — dînette printanière en attendant le riche butin des larves encore endormies sous les écorces.

*15 mars.* — Le cornouiller se repent. Le froid traître de la nuit a surpris les fleurs si tendres, si frêles! Les voilà crispées en agonie le long des branches. L'éclat a disparu; sous le ciel noir, charrieur de nuages, l'or terni a pris des teintes de rouille; les pétales tombent, mêlées à des flocons de neige, sur l'herbe givrée de la pelouse. La vie s'est arrêtée; au lieu du bourdonnement des abeilles, je n'entends plus, dans le jardin, que le sifflement de la bise, et, au loin, le piaulement douloureux d'une mésange, blottie dans un fourré.

*19 mars.* — Du brouillard, aujourd'hui; une journée d'hiver compacte et maussade. Le long des jardinets du faubourg, au delà, à travers la banlieue vouée aux alignements de choux et de salades, je m'obstine à guetter les signes avant-coureurs du changement de saison. Rien ne bouge. Les haies d'aubépine portent encore, clairsemées, les grappes rouges de senelles oubliées par les oiseaux; les amandiers, les pêchers dorment; à peine si la montée de la sève rosit légèrement l'extrémité de leurs branches.

Cependant, les maraîchers s'occupent à la dernière toilette de leurs jardins. Ils nettoient les rigoles qui distribueront l'eau aux jeunes plants de salade, ils taillent la vigne, dressent les ceps sur les échalas, attachent les sarments aux cerceaux de la treille. J'entends le claquement du sécateur abattant le bois, le choc de la bêche heurtant les cailloux. L'homme qui bêchait lentement se redresse; il consulte l'horizon : ciel noir, vent de bise. Les primeurs seront en retard cette année.

*21 mars.* — Les paysannes sont arrivées au marché, ce matin, avec des bouquets de violettes à vendre, des bottes de jonquilles qui débordent de leurs paniers. Et, dans les rues grouillantes de peuple, des sillages de parfums s'ouvrent

après elles, suggérant la vision des jardinets rustiques, des plates-bandes de légumes, que décore çà et là, comme une invitation au rêve, la floraison des violettes, des jacinthes, des jonquilles.

Violettes coupées; violettes à vendre! Pas toutes cependant. Il en restera bien deux ou trois cachées sous les feuilles. Et voici la petite paysanne du dimanche, qui les cueille, en partant pour la messe. La saison la trouble, la petite paysanne; son heure est venue d'aimer, comme c'est l'heure des violettes de fleurir. Vivement, d'un geste de coquetterie naïve, elle glisse les fleurs dans son corsage, et, sans qu'elle le sache, toute l'ivresse du printemps avec elles.

*23 mars.* — Loin, dans la campagne, au pli d'un vallon boisé, encerclé de hautes collines caillouteuses, au bord d'un vivier d'eau croupissante que gardent d'antiques futaies. C'est là que je vais chaque année saluer les premières feuilles. Un saule-pleureur les porte, pressé par la tiédeur de ce refuge où le vent n'atteint pas, où les effluves solaires se concentrent, où la végétation fermente, comme dans une cuve.

Le lieu est désert. Une allée de charmille y conduisait jadis, du seuil d'une habitation bour-

geoise dont les architectures à la mode de la fin du dernier siècle s'entrevoient à travers la perspective des chênes. Des restes d'arrangement, l'hémicycle d'un banc de gazon, l'amorce d'un pont écroulé, qui faisait communiquer le rivage avec une île artificielle, attestent ces fréquentations anciennes. Sans doute, des lectures, des méditations romantiques ont habité ce coin de solitude champêtre. Sur la page d'Oberman ou de René se penchait la boucle allongée en repentir de la liseuse, la boucle concordante avec les branches du saule, inclinées sur l'eau morte. Le désir pieux, qui me ramène vers ce saule annonciateur du printemps, a remué d'un pareil émoi la sensibilité de ces promeneurs et de ces promeneuses d'autrefois. Mon pèlerinage renoue la chaîne des sentimentalités abolies.

Une inquiétude me gagne en traversant le noir cimetière d'arbres qui investit la mare et le saule. Cette mort qui m'entoure, mort des ronciers, mort des futaies, plus funèbres aujourd'hui, dans l'éclat du soleil, m'empêche de croire à la résurrection annuelle. Le saule aura-t-il reverdi?

A deux pas seulement, il se révèle; vision légère, comme d'une pluie verte qui s'égrène. On dirait d'un décor d'amusement, de puériles guirlandes nouées par une fée matineuse. Et

plus ingénus encore, plus mignards, presque irréels, apparaissent les chapelets de feuilles en reflet dans l'eau vaseuse épaissie de pourriture végétale, souillée des dépouilles de l'hiver.

*24 mars.* — Parfum de miel, poussière d'or sur de la peluche de soie grise; ce sont les chatons du saule marceau qui éclatent. Hier encore collés aux branches, aplatis en sequins d'argent, ils se gonflent, ils débourrent, ils se couvrent de pollen. Le long des ruisseaux, au bord des viviers voisins des métairies, les saules se hâtent de fleurir. Malgré le froid, malgré la pluie, ils se hâtent. Ils savent que leur règne sera court. Les yeux délaisseront bientôt leur floraison discrète pour l'éclat blanc des amandiers, pour l'éclat rose des pêchers, prêts à s'épanouir. Leur rôle est de préluder, de lancer un timide arpège, vite oublié dans le concert des magnificences printanières.

*25 mars.* — Mars s'en ira sans un éclair de beauté, en ajournement, en déception. Un ciel bas, une lumière blême, une bise revêche, et sur l'étendue inerte des campagnes, sur les blés languissants, sur les bois en sommeil, partout les teintes mornes de l'hiver. Il faut y regarder de près pour apercevoir les changements qui

marquent le progrès des jours. Pas trace de feuilles encore le long des haies, et pourtant sur l'aubépine, sur le buisson noir frémit une vapeur dorée qui enveloppe le fin lacis des branches. Ce sont les écorces qui commencent à luire, les boutons innombrables qui pointent. Au sommet des ormeaux la poussée des chatons se devine à l'alourdissement des ramilles, à la teinte vineuse qui se répand de proche en proche. La sève bout : les yeux verts, les yeux bruns des bourgeons clignent sous leurs paupières closes. Ils sont impatients de s'ouvrir, d'assister au spectacle de la saison nouvelle.

*27 mars.* — Le vent a changé ; une bourrasque du sud-ouest a versé de tièdes ondées sur la campagne. Vers la fin de la journée, j'ai profité d'une éclaircie pour faire ma promenade quotidienne dans la banlieue. De toutes parts ruisselaient les eaux printanières. Le trop plein des sillons s'épanchait dans les rigoles qui se déversaient à leur tour en cascatelles dans le lit des fossés. Et chaque coulant d'eau avait une voix à lui, légère ou grave, selon sa force, exprimait à sa façon la joie de courir, d'obéir à la pente. C'étaient des musiques de cristal, des clapotis, des balbutiements enfantins, dominés par la

clameur puissante du ruisseau, qui grondait, enflé d'un tumulte de foule.

Je suis revenu lentement, par les sentiers crépusculaires, à travers les prairies inondées, semées de flaques d'eau, qui luisaient dans l'herbe tendre, dorée par les derniers reflets du couchant. Adossé au tronc lisse, gonflé de sève, d'un peuplier, j'ai assisté à la chute du jour. Affaiblies déjà, presque éteintes à l'horizon, les couleurs vivaient encore, se prolongeaient dans le miroir de l'eau. L'air était calme, presque languide. Immobile, en accord avec le recueillement des choses, j'écoutais monter dans le silence la chanson des ruisseaux.

Et, tout à coup, près de moi, dans la prairie, une autre musique se fit entendre : une note sourde, prolongée, presque pareille à la crécelle des courtilières pendant les nuits d'automne, d'un rauquement plus grave cependant. D'autres voix, à côté, plus loin, alternèrent, répondirent, cantilène hésitante, incertaine, coupée d'intervalles. Puis, comme à un signal, toutes les voix repartirent ensemble, clamèrent sans arrêt, à l'unisson, leur mystérieux appel. Orchestre des soirs, concert des nuits printanières, inauguré aujourd'hui et qui, pendant de longs mois, bercera le sommeil de la terre !

Les grenouilles ont commencé, bientôt le gre-

lot d'argent des grillons tintera en cadence sur la trame de cette basse profonde.

Je m'en vais et les voix me suivent. On dirait du bruit d'une chaussée lointaine, d'un élément inlassable qui s'écoule, onde par onde, en exhalant sa plainte.

Atténuée, reconnaissable encore, la chanson m'escorte jusqu'à ce qu'elle se confonde, à l'entrée du faubourg, avec la rumeur de la ville nocturne.

*28 mars.* — Grande nouvelle : l'herbe pousse. Je me suis arrêté tantôt au seuil de la prairie qui accompagne le ruisseau. Une merveille, cette prairie! Hier encore, une chose morte, des touffes grises, espacées, qui laissaient voir la terre raboteuse, les débris des feuilles et des branches moisies par l'hiver; aujourd'hui tout a disparu, noyé dans la montée de l'herbe, une herbe en duvet, si ténue qu'il semble que ce soit de la couleur en suspens. Je regarde et j'hésite à fouler ces tiges délicates que le plus léger contact meurtrirait d'une blessure. C'est la prairie élyséenne, de l'herbe de rêve pour des promenades de fantômes heureux, pour des rondes de nymphes ou de fées.

*30 mars.* — Je suis allé revoir ce matin le

printemps des peupliers et des saules, le printemps de la Garonne. Matinée de brume, mais d'une brume tiède, chauffée par un soleil invisible et qui m'enveloppe d'une douceur d'ouate.

Devant moi des perspectives souples, un horizon plat en lignes fuyantes, de larges espaces que limitent des colonnades minces de peupliers sans feuilles.

Je quitte la route, je pique droit à la rivière à travers la liberté des prairies. Dans l'herbe qui s'éveille, fleurie de violettes, des feuilles mortes se soulèvent, chassées par le vent, détalent comme des oiseaux peureux.

Le soleil paraît au moment où je touche à la berge. Les rideaux gris-perle de la brume se déchirent au-dessus de la large nappe scintillante; des îlots montent, des plages de sable blanc, de galets bleus, que décore, pareille à une fumée verte, la feuillaison nouvelle des saulaies.

Je suis, le long de l'eau, entre la Garonne et la levée, le sentier doux aux pieds, creusé dans le limon de la berge par les pêcheurs et les pâtres. Des troupeaux de bœufs descendent lentement des pacages, viennent s'abreuver au fleuve. Leurs meuglements, mêlés à l'aboi des chiens, se prolongent en échos au bout des allées d'arbres ; le ronflement d'une scierie mécanique monte de la berge. Et tantôt le

fleuve disparaît caché par les ramilles de la digue, tantôt, par une coupure du rivage, il se développe en son ampleur jusqu'à la muraille blanche des falaises quercinoises qui barrent l'horizon.

Puis, le décor change ; la Garonne, divisée en deux bras, n'est plus qu'un coulant d'eau paresseuse qui baigne les sinuosités d'une île. En même temps, la levée s'écarte à ma droite ; j'entre dans l'inattendu, dans le caprice d'une terre vierge, abandonnée par le fleuve. Une race de sauvageons, issus des graines de peupliers ou de saules charriées par le courant, a germé là au hasard, dans la fertilité du limon. Le printemps travaille cette jeunesse. Un essaim doré de feuilles tendres frémit autour de moi, les écailles des bourgeons éclatent en exhalant leur parfum de résine. Jusqu'à ce tronc de peuplier, abattu pendant l'hiver, couché sur le sable, qui essaye de revivre ; ses bourgeons à moitié desséchés se gonflent ; la sève pleure en gouttes épaisses à ses blessures.

Tout s'exalte, tout vibre ; des ondes de bonheur m'enveloppent.

Et cette joie me semble plus intense, d'être silencieuse. Les feuilles sont trop faibles encore pour parler, pour s'émouvoir aux souffles du vent. Les moustiques, engourdis de rosée, n'ont

pas déplié leurs ailes. C'est avant l'action, avant le déchaînement multiple de la vie, la minute dernière de l'incubation, le recueillement de l'attente.

*3 avril.* — Du vert et du blanc, des feuilles et des fleurs. Autour des métairies, les amandiers, les poiriers s'épanouissent en dômes naïfs, comme des bouquets de mariée aux corsages des épousées rustiques. Les chemins bordés d'épine blanche, les avenues de pommiers s'ouvrent en voûte fleurie, pavoisés pour des cortèges de fête.

Je longe les vergers du faubourg, je grimpe aux vignobles en échelle, parmi les sarments qui pleurent, englués de sève. Me voici au sommet de la falaise. Juste au bord de la pente, une colonnade de cyprès marque de son architecture sévère l'emplacement d'une de ces tombes protestantes, îlots funèbres semés dans la splendeur des campagnes montalbanaises. Avec leur attitude invariable, leur immuable verdure, les arbres de la mort se dressent en ironie devant la saison nouvelle, devant le flot de jeune verdure, de floraisons capiteuses, qui vient battre à leurs pieds. Je passe sans écouter leur conseil de renoncement, d'oubli de l'heure charmante. Je m'engage dans une allée d'amandiers qui suc-

cède aux cyprès, une allée blanche comme une procession de premières communiantes. Les arbres noirs, couleur de bronze, ont l'air de robustes candélabres, soulevant vers le ciel leurs bras chargés de fleurs, ainsi que des torches de lumières. Une traînée de pétales jonche l'herbe menue, tandis que, en haut, les fleurs brillent, parmi les flocons neigeux des nuées en marche dans l'azur.

Et je pense à des âmes blanches échappées de l'ombre sépulcrale des cyprès et glissant, tel un vol de colombes, parmi les branches des amandiers en fleurs.

*25 avril.* — Le printemps blanc est passé. Dans les jardins, dans les prairies, une polychromie ardente éclate avec les floraisons nouvelles, qui de jour en jour se succèdent. Tous les violets, tous les roses, tous les jaunes partent à la fois. C'est un arc-en-ciel, un feu d'artifice de couleurs.

Pour avoir été retardés, les plantes, les arbustes ont plus de hâte à se développer, à se reproduire... Et voici les grappes fraîches des lilas, la somptuosité sombre des iris, les festons délicats des glycines. Sur la verdure tendre des pelouses, les pivoines, comme des reines lasses, se penchent, alourdies du poids de leur magni-

ficence. Dans la houle confuse de l'herbe, les boutons d'or se soulèvent, offrent leur pollen aux insectes, aux papillons, entremetteurs de fécondité.

L'instinct règne, la vie déborde, ce n'est plus seulement la joie, mais l'ivresse, mais la folie de vivre. Une satiété me vient, presque un dégoût, de cette exubérance. Trop de parfums, trop de chants, trop de couleurs ! Les fleurs font la roue, les chants sont des appels, les parfums évoquent le vertige des alcôves.

Où est-elle, l'innocence des heures premières, l'ingénuité des perce-neige, l'espoir hésitant des primevères ?

Mon printemps est fini ; c'est le printemps des autres, le printemps de tout le monde qui commence.

*21 mai.* — Il pleut depuis une semaine ; il pleut et il vente. Du même souffle qui a violenté l'Océan, le vent marin crispe notre paisible rivière, tourmente la verdure de nos vergers. Du matin au soir les nuées défilent ; lourdes, informes, elles traînent au ras des cultures, si basses qu'il semble qu'on les voie se déchirer en passant à la cime des peupliers. Elles crèvent en bruines, elles s'épanchent en ondées. La rayure oblique des averses tisse

comme une trame vivante entre la terre et le ciel. La vallée fume ; des vapeurs s'en exhalent, se mêlent à la brouillée confuse où hésite l'horizon.

Longues journées, plus tristes de leur longueur même, de la durée interminable de cette lumière de crépuscule où les choses se dissolvent. Tandis que la mélancolie des pluies d'hiver s'atténue, consolée par l'ampleur de la perspective, par le spectacle varié de la plaine ondulant jusqu'à la noble architecture des montagnes, la mélancolie actuelle s'aggrave des parures encombrantes de la saison, des draperies de feuillage qui bouchent la vue, la restreignent à une branche qui s'égoutte, à un brin d'herbe qui pleure... Et c'est encore pour m'assombrir, le regret de la beauté exilée, des floraisons qui pourrissent, des heures de splendeurs manquées — et les retrouverai-je jamais ?

*22 mai.* — La rivière monte. Invisible d'habitude de ma fenêtre, cachée sous le couvert des saulaies, elle se soulève maintenant, elle luit par places, serpent jaune qui s'enfle, prêt à mordre le rivage. L'Aveyron est sorti. L'événement guetté, signalé aussitôt par les paysans qui observent, sur le seuil des métairies, met le pays en rumeur. Le long de la rivière, dans les

prairies désertes tout à l'heure, des gens s'activent ; j'entends sonner le bordage des barques dont on remonte l'amarre, je vois des fourches qui se hâtent d'ameulonner les foins menacés par la crue. Ils ont autre chose à faire, ceux-là, qu'à penser à la mélancolie des printemps mouillés, au regret des roses meurtries.

Voici mon voisin Jean-Pierre qui passe devant ma porte; une gourde en sautoir, en guise de panier à poissons, un filet à l'épaule — une épuisette à fines mailles emmanchée au bout d'une perche, — il va cueillir la menuaille qui frétille dans l'herbe, au bord des remous. L'inondation ne l'émeut pas ; il a sa terre dans le coteau. Il ne croit pas au danger, d'ailleurs ; l'Aveyron sera sage cette fois. La couleur de l'eau le rassure ; elle était rouge hier, elle est jaune aujourd'hui : signe qu'elle ne charrie plus les limons du Rouergue, la bonne terre qui descend, entraînée par la fonte des neiges. Sans doute, il a fini de pleuvoir là-haut. Ce sont les affluents du Quercy qui donnent maintenant : la Lère, le Candé, des riviérettes pas bien méchantes. Demain l'Aveyron sera rentré dans son lit.

En attendant, Jean-Pierre aura pêché sa friture dans ce commencement de désastre.

J'ai chaussé mes sabots d'hiver, je me suis

encapuchonné dans ma pèlerine ; j'ai emboîté le pas à Jean-Pierre.

Le chemin est un cloaque, la prairie une mare. Tant pis ! On patauge et on rit de patauger. La bonne humeur du camarade me gagne. La pluie n'est pas si contrariante après tout ; on s'y fait. Elle diminue d'ailleurs ; ce n'est maintenant que de la bruine tiède, un bain d'humidité auquel, une fois mouillé, on ne prend plus garde.

La pluie ne nous incommode pas, et elle fait tant de plaisir aux oiseaux, aux plantes ! La prairie en est transfigurée. Un miracle de beauté s'est fait avec les gouttes d'eau et la lumière. Toute une joaillerie naïve éclate, répandue sur les plantes, sur les fleurs. Les véroniques bleues, les silènes roses resplendissent dans leur sertissure de diamants. Et ce sont des diamants encore qui tremblent aux barbes des épis de blé, qui tombent égrenés des frondaisons que secoue l'aile des oiseaux. Mésanges, grimpereaux, bruants, tout ce peuple est en fête ; tous saluent la pluie bienfaisante, la pluie nourricière qui leur livre sans défense les insectes mouillés, la vermine qui rampe, délogée de ses trous. Des milliers de becs s'ouvrent, prêts à happer la proie, et, plus avides que les autres, la troupe des grands chanteurs, dont la virtuosité s'alimente de meurtres et de sang. Ivres de nourri-

ture, ils s'égosillent, et c'est tout un orchestre où les arpèges de cristal du rouge-gorge, les vocalises des fauvettes accompagnent la mélodie puissante des rossignols.

Cependant, nous touchons au bord de la rivière ; la pêche commence, une pêche de pauvre, à peu près illusoire. Elle est si peu de chose, cette menuaille qui filtre par les brèches du rivage, avec la montée de l'eau, qu'elle s'échappe à travers les mailles du filet. A peine s'il reste au fond, quand Jean-Pierre le ramène, une pincée de fretin. Combien en faudra-t-il pour remplir la gourde, pour garnir la poêle de Jean-Pierre? Mais la médiocrité de ses prises ne décourage pas le pêcheur. La pêche le passionne; il s'y emploie de toute son adresse, de toute sa patience.

Gros travail, mince profit, n'est-ce pas la loi de la vie paysanne ? Pendant qu'il s'évertue, la rivière baisse. Le poisson déserte le rivage, se retire vers les grands fonds, hors de la portée du filet qui ne ramène plus que de la vase.

Jean-Pierre n'est pas content. Une inondation plus sérieuse aurait mieux fait son affaire, un désastre comme en 1875, quand l'Aveyron couvrait la vallée. Huit jours après la crue, on récoltait encore du poisson dans les fossés, une carpe notamment, un monstre de quinze livres

qui s'était oubliée dans un vivier, en plein village. Il est vrai que, si la carpe était restée, la maison à côté, une masure en terre, était partie, emportée au fil de l'eau. Mais Jean-Pierre ne se souvient que de la carpe. Il a une âme de naufrageur, ce Jean-Pierre, une âme ingénue et sordide. Décidément il me répugne, et sa friture aussi, qu'il m'invite à manger avec lui.

Je le laisse rentrer seul; je flâne encore un moment au bord de la rivière. Mais je ne retrouve plus mes impressions de tantôt. Jean-Pierre a rompu le charme.

Le miracle des gouttes d'eau changées en diamants a perdu son prestige; ce sont des gouttes d'eau, et voilà tout. Jusqu'aux rossignols qui me deviennent suspects. Je pense au massacre de vies innocentes, aux holocaustes, par quoi s'exalte leur lyrisme. Je ne vois plus que le combat aveugle des forces élémentaires : l'inondation, prétexte de friture pour l'homme, occasion de mangeaille pour les rossignols.

*1er Juin.* — Journée de splendeur, de plénitude. Le printemps a fini son œuvre. Il a développé les germes, charrié la sève sous les écorces; il a vêtu la terre de sa robe de feuilles et de fleurs. Il arrive maintenant à l'apogée de son règne. Après, ce sera le déclin, la série des

déchéances qui amèneront la saison future, l'avènement du dieu nouveau, du robuste, du despotique été.

Moment unique! C'est la grâce encore et le sourire, mais une grâce capiteuse, un sourire qui se pâme. Il est loin, le printemps d'avril, le printemps des primevères, des violettes, des anémones, loin le printemps délicat des lilas et des jacinthes. L'heure est passée des chastes fiançailles, des floraisons tendres en accord avec le premier éveil du désir. Le blanc cortège a disparu dans l'alcôve des fourrés. Là, sur la litière des herbes mûres, d'autres rites s'accomplissent; les voiles tombent avec les pétales des fleurs décloses. Voyez dans l'air chargé de pollen ces papillons qui se poursuivent; écoutez dans le mystère des bois l'appel rauque, l'appel passionné des tourterelles!

*7 Juin.* — La nichée de rossignols qui habitait le sureau, sous ma fenêtre, a délogé ce matin. Les parents, inquiets, escortaient cette première sortie. Leurs cris étouffés accompagnaient, de branche en branche, le volètement timide des petits. Cris d'angoisse, et bientôt cris d'adieu. L'apprentissage fini, les enfants dispersés, le ménage va se dissoudre.

Ces voisins me manqueront. Depuis un mois,

depuis le début de leur liaison, je m'amusais à les observer; mes heures de travail s'égayaient, s'ornaient de leurs ramages. Je n'ai pas oublié la journée des fiançailles.

Pour la première fois de l'année, j'écrivais devant ma fenêtre ouverte. L'air était tiède, imprégné de cette odeur d'herbe nouvelle qui signale le printemps. Une grappe de glycine flottait, détachée de la muraille, et, au delà du jardin, une allée de pruniers en fleurs s'enfonçait en voûte blanche dans la perspective du verger.

Tout à coup un rossignol préluda, caché dans le sureau. Et il me sembla que c'étaient le printemps même, la glycine et l'herbe nouvelle qui parlaient. Timide d'abord, hésitante, la cantilène finit sur une roulade vertigineuse. Et tout de suite un autre chanteur, un concurrent, se fit entendre. Il était perché sur la branche basse d'un platane, en plein découvert, car l'arbre dépliait à peine ses feuilles. Je le voyais, et lui ne paraissait pas s'inquiéter d'être vu. Il était tout à son chant, à l'exercice de sa virtuosité. Elle était incomparable. Du premier coup de gosier, il avait affirmé sa maîtrise; il poursuivait, sûr de sa victoire, pour le plaisir de débiter ses trilles, de filer ses points d'orgue. La réplique ne se fit pas attendre. Ardente, éperdue,

la voix rivale s'élança du sureau, moins forte peut-être, mais d'un timbre si pur, d'une expression si touchante! Pendant longtemps, pendant des heures, les chanteurs alternèrent, infatigables. J'observais le rossignol perché sur le platane ; je guettais une lassitude, une défaillance. Quel organe humain aurait pu résister à une telle dépense ? Lui, ne paraissait pas s'en ressentir. Solidement cramponné à la branche, la poitrine dilatée, l'aile frémissante, il enflait la gorge, gargarisait ses roulades.

Je soupçonnais, je connus le secret de sa force. L'explication me vint d'un troisième personnage, un rossignol plus menu, de plumage plus terne : une femelle. D'un massif de lilas, où, invisible, elle écoutait les chanteurs, elle prit son essor, tout à coup décidée, vint rejoindre le préféré dans le sureau. Mais le concurrent n'accepta pas sa défaite. Avec un cri de colère, il fondit sur les amoureux, attaqua son rival, le poursuivit pantelant, déplumé, d'arbre en arbre, jusqu'à ce que, vaincu, renonçant à la lutte, il allât, d'un grand coup d'aile, cacher sa honte loin du champ de bataille, vers les saulaies de la rivière.

Que se passa-t-il ensuite ? Rien que d'assez naturel, d'assez humain, en somme. Sans hésiter, la femelle accepta ce jugement de Dieu,

subit la loi du plus fort. A défaut du meilleur chanteur qu'elle avait choisi, elle se donna au mâle le plus énergique. Le ménage, une heure après, travaillait à charrier des brindilles pour le nid, fonction essentielle, interrompue cependant de vocalises et de tendresses.

Inauguré ce jour-là, le duo conjugal s'est poursuivi de jour en jour sous ma fenêtre, passionné, triomphal au moment de la ponte, de la couvée, puissant encore, mais comme machinal pendant l'éducation, le nourrissage laborieux des petits. Et maintenant, c'est fini. Adieu l'art, adieu la musique! La nature qui sournoisement, en vue de ses fins, avait ordonné cette magie du chant, suggestive de la multiplication de l'espèce, une fois son but atteint, a condamné les chanteurs au silence. Au lieu des voix d'or et de cristal, je n'entendrai plus désormais que les appels étouffés, les piaulements des rossignolets cherchant leur pâture au bord des fourrés.

*20 Juin.* — Est-ce faute de blé à moudre ou faute de meunier pour faire tourner les meules, depuis longtemps le moulin est fermé, le barrage est démoli, le canal d'amenée est à sec. J'ai découvert ces ruines ce matin en flânant au bord du Tescou : ruines sans histoire, encore récentes.

La bâtisse a résisté à l'abandon. Voici l'arche qu'emplissait autrefois le bouillonnement de la rivière, et les étages vides qui servaient de greniers, et, visibles à travers le fouillis des ronces, les murailles de la *coursière*, avec les rainures où glissait la *pale* qui réglait le niveau du canal.

Seule, l'eau manque, qui donnait la vie à ces choses inertes. Une végétation folle d'herbes et d'arbustes a envahi le bief. Des menthes, des prêles, des renouées, des salicaires, toutes les plantes qui se plaisent dans les terrains humides croissent, fraîches et drues, dans les limons anciens déposés par la rivière. Des liserons sauvages, des bryones, des clématites suspendent leurs lianes aux branches des troènes et des sureaux. C'est comme un ruisseau de verdure fleurie qui coule entre les berges du canal, qui remplit les arches du moulin, qui monte à l'assaut des bâtisses. Au-dessous, dans la profondeur du déversoir, une flaque est restée, alimentée par les pluies d'orage, par les débordements de la rivière. Là s'épanouit toute la flore des marais, la massette aux feuilles rigides, les joncs avec leurs houppes cotonneuses que les oiseaux dépouillent pour en feutrer leurs nids, et les palettes laquées des nunéphars qui portent, enchâssés de vert, les yeux d'or des grenouilles immobiles...

Un grand recueillement flotte sur ces choses. Et ce silence, à la longue, me pèse. A travers le décor printanier, le triomphe de la vie végétale, je perçois — tel le voyageur sur les ruines des citées abolies — la mélancolie des lieux habités jadis, aménagés par l'homme et reconquis par la nature, repris par la forêt, par le désert. Elle était bien modeste, sans doute, l'activité humaine qui s'exerçait dans ce moulin : une pauvre industrie de campagne qui n'intéressait que les deux ou trois hameaux dont les toitures rouges et les pigeonniers blancs émergent çà et là des cultures. Telle quelle, je la regrette pourtant. Elle animait ce coin de pays, elle était le débouché naturel des moissons qui mûrissaient, qui mûrissent encore sur les coteaux voisins. Le blé, dans ce temps-là, ne quittait pas le sol natal, récolté, moulu, consommé sur place. Les mêmes mains qui l'avaient semé, qui l'avaient battu, le pétrissaient en farine dans la maie traditionnelle. Et n'était-ce pas mieux ainsi?

Pendant que je rôde autour de la maison déserte, ma pensée évoque ces jours anciens. Le silence s'éveille. J'entends le claquet de la trémie qui secoue les planchers, la chute de l'eau qui fuse en cascatelles à travers les fentes de la pale, le frétillement du goujon qui troue d'un

éclair d'argent la nappe endormie de la retenue, la vibration des ailes bleues, des ailes vertes des libellules qui se poursuivent à la pointe des joncs... Quoi encore? Le roucoulement des pigeons serrés en grappe sur le toit du pigeonnier, le coup de fouet du charretier qui porte son blé au moulin, la chanson du *farinel*, tout de blanc habillé, qui rapporte le blé moulu chez les pratiques. C'est tout un petit monde, un joli microcosme blanc, bleu et vert, couleur d'eau, couleur de ciel, couleur de farine, qui parle, qui chante, qui gesticule devant moi...

Mais pourquoi m'arrêter à cette illusion? Pourquoi m'attarder à ces regrets? Vivant, ce monde m'intéresserait moins peut-être. J'y constaterais ces mêmes laideurs, ces mêmes tares qui m'obligent à me détourner des spectacles humains, pour me réfugier dans la société des plantes et des arbres.

Sans doute le meunier trichait sur la mouture, le farinel volait son patron, la meunière faisait de l'œil aux clients... Inutile de me mettre en frais de sensibilité pour ces disparus. Le moulin est fermé; qu'importe? si la nature a composé de cette chose morte un tableau de vie intense, d'harmonie printanière?

*25 juillet.* — Encore une nuit blanche; en-

core la chaleur et les moustiques. La fenêtre grand'ouverte pour aspirer la fraîcheur ne m'envoie que des souffles d'étuve. Énervé, l'œil sec, j'épie le retour de l'aube. La voilà, enfin! Une blancheur confuse monte à l'orient. C'est le signal. Vêtu, lavé en un tour de main, je quitte la chambre, la maison, je descends vers la rivière. Détente. L'air n'est pas frais; il est cependant respirable; je respire, je reprends conscience de mon être consumé de fièvre, brisé par l'insomnie.

Je respire et je regarde. Une pâleur glisse sur la rivière. Du silence m'entoure, non pas le silence opaque de la nuit, un silence léger, transparent, prêt à se déchirer au premier bruit. Rien ne bouge encore que les poissons, et pas tous les poissons; seuls, les chevesnes en quête de nourriture filent rapidement, frétillent entre deux eaux, crèvent de la pointe du museau la large nappe qui coule, si lente, qu'elle semble immobile.

La clarté monte. Derrière moi, en amont, l'aube frémit, la couleur s'éveille. Une vapeur d'un rose doré poudroie à travers les feuilles, emmaille la rivière d'un réseau de pourpre qui tremble. Puis c'est, dans l'épaisseur du fourré, comme la vibration d'une flèche, la percée brusque du premier rayon. Le rayon file, il se

brise aux verdures emperlées, il crible d'une grenaille d'or les saulaies frissonnantes. Les oiseaux remuent; muets encore, engourdis de sommeil, ils traversent la rivière, se dispersent à la gagnée parmi les vignobles du coteau; des cailles rappellent dans les luzernes : trois notes limpides mouillées de rosée; des mésanges gazouillent près de moi, pendues aux brindilles d'un ormeau, des pinsons lancent leur roulade d'ouvriers matineux; à coups de bec réguliers, un pivert ausculte, taraude le tronc d'un érable.

La rivière à son tour s'anime. Les poissons grouillent à la surface; des cercles naissent, s'étalent, se croisent sur la nappe paisible où glissent des vapeurs. Des libellules arrivent en essaims, se poursuivent à la pointe des branches mortes, se bercent au rythme des plantes fluviales, balancées par le remous; des papillons festonnent à travers la dentelle des saules, arrosés de soleil. Et en même temps que ces vies innocentes, la vie humaine entre en scène. C'est, au lointain de la plaine, le grondement d'un train qui passe, le coup de fusil d'un chasseur, le sifflet d'une batteuse qui appelle les ouvriers à la corvée matinale. En face de moi, de l'autre côté de l'eau, un troupeau de vaches arrive, berger en tête. Le berger chante, le chien jappe, les vaches paissent, et j'entends le jeu

régulier des mâchoires qui tondent l'herbe de la berge.

Bêtes et gens, tout ce monde se hâte de vivre, s'active à la besogne, pendant que dure la fraîcheur du premier matin.

Et déjà elle s'en va, la fraîcheur; les bonnes heures sont passées. Le jeune soleil a pris de la force; il troue les verdures, il s'empare de la rivière. De larges miroirs, des plaques d'étain fondu s'allument çà et là sur les grands fonds, les rapides s'illuminent de traînées d'étincelles, tandis que, sur les bords, à l'ombre, des rubans de moire se déroulent, dansent en reflet à l'écorce des saules.

L'enfoncement de la berge où je repose est envahi à son tour; les rayons importuns me délogent, m'obligent à me réfugier à l'ombre plus épaisse des viornes. Bientôt la place ne sera plus tenable, il faudra songer à déguerpir.

Les cigales m'y invitent. Leur crécelle monotone se mêle, depuis un moment, au ramage des oiseaux, et, à mesure que la chaleur augmente, le ramage faiblit, la crécelle s'exaspère; elle éclate par-dessus les bruits, par-dessus les rumeurs de la campagne. Et ces rumeurs peu à peu s'assoupissent. Les vaches qui paissaient l'herbe du rivage s'en sont allées avec la chanson du pâtre, la fusillade des chasseurs a désarmé.

A peine inaugurée, la vie se fige, dans l'accablement des heures chaudes. Du retrait d'ombre où je suis blotti, je n'entends plus que le bourdonnement des abeilles en chasse, et très loin, comme un autre bourdonnement plus ample, la musique de la batteuse qui broie les épis.

*10 août.* — Midi. Volets barrés, portes closes, comme en état de siège, la maison se barricade contre l'assaut du soleil. Dehors, c'est l'éblouissement de l'été, la désolation de la sécheresse, des ruisseaux sans eau, des prairies sans herbe, un désert où règne l'inexorable canicule. Dedans, la pénombre, une atmosphère étouffée, où erre la troupe lamentable des assiégés. Le soleil est consigné, mais il entre quand même. Par les fentes des volets, sous les portes, les rayons pénètrent, et la chaleur avec eux. Les carreaux arrosés, les courants d'air, l'humidité diligemment entretenue des alcarazas et des gargoulettes nous défendent mal contre le tourment de la soif, contre la menace de l'asphyxie.

Trente-six degrés à l'ombre ! Je n'ose plus regarder le thermomètre. C'est le climat colonial sans les accommodements du vestiaire, du mobilier de là-bas ; et c'est la même atonie physique, la même anémie cérébrale. Supplice de travailler, supplice de lire ; penser est un effort.

Quant à causer, outre qu'on n'aurait à échanger que des plaintes, le fait d'être plusieurs dans la même chambre risquerait de hausser la température. Comme sous la peur de quelque contagion, on se fuit on s'isole... Dormir, ah ! si l'on pouvait dormir ! J'essaye, je cherche la posture, le siège favorable à la sieste. Je m'allonge sur une natte, le sommeil vient. Non, ce sont les moustiques qui arrivent ; et pas de moustiquaire ! Je n'ai plus qu'à attendre la fin de la journée, la disparition de l'ennemi. Oh ! ce soleil ! Quand le couche-t-on ?

Longues heures à écouter le bourdonnement des mouches, le pépiement des moineaux, qui égratignent les gouttières. Pour tuer le temps, je m'amuse à composer des litanies blasphématoires contre le soleil.

Beau blond. — Despote de l'été. — Divinité pour nègres. — Buveur de rivières. — Ami des pestilences. — Patron des moustiques. — Roi des heures mauvaises. — Assassin des roses. — Corrupteur d'énergies. — Père du néant.

Et, après les imprécations, les prières :

Josué, ton geste ! commande-lui de s'en aller ! — Secourez-nous, Éclipses ! — Descendez, filles du ciel ; Nuées bienveillantes, voilez sa face !

Six heures. Deux fois, nous avons avalé de

sortir ; deux fois, nous avons reculé devant l'incendie de la cour, devant la poussière incandescente de la route. Cependant, les ombres s'allongent, la baignade nous sollicite. Quelques pas à faire, en nous défilant le long des haies, sous le couvert des bordures, et nous touchons à la rivière. Nos yeux la boivent toute d'un regard. Joie de contempler la belle eau claire qui file entre les verdures, délice de suivre la souplesse des remous, de deviner, dans la transparence des profondeurs, les prairies d'herbes fluviales qui ondulent, volupté de pressentir le contact de ce pur cristal où nous plongerons tout à l'heure. Vite, en barque ! Il s'agit de gagner, en suivant l'étroit abri de la berge, le grand pli d'ombre qui, de la falaise prochaine, descend sur l'Aveyron, le couvre tout entier. Jusque-là, c'est encore l'empire du soleil. Presque horizontal, il envoie entre la colonnade des peupliers de larges épées de feu qui transpercent la rivière. Sinueuse et souple, soumise aux découpures du rivage, la barque contourne des golfes minuscules, des criques bordées par les racines roses des vergnes, habitées par des rats d'eau qui détalent, par des grenouilles qui disparaissent à notre approche.

Cependant, la perspective change. La berge se [illegible]e, la falaise monte, verticale, avec des

ressauts de marne blanche, des arénières barbelées de pins, lancéolées de roseaux. Voici passer, à mi-côte, le mystère bleu de la garenne, de la haute futaie dormante, bercée par le rauquement des tourterelles. La rive au-dessous s'embroussaille ; la gravité des chênes se penche sur le recueillement de l'eau. C'est comme une salle verte qui s'arrondit devant nous, entre deux tournants de la rivière. L'arcature des chênes en surplomb rejoint presque la retombée légère des saules qui jaillissent d'une île en miniature, comme d'un bouquetier trop étroit.

Nous sommes arrivés ; la baignade commence. Et ce sont les jeux de la pleine eau, la plongée dans les grands fonds où circulent des courants plus froids, l'amusement des passades, la béatitude de la planche, la tête renversée, les yeux levés vers le plafond des verdures.

Une heure ainsi ; puis, le retour alerte dans le bien-être du sang rafraîchi, des muscles retrempés qui ploient l'aviron.

Quand nous quittons la barque, le soleil est tombé. Ce n'est plus tout à fait le grand jour, ce n'est pas encore le crépuscule. Moment délicieux ! La prairie, le coteau baignent dans l'or ; or rouge au couchant, or pâle au levant, or vert sur les pampres, sur les feuillages. Le soleil a disparu,

la lumière persiste, moins intense, plus belle. C'est la splendeur d'une apothéose. La rude glèbe, les verdures poudreuses, les bâtisses frustes, tout le décor quotidien de la vie rustique acquiert une noblesse, s'enveloppe d'une élégance imprévues. Une magie a touché ces choses très humbles, les a muées en objets précieux. Les murs en pisé des métairies se revêtent de nuances exquises, roses orangés, safrans délicats ; une goutte d'améthyste tremble sur l'acier d'un soc de charrue, au tranchant d'une bêche abandonnée dans le creux d'un sillon ; l'aile de cet oiseau qui passe, c'est un rubis qui vole. Les figures paysannes elles-mêmes participent de cette féerie ; leur rudesse s'atténue, un nimbe les auréole : ce sont des figures de la Bible.

Nous sommes en plein rêve. Tout à l'heure la réalité nous reprendra ; nous redeviendrons les sujets, les victimes de la saison, de l'heure. Le lyrisme, pour un moment, a secoué nos chaînes. Légers, subtils, nous jouissons des décompositions lentes de la lumière, du déclin des couleurs. Moins d'éclat, plus de tendresse. L'azur du ciel s'est cendré peu à peu ; il est plus près de nous, plus intime ; des voiles en descendent, se tissent autour des apparences ; une fine poussière de pastel efface les contours, unit les plans,

ensevelit les perspectives. Un peu de mélancolie flotte, voluptueuse... La soirée est finie. C'est déjà le crépuscule.

*20 août.* — Hier soir, nous avons eu l'esquisse d'un orage. Des nuées lourdes l'annonçaient, amoncelées au couchant; des tours enflammées des châteaux de soufre surgissaient, crêtés de pâles éclairs; des tonnerres lointains grondaient, accompagnés du crépitement enragé des cigales. De l'attente planait. Au bord des fossés, le long des charmilles, les rainettes appelaient la pluie; la terre durcie, fendue par la sécheresse, tordait ses crevasses, comme des bouches de damnés implorant la goutte d'eau de Lazare.

Vaine menace; espoir déçu plutôt. L'orage s'en est allé avec le soleil; les nuées, comme un mirage, se sont fondues dans les profondeurs. De l'orage en suspens, nous n'avons eu que les effluves électriques, un malaise nerveux ajouté au supplice de la chaleur. La nuit est arrivée sans un souffle de fraîcheur, sans une goutte de rosée: fournaise noire, après la fournaise ardente du jour.

Quand nous sommes sortis pour respirer l'air du soir, nous avons hésité sur le seuil. Une morne langueur pesait sur le jardin, les feuillages pendaient, accablés, immobiles. Nous nous sommes

traînés jusqu'à la terrasse ; penchés sur l'accoudoir dont les briques brûlaient nos mains, nous guettions venir l'haleine de la rivière toute proche, endormie derrière le rideau noir des peupliers. Hélas ! de l'eau tiédie par le soleil, stagnante entre ses rives vaseuses, il n'est venu vers nous qu'une odeur fade de marécage.

Une lassitude nous a pris ; nous nous sommes allongés sur l'herbe sèche de la pelouse. Les rumeurs du soir étaient tombées ; les bruits plus rares qui se prolongent dans le sommeil de la nuit — chanson lointaine accompagnant la marche d'un passant attardé, grincement d'un chariot sur la route, aboiement d'un chien au seuil d'une ferme — faisaient silence. Seules, près de nous, accrochées à l'écorce des platanes, les cigales stridaient, infatigables, envoyaient, en défi aux ténèbres, leur hymne au dieu Soleil. Lentement, comme à regret elles se sont tues l'une après l'autre. Et la lune a surgi, paisible au ras de la prairie.

La lune a surgi ; mais c'est le soleil qui règne encore. L'atmosphère embrasée est son œuvre, c'est son souffle que nous sommes condamnés à respirer pendant le court entr'acte de la nuit. L'illusion de sa présence est si forte qu'au moment où le premier rayon lunaire glisse vers nous, sa caresse me donne l'impression d'une morsure.

D'un geste machinal, je rabats mon chapeau sur mes yeux.

*22 août.* — Elle est venue enfin, cette pluie tant souhaitée. Depuis ce matin, les rainettes l'annonçaient, timidement il est vrai, comme peu sûres de leur pronostic. Une bouffée de chaleur électrique m'a averti tantôt que le moment était proche. Je suis monté jusqu'à mi-côte pour observer l'état du ciel. Le soleil penchait, aux trois quarts de sa course: un soleil de plomb dans un azur implacable. A l'ouest cependant, une nuée montait en demi-cercle, une nuée opaque, une muraille d'encre, d'une arcature régulière, qui grandissait insensiblement. Invasion lente, sans colère. L'orage arrivait à la muette, formidable par son silence même. L'azur reculait, perdait du terrain, dévoré comme par une éclipse. Bientôt le soleil sombrait, tison rouge, éteint dans la marée montante des ténèbres. Une pâleur livide planait sur les campagnes. Brusquement, un mouvement se fit à la base de la nuée; un nuage de poussière s'en détachait, courait en avant-garde au ras de la terre. Tout le fond de l'horizon se déplaçait; la plaine, les coteaux se dissolvaient, comme arrachés, emportés dans l'élan de cette vague. Et c'était une chose effrayante à voir, ces deux

nuées parallèles, la noire et la grise qui montaient, chacune avec sa vitesse et son mouvement propre, l'une à l'assaut de la terre, l'autre à l'assaut du ciel. Bientôt la nuée d'en bas se rapprochait; les rideaux d'arbres, les métairies, les villages disparaissaient engloutis de minute en minute. La trombe arrivait, précédée d'une âcre odeur de poussière. Une minute encore, elle fondait sur moi. Dans un mugissement d'épouvante, les arbres se courbèrent, un ouragan de feuilles, de brindilles, de pailles, m'aveugla, me cingla de ses débris. En même temps la voûte noire d'en haut crevait avec des déchirures d'éclairs, des craquements de tonnerre. Il n'était que temps de chercher un refuge.

En sûreté derrière les carreaux de ma fenêtre, j'ai assisté au drame. La maison lamentait comme un navire en détresse; l'averse des feuilles et des branches battait les murs, fouettait les volets. Pas une goutte d'eau encore; rien que du vent et du tonnerre. La pluie, enfin, la bonne pluie. Le soir vint sans qu'on s'en aperçût; l'obscurité de la nuit succéda, sans l'aggraver, à l'obscurité de l'orage. Au matin seulement, la fureur des éléments s'assoupit, la bourrasque s'éloigna, la pluie se fit lente, continue. La maison s'endormit dans la chanson monotone des

gouttières, dans l'odeur de terre mouillée qui s'exhalait du jardin.

*24 août.* — Toute une journée de pluie, sous un ciel bas traversé par la fuite éperdue des nuages. La température a baissé; on respire. C'est la reprise de la vie normale, de la vie en commun supprimée depuis trois semaines par l'accablement de la chaleur, par cette espèce de *soudanite* qui nous rendait irritables au contact des voisins, nous cantonnait chacun dans son supplice. Comme au lendemain d'un sauvetage, on s'aborde gaiement, on se félicite d'avoir résisté au fléau. D'un geste unanime on fait la nique au soleil disparu.

Et c'est la hâte de sortir, de s'informer de l'herbe, des verdures, de ces humbles compagnons de misère qui agonisaient avec nous; c'est la joie de faire sa partie dans ce concert de résurrection universelle.

Je suis sorti après le déjeuner, — heure depuis longtemps interdite, — j'ai repris, sans crainte d'insolation, mes chemins familiers; j'ai visité la prairie, le vignoble. Mais le spectacle n'a pas été tel que je l'attendais. L'eau du ciel n'a pas suffi à reverdir l'herbe, à ranimer les plantes. L'arrosage tardif n'a fait que changer leur consomption en pourriture. Les arbres ont perdu

dans la tourmente les feuilles qui avaient résisté à la sécheresse ; les pruniers, les pêchers, secoués par l'orage, ont laissé tomber à terre les chapelets de fruits qui égayaient leurs branches : triste récolte qui jonche la boue des sillons. Un désappointement me gagne, gâte le plaisir de ma promenade. J'ai beau me réjouir en principe, triompher de la déroute du soleil, ma joie, mon triomphe sont modestes. Mon œil s'habitue mal aux couleurs discrètes inaugurées par la pluie; ces demi-teintes, ce ciel gris, cet horizon sans profondeur ne me satisfont qu'à moitié. Ces choses sont médiocres, et hier nous étions dans le sublime. Et, sans doute, ce sublime était cruel, sans doute aussi il y a un charme d'intimité dans ce médiocre : douceur de voile pour les yeux fatigués, détente pour les nerfs, réalité reposante après le surmenage lyrique des splendeurs estivales. Tout cela est vrai, et pourtant cette poésie raisonnable ne me contente pas; je ne me sens pas l'âme d'un lackiste.

Je retrouve l'impression attristée de mes retours de course en montagne, lorsque extasié encore de mon tête-à-tête avec la nudité des glaciers et des pierres, avec l'infini des horizons, je redescendais au niveau de la vallée, à la joliesse des floraisons, à la grâce des cascatelles

dans la perspective des parcs. Je m'embourgeoise et je souffre de cette déchéance.

*27 septembre.* — Le soleil a reparu ; il s'obstine ; l'été ne veut pas finir. Au déclin d'une journée brûlante — et combien d'autres avant celle-là, combien de matinées chaudes, d'après-midi torrides ! — je traverse le bois où filtrent, ardents encore, les derniers rayons du soleil. Il y a comme une grande lassitude dans l'air. Tandis que les feuilles des chênes durcies aux feux de l'été ont pris une rigidité de métal, les arbres d'essences plus tendres, les frênes, les érables, ont leur verdure à moitié flétrie déjà, mangée de rouille. Au-dessous, dans les fourrés, la sève a tari aux branches des arbustes. Le sous-bois a presque son aspect désolé de l'hiver. Les plantes ont renoncé à vivre ; hérissées, en haillons, elles se mêlent à la litière des feuilles mortes.

Pas un cri, pas un chant d'oiseau. Le bois est muet, le bois est désert. Seul, un ramier, branché à la cime d'un chêne, s'envole à mon approche avec un grand bruit d'ailes et de feuilles froissées. Ce ramier solitaire, qui précède les migrations d'automne, est l'unique indice d'un changement de saison. Aux plantes, aux arbustes, qui s'étonnent de souffrir si longtemps de la sécheresse

estivale, il annonce le bienfait prochain des brumes matinales, des longues journées de pluie.

*3 octobre.* — Encore le soleil, encore la sécheresse. Une teinte grise uniforme, un linceul de poussière enveloppe les campagnes. Le ciel lui-même est terni, comme fatigué d'être bleu. Sauf le peu de verdure qui s'est réfugié à la cime des arbres, la couleur a disparu. L'herbe dans les prairies, les mignonnes fleurettes qui parent de leur grâce légère la toison des chaumes, labiées d'un mauve si tendre, liserons rayés de blanc et de rose, tout est flambé, tout est mort.

Dans le chaume qui, à perte de vue, revêt la colline embrasée, je monte, et mon bâton s'enfonce à chaque pas dans les fentes de la glèbe crevassée, qui, de ces bouches béantes, crie la soif. Des légions de sauterelles, des essaims de papillons, se lèvent devant moi : tout un pullulement d'insectes, un petit monde joyeux, enivré de lumière et de chaleur. Les sauterelles crissent; pareille à un froissement léger de cymbales, leur musique endiablée monte des sillons, emplit l'étendue. Parmi cette grisaille universelle, où rien n'attire l'œil, où l'intérêt ne sait où se poser, je me prends à considérer ces petites existences qui s'agitent au ras du sol. Je me penche, j'observe, et c'est tout un

arc-en-ciel de nuances exquises, qui, brusquement, se révèle. Les sauterelles ont des ailes bleues comme des bleuets, les papillons minuscules sont vêtus comme des fleurs : toute la richesse d'un parterre brille, châtoie, palpite sur leurs ailes.

La couleur exilée, disparue depuis la mort des plantes, ressuscite plus jeune, plus fraîche, dans le vol des sauterelles et des papillons.

*7 octobre.* — A pointe d'aube, dans la demi-obscurité de ma chambre, je n'entends plus monter les flûteries des loriots matineux occupés à picorer les figues dans le verger avant le lever des maîtres. Les brumes de la nuit empêchent de mûrir les derniers fruits restés au haut des branches, hors de l'atteinte des cueilleuses. La vigne est vendangée ; la récolte des prunes sèche, étendue au soleil, sur le mur de la terrasse ; les pommes, les poires d'hiver s'abritent rangées sur des claies dans l'ombre des fruiteries.

Plus rien à grapiller dehors ; les loriots sont partis. Jusqu'au printemps prochain, je ne reverrai plus l'éclat de leurs ailes d'or se déployer comme une fleur exotique parmi les verdures ; je n'entendrai plus leur chant juteux, imbibé de la chair des fruits mûrs, alterner en appel le long des bordures. Les loriots sont partis.

Les hirondelles émigreront bientôt. Par les soirées froides, elles se rassemblent déjà, tourbillonnent en essaims dans la lumière rose du crépuscule, comme pour concerter l'heure du départ. Les merles ont quitté la solitude des bois, l'épaisseur des fourrés, où ils élevèrent leurs couvées, pour se rapprocher de la maison. Ils habitent maintenant le vieux lierre de la terrasse, les massifs de lauriers ou de fusains où ils trouvent à leur fantaisie le vivre et le couvert. Familiers et peureux, ils fuient à la moindre alerte, dans une traînée de cris aigus qui se prolongent, se perdent dans les solitudes du parc. Les passereaux aussi ont changé leurs habitudes. La saison des épousailles, de la vie en ménage est passée; ils s'assemblent maintenant le long des haies, en troupes babillantes et pillardes.

Et pendant que ceux-là s'en vont, que ceux-ci se cantonnent pour l'hivernage, voici venir chaque jour à tire d'aile, se pressant vers un rendez-vous lointain, les bandes d'émigrants. Très haut dans le ciel, le triangle des oies, des canards sauvages, fend la pâleur de l'aube. Dans le silence de l'heure, on entend le crissement des plumes qui rament dans l'espace, et quelquefois une plainte, un appel, qui, descendu lentement des cimes de l'air, va surprendre au fond des basses-cours le sommeil de leurs frères captifs

qui leur répondent, agités de quelque instinct atavique. D'un vol plus mou, festonnant, qui découvre comme une moire vivante le blanc ou le noir de leur ailes, les pluviers, les vanneaux semblent explorer, avant de s'y poser, la solitude des plaines, le lac vert des emblavures où ils plongeront tout à l'heure en longue spirale... Et voici encore, voyageant à petites étapes, s'attardant à la cueillette des lambrusques dans les vignes, des baies de génévriers dans les frîches, des glands dans les chenaies, les grives, les tourdes, les palombes.

Là-bas cependant, au creux de la vallée, au bord de ce chaume ras qui s'allonge entre deux haies, l'oiseleur a dressé sa guérite de paille ; il a tracé les passages, planté les lacets de la tendue. Les alouettes arrivent, et avec elles la troupe innombrable des petits oiseaux : linottes, verdets, bruants, chardonnerets, pinsons, victimes vouées au massacre. Ils chantent en attendant, ils quêtent leur vie innocente. Leur ramage égaie la nudité des champs, la tristesse des futaies qui s'effeuillent. Chansons brèves ; des cris plutôt, des piaulements qui accompagnent la cadence des coups de bec fouillant la mousse, trouant les écorces.

Le rouge-gorge est le seul musicien de la bande. Le délicieux artiste ! Moins puissant que

le rossignol, mais si ému, et d'une émotion si nuancée, si profonde ! Cette voix qui fuse, qui retombe, qui s'atténue en un gazouillement attendri, c'est bien la voix de la saison, une chanson de soleil mouillé, de brumes errantes ; c'est toute la douceur, toute la mélancolie de l'automne.

*15 octobre.* — La verdure s'en va, les feuilles changent de couleur. Les premiers frissons d'octobre les avaient déjà attendries. Quelques journées de pluie, quelques matinées de gelée blanche, ont avancé l'œuvre de mort. Des rougeurs délicates s'allument aux pampres de la vigne ; des rubans d'un jaune pâle s'enroulent à la quenouille des peupliers. Et ces décompositions ont la richesse d'une parure. Les colonnades des hêtres, les dômes des châtaigniers font penser à des architectures de féerie, à des palais de cuivre ou d'or.

Le moment est venu de visiter, avant que la féerie s'éteigne, les plantations de pêchers, au bas de la colline. Je les ai admirées au mois de mars dans la nouveauté de leur floraison. La végétation dormait encore ; les taillis gardaient leur rouille d'hiver, et, sur la douceur du ciel, les chênes dressaient la nudité triste de leurs branches. Mais au bas de la pente, dans les

creux tiédis par le soleil, le printemps travaillait, gonflait les bourgeons, faisait éclater, pareilles à des gouttes de rubis, les fleurs rouges, les fleurs roses des pêchers.

Les fleurs sont tombées, on a récolté les fruits, les feuilles vont s'en aller à leur tour. Mais les colorations de leur déclin sont plus merveilleuses encore que l'éclat des floraisons printanières. Sur la cendre blonde des labours, on dirait des bouquets d'or, des bouquets de carmin qui se penchent. Douceurs de satin, luisants de soie, splendeurs d'orfèvrerie, c'est comme une robe infiniment précieuse, un linceul de magnificence que les arbres se tissent avant le deuil de l'hiver.

*20 novembre.* — Il a plu ce matin, il bruine maintenant, il repleuvra tantôt. Et c'est ainsi depuis trois semaines. L'automne finit en laideur : un automne noir, haillonneux, grelottant.

Les jolies décolorations, les roses maladifs, les taches de rouille et de sang qui se jouent sur les feuilles mourantes comme sur des visages de poitrinaires, tout ce décor mélancolique de l'arrière-saison disparaît noyé dans le brouillard. Promenades languissantes au bord de la rivière limoneuse où les peupliers dressent leurs minces squelettes, errances au fond des combes silen-

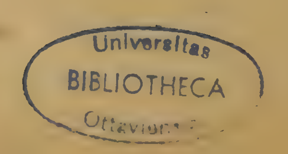
cieuses, où le bruit des pas s'amortit dans la glaise, s'éteint dans la litière des frondaisons défuntes, journées à moitié réveillées ensevelies dans des voiles de songe.

Quand reviendra-t-il, le soleil? Ah! mes imprécations de l'été, mes blasphèmes! Supplications aujourd'hui, litanies de repentance et d'excuses. Des limbes automnales, du pays des fantômes et des larves, j'envoie ma palinodie à l'absent :

Pardonne-moi, divin! — Quand tu t'exiles, c'est nous qui sommes les exilés ; reviens, consolateur. — Sans toi, les matins hésitent, les soirs abdiquent ; reviens! — Tes flèches contre les nuées qui te dérobent, archer infaillible! — La beauté meurt, ressuscite-la, magicien! — La terre est nue, habille-la, splendeur! — Féconde les germes, nourricier! — Tu es la poésie, tu es le chant, tu es la force ; sauve-nous, Tout-Puissant! — Un rayon, un seul, envoie-le, comme gage de ton retour!

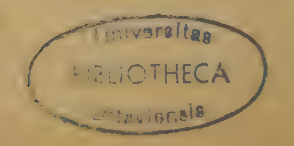
Le soleil m'a exaucé. De la nuit, baissée comme une paupière sur l'horizon occidental, un regard a jailli, un seul. La paupière s'est refermée aussitôt, une rougeur de sang a traîné un moment, puis s'est éteinte. Et pendant que je la cherche encore au ciel, elle reparaît près de moi, dans le jardin, elle sautille en reflet au jabot d'un rouge-gorge. Le reflet se déplace, il

monte, il descend aux branches basses d'un érable. L'oiseau chante maintenant. Oh ! cet arpège de cristal qui se brise, qui s'égrène dans la mélancolie du crépuscule ! Oh ! cet adieu du rouge-gorge à la lumière expirante !



# TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 6417.



17742. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

